

La Revue Populaire

Vol. 14, No 10

Montréal, octobre 1921

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux,
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

LA FEMME DANS LE MENAGE

Il n'y a pas de ménage complet sans la femme.

Voici une bizarrerie que monsieur de la Palice n'aurait pas trouvée. La femme est un mal nécessaire dans l'existence d'un homme. Un homme n'est pas heureux s'il n'a pas une femme; d'un autre côté, il est malheureux s'il en a une.

L'homme marié voudrait se voir veuf, et sitôt qu'il l'est, veuf, il s'empresse de chercher une remplaçante au numéro I.

On n'a jamais su si cela dépendait de l'esprit de la femme ou du manque d'intelligence de l'homme.

La première femme, si j'ai bonne mémoire, s'appelait Eve; elle fut inventée dans le but de distraire Adam. Elle réussit parfaitement par les ennuis et les embêtements qu'elle lui causa et par sa curiosité, à distraire le père des hommes. C'est du reste, la ligne de conduite que se sont tracée toutes les autres femmes, ce qui pourrait faire croire que les femmes manquent d'originalité, mais le fait demeure que, dès qu'un homme se marie, il commence immédiatement à avoir des "distractions"; il lui faut répondre aux mille questions de sa chère et tendre: d'où viens-tu? où as-tu été? pourquoi entres-tu à cette heure? pourquoi ton habit est-il parfumé? etc.

Quant à savoir si c'est l'homme qui a fait la conquête de la femme ou si c'est la femme qui l'a séduit? Ça c'est le dilemme dans lequel on se débat du jour du mariage à celui des funérailles.

Dans les premiers jours l'homme est persuadé qu'il est un lion qui a captivé un frêle oiseau, mais plus tard, il est convaincu qu'il est un chétif mouton qu'un loup a emmené dans son repaire.

Par dépit et aussi pour se venger sur les autres de ses malheurs, l'homme marié incite les célibataires à entrer dans le conjungo afin de ne pas être seul à pleurer sa liberté perdue; c'est ce qui fait qu'il y a tant de femmes mariées sur la surface du globe.

Il existe plusieurs catégories de femmes; celles qui travaillent et celles qui ne travaillent pas; celles qui commandent et celles qui obéissent.

La meilleure femme n'est jamais celle que l'on a. Pourquoi? Mystère. Cependant si on étudie la question sérieusement, la femme est une bonne chose après tout, car elle sera toujours la Femme, c'est-à-dire l'ange du foyer, le guide sûr et éprouvé, l'être indispensable à l'homme; celle qui rend la vie heureuse, douce et agréable, celle dont on ne peut se passer...

Paul COUTLEE.

Le coin des vrais poètes

A CEUX QUI PARTENT

*N'attendez pas que je vous plaigne
Fiers soldats, rudes matelots,
Que sur votre sort ma voix geigne
Avec de sombres trémolos;*

*N'attendez pas, mes camarades,
Que j'aïlle amollir votre ardeur
Par de vaines jérémiades
Qui ne me viendraient pas du coeur;*

*Le vin tiré, reste à le boire;
Le nôtre est tiré, compagnons :
Buvons-le, vite, à la Victoire
Prochaine de nos bataillons!*

*Nous n'avons pas cherché la guerre
Mais, vingt dieux! puisqu'on nous la fait
Nous ne nous arrêterons guère
Que Guillaume à jamais défait!*

*Quand l'Alsace criait: A l'aide!
Sous la botte de son larron,
Petit sergent de Déroulède
J'ai, vingt ans, sonné du clairon;*

*Et, jusqu'à ce que l'on m'égorge,
Tant bien que mal, même râlant
Je veux sonner à pleine gorge
Comme Déroulède et Roland.*

*Et ma Chanson vaillante et pure
Rythmant votre sublime essor
Ne cessera — je vous le jure —
Que, vous, triomphants ou, moi, mort!*

Théodore BOTREL.



La chute de la dynastie autrichienne des Habsbourg

CHAPITRE IX

J'eus mes grandes et petites entrées dans l'aristocratie européenne, grâce à mon mariage avec le comte de Pourtalès, le lendemain de la mort du prince héritier Rodolphe d'Autriche et de sa jeune fiancée la Baronne Marie Vetsera. J'étais naturellement anxieuse de pénétrer dans le mystère qui enveloppait en ce moment la fin tragique de deux amants. Comment étaient disparus l'héritier présomptif d'un grand empire et sa bien-aimée, une merveilleuse jeune femme d'une famille noble, dans un château de Meyerling, près de Vienne? Une censure sévère exercée par les agents de l'empereur défendait à quiconque de commenter cette mort. Je n'en aurais peut-être jamais rien su, si je n'eusse connu la princesse Pauline Metternich qui occupait à la cour d'Autriche une situation égale à celle des membres de la maison royale.

A mon grand étonnement, j'appris ainsi que le prince Rodolphe avait eu la tête brisée par une grosse bouteille de champagne lancée par une main mystérieuse. "Les détails de sa mort, me dit-elle, resteront ignorés à jamais".

Le prince Rodolphe, fils unique de l'empereur François-Joseph, était le membre le plus dévoté de sa famille. Toutes les tares héréditaires de sa dynastie s'étaient imprimées sur lui. Mais, quoique grand noceur, il n'en était pas moins charmant homme. Son mariage avec Stéphanie, fille de Léopold de Belgique, fit son malheur. Les époux ne connurent pas une minute de bonheur conjugal. N'ayant pu donner un enfant mâle à son mari, elle fut disgraciée.

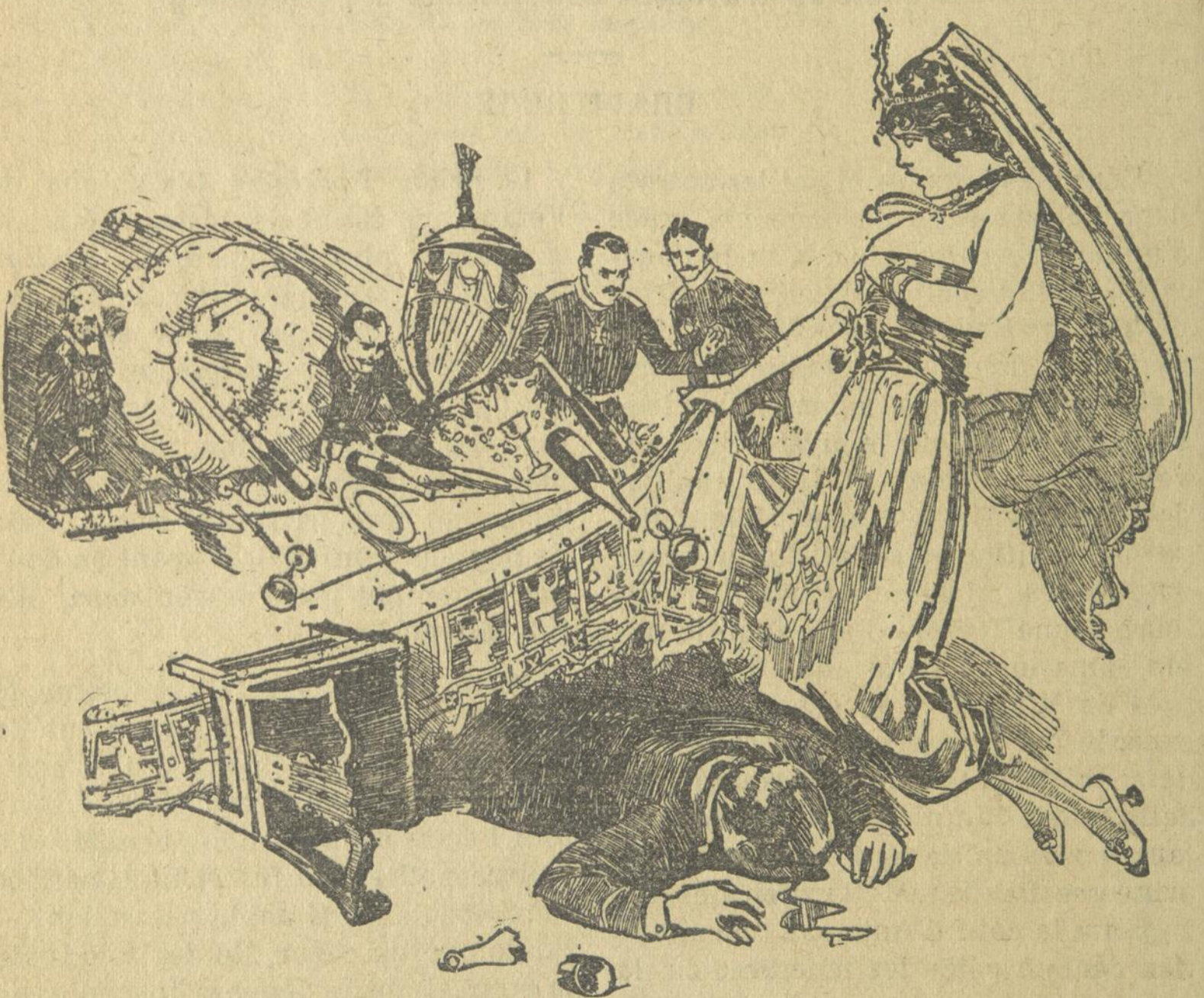
Un an avant la mort de sa femme, le prince Rodolphe jeta les yeux sur la Baronne Marie Vetsera qui n'avait alors que dix-huit ans et était dans tout l'éclat de sa fraîche beauté. La pauvre petite fille fut éblouie par les attentions d'un si noble prétendant et lui donna son cœur. En dépit de toute la cour et de la dépense formelle de son père, il lui donna de nombreux rendez-vous. La chose fit scandale.

La veille du jour fatal qui devait les unir dans la mort, le prince demanda à une comtesse de sa connaissance de lui amener la Baronne Marie à une fête donnée en l'honneur de ses plus intimes.

La soirée commença joyeusement. Mais après avoir bu copieusement, Rodolphe devint arrogant et batailleur. Les hommes en vinrent aux propos violents et la Baronne se retira dans une autre pièce. Tout à coup une bouteille de champagne fut lancée d'un bout de la grande salle et vint se briser sur la tête du Prince qui tomba raide mort sur le parquet. La porte

chiduc Léopold Ferdinand, cousin de l'Empereur, qui abdiqua tous ses droits impériaux, bien avant la chute de l'Empire, pour épouser une actrice et vivre avec elle dans la solitude.

Le lendemain de la tragédie, l'empereur fit sonner le glas et le prince héritier fut enterré en grandes pompes, sans que le peuple sût de quelle façon il était mort.



s'ouvrit à ce moment et la Baronne Marie parut toute blanche de frayeur. Il ne fallait pas d'autres témoins à cette affaire: un revolver fut chargé en une seconde et l'amoureuse s'effondra à son tour sur le cadavre de Rodolphe, une balle au front.

Cette version fut confirmée quelques années plus tard par l'ancien ar-

Quant à la Baronne Marie, sa mère, à la requête de la cour, dut répandre la nouvelle qu'elle s'était noyée à Venise. En vérité, elle fut recueillie par ses oncles de Constantinople et inhumée secrètement dans l'abbaye de Heiligenbreuz.

La mort de son fils unique assombrissait encore les jours de l'empereur

François-Joseph. Il n'est pas une famille dans l'histoire universelle qui ait connu plus d'infortunes que celle des Habsbourg. Tous les malheurs qui l'ont frappée furent prédits par la comtesse Karolyi, dont l'empereur fit égorger le fils lors de la révolution hongroise. Voici, d'après la princesse Batthyamy, les propres paroles de la comtesse à l'empereur: "Vous vivrez pour voir mourir tous ceux que vous aimez. Votre fils unique sera tué. Votre femme périra par le couteau d'un assassin. Votre trône et votre pays seront noyés dans le sang et vous aussi, mourrez!"

Cette malédiction s'accomplit à la lettre, non pas qu'elle fut la cause immédiate de tous les malheurs qui s'abattirent sur la maison des Habsbourg, mais la prévision exacte de l'avenir entrevue dans l'imagination surexcitée d'une mère qui vient de voir mourir son enfant. Ou encore, à la suite de cette imprécation solennelle, les membres de la famille impériale se crurent-ils voués fatalement à une mort violente qu'ils auraient provoquée? Cette hypothèse est permise.

J'en rencontrai plusieurs qui portaient tous dans la figure l'annonce de leur fin tragique. D'ailleurs, tous les Habsbourg étaient plus ou moins fous, ayant hérité l'insanité d'une de leurs ancêtres d'Espagne "Jeanne la Folle".

La mort du fils unique de François-Joseph fut suivie de celle de sa belle et romanesque épouse, l'impératrice Elizabeth, tuée par un anarchiste. Les deux premiers termes de la sinistre prophétie étaient accomplis. Elizabeth ne vivait avec son royal époux qu'à de très rares intervalles. Elle garda toujours au coeur l'amour qu'elle avait porté au Roi Ludwig de Bavière, le protecteur de Richard Wagner.

Puis, en 1914, les dernières années de l'Empereur furent assombries par l'assassinat de son neveu et héritier, l'archiduc François Ferdinand, tombé à Sarajevo sous la main d'un étudiant anarchiste, et par le déclenchement de la guerre des mondes.

L'empereur d'Autriche se vit forcé de par sa politique et ses alliances, d'entraîner son malheureux pays dans le conflit qui devait précipiter sa ruine. Il n'eut qu'une consolation, celle de mourir avant l'écrasement de ses troupes. Son petit-neveu, Charles, dont le père était mort fou, lui succéda sur son trône croulant.

Comme chacun sait, l'empire Autrichien fut démembré après l'armistice et la famille Habsbourg expulsée. Vienne, autrefois la ville rivale de Paris avec ses 2,000,000 d'habitants, est maintenant une cité ruinée dont les palais sont déserts et où l'herbe croit entre les pavés des boulevards.

Les princes et les princesses d'Autriche que je connus si joyeux et si riches à Cannes et sur la Riviera, qui possédaient des palais et des châteaux, des galeries de grands maîtres et des écuries magnifiques, sont aujourd'hui réduits à la mendicité.

Quelques-uns sont morts de faim, d'autres ont cherché des emplois comme valets et servantes.

Et ainsi passe la gloire des grands!

—o—

Sur l'album d'une dame qui n'est pas du tout "pour le divorce":

D'épouser cette jeune veuve
Le projet point ne m'a souri;
Peut-on donc boire l'eau d'un fleuve
Où déjà quelqu'un a péri?

LES CRUAUTES DES PIRATES

Les diverses expéditions qui sont lancées à la conquête des trésors enfouis dans l'île aux Cocos—La barbarie et la cupidité des pirates des anciens temps, depuis les Normands jusqu'au XVIIIe siècle

Nous avons longuement raconté dans notre dernier numéro l'aventure du capitaine Morgan, chargé par le gouvernement péruvien en détresse de mettre en lieu sûr les fortunes de l'Etat et des particuliers; la mutinerie à bord de son galion; la trahison de l'aventurier Thompson qui, près de mourir, confia son secret au pêcheur Keating à qui il devait la vie.

Le récit s'arrêtait au moment où Keating, Thompson étant mort, se prépare, de concert avec un vieux marin d'Ottawa, à entreprendre le voyage de l'île aux Cocos, situé à quelques milliers de milles de la côte du Pérou.

Il sera dit plus tard si cette expédition réussit et dans quelles conditions elle fut poursuivie.

Voyons un peu quelles richesses la terre de l'île récelait dans son sein!

Les "pièces de huit" représentent probablement la monnaie la plus romantique de l'histoire. Quel enfant n'a pas imaginé dans son cerveau des monceaux de pièces de huit à la lecture des exploits fantastiques du capitaine Kidd, du capitaine Morgan, qui fit le sac de la ville de Panama; de Sir Francis Drake, de Benito et du Baron Dampierre?

C'est pour ces "pièces de huit", pièces de monnaie espagnole, que les pirates du dix-septième et du dix-huitième siècle jetèrent la terreur en

mer, coulèrent des bâtiments, massacrèrent leurs équipages, s'emparèrent de villes fortunées et torturèrent les hommes et les femmes qui tombèrent entre leurs mains.

Cette pièce tire son nom de l'unité de monnayage espagnole, le réal, ayant donc huit réaux en valeur et en poids. Les monnaies de huit étaient d'argent premier titre. Les plus petites pièces, deux réaux, avaient à peu près la valeur de notre "vingt-cinq cents."

Les galions espagnols que les pirates attaquèrent si souvent transportaient cette monnaie des colonies espagnoles d'Amérique. Les doublons d'or (autre pièce de monnaie d'Espagne double de la pistole) étaient aussi quelquefois saisis par les corsaires, mais pas souvent, car cet or précieux restait habituellement dans les voûtes de l'Etat.

Pour en revenir à la suite de l'histoire dont nous racontions le commencement aux lecteurs de la "Revue", le mois dernier, quand Keating, après être revenu de sa seconde visite à l'île aux Cocos, se rappela avoir vu ces pièces de monnaie, il dut se rendre compte aussitôt qu'il avait mis pied sur l'île la plus riche du monde qui contenait bien d'autres trésors que celui du gouvernement du Pérou.

Quand il montra l'une de ces "pièces de huit" à un capitaine du port de

Punta Arenas, Amérique Centrale, celui-ci découvrit que cette monnaie datait de 1680, étant tirée de la province d'Écuador, et ayant été enfouie dans l'île aux Cocos à cette époque.

Aussi, lorsqu'il parla de la terre fameuse qu'il venait de visiter, on lui répondit qu'elle était connue sous le nom de "Pointe de Dampierre", l'escale favorite du Baron Dampierre, le gentilhomme de fortune si connu du dix-septième siècle.

Parmi les vieux marins de ce port sud-américain, plusieurs prétendaient avoir entendu leurs grands-pères leur raconter les exploits de Dampierre et comment il atterrit sur cette île, aussi désignée sous le nom de l'île aux Cocos.

Keating, profondément intéressé à tout ce qui touchait le redoutable trésor, écoutait toutes ces hisoires, les rassembla et se ressouvint que quand il déterra le vase de terre contenant cet argent, il avait touché du doigt—sans le savoir—la colossale fortune de Dampierre cachée là depuis trois siècles.

Keating, d'un autre côté, n'eut pas l'occasion de relever exactement le passage de Dampierre dans cette île perdue.

Le Baron de Dampierre était le fils du dixième baron du nom, et naquit dans un modeste petit domaine du nord de l'Angleterre. Il était cadet et comme tous les fils cadets d'alors devint navigateur. Plus tard, il s'installa en Jamaïque, sur une plantation, mais n'y resta pas longtemps. Le goût de l'aventure le possédait tout entier et sa passion de la mer le porta fréquemment à risquer de petites excursions dans des ports inconnus.

Au cours d'une visite à la vieille ville de Saint-Augustin, le jeune et

fougueux Dampierre fut fasciné par une jeune créole d'une beauté merveilleuse, Luz Hernandez. Cette senorita était un personnage mystérieux, semblant posséder plusieurs fortunes et s'ornant chaque jour de toilettes nouvelles, de bijoux magnifiques.

Dampierre devint son cavalier assidu et fut appelé à de nombreux duels pour la défendre et la garder à lui seul. Ces duels amusaient beaucoup la jolie Luz qui les organisait elle-même et y assistait comme à un pique-nique!

Comme la chose devait fatalement arriver, Dampierre fut amené à lancer un défi au fils du gouverneur de la colonie qui, de par son rang, se croyait toutes les femmes permises. D'habitude, le jeune anglais se contentait de blesser ses adversaires.

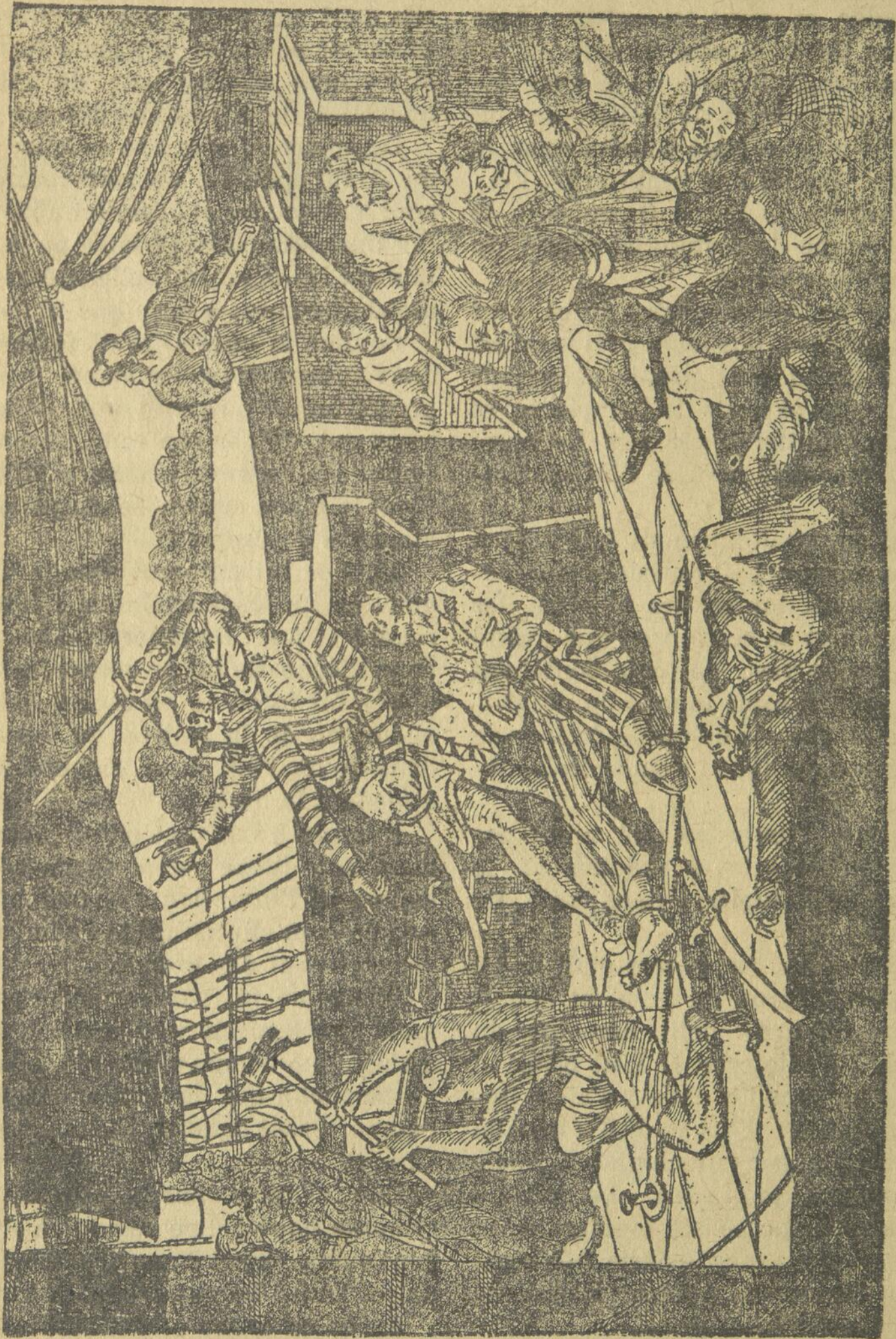
Mais ce fut différent avec le fils du gouverneur. Ce jeune homme était arrogant et fier. Dampierre le tua d'un coup d'épée. Ce fut un scandale. Dampierre fut forcé de se cacher dans la cheminée de la maison de Luz pendant qu'on était à sa recherche, en attendant la nuit.

Il implora Luz de s'enfuir avec lui, mais cette jeune personne n'avait aucunement l'intention d'abandonner le royaume où elle vivait de l'admiration des riches et des grands.

Quelle ne fut pas sa surprise, un mois plus tard, de voir entrer dans sa maison une troupe d'hommes à la mine farouche qui la baillonnèrent et l'emportèrent dans un bâtiment ancré au port.

Elle fut jetée dans la cale sans cérémonie pour n'être remontée sur le pont qu'au départ du navire. Et qui délia ses liens? Dampierre lui-même.

Après ce crime et cet enlèvement, Dampierre ne pouvait plus rester à la Jamaïque. Il vendit sa plantation et



avec Luz, loyale, aimante et dévouée maintenant, il disparut.

On le retrouve plus tard (à la suite de nombreuses aventures dont personne n'a gardé la mémoire) dans l'Océan Pacifique, capitaine d'un petit bâtiment appelé la "Revanche" qui bat le pavillon noir de la piraterie.

C'est par le capitaine Cook, dont le navire fut capturé en 1683 par le farouche corsaire qu'on connaît ainsi l'existence de la "Revanche".

Le "Delight", tel était le nom du premier bâtiment d'importance que Dampierre prit à l'abordage. C'était un navire de fort calibre pour l'époque, armé de vingt canons. Il avait été construit sur le pied des plus grands vaisseaux de ligne et ses affréteurs pensaient bien qu'il ne tomberait jamais entre les mains des pirates. Ses canons étaient camouflés, de sorte qu'il avait causé maintes surprises aux flibustiers qui croyaient s'en emparer facilement. Il était considéré comme le plus sûr bâtiment transportant des cargaisons d'or, de tout l'Océan Pacifique.

Le capitaine Cook fut appelé sur le pont une après-midi, pendant que le "Delight" était à l'ancre dans le port de Trujillo, Amérique du Sud. Le guet avait aperçu un petit navire, la "Revanche", qui fonçait droit sur le "Delight".

Le capitaine Cook cria de façon à être entendu: "Surveillez votre gouvernail, marins d'eau douce, et éloignez-vous!"

Les quatre hommes qu'on pouvait voir sur le pont semblaient très énervés. Ils montaient sur les mâts et paraissaient tenter des efforts surhumains pour éloigner leur navire chancelant du gros bâtiment danois.

Le capitaine Cook les abreuvait de jurons et de bêtises en les voyant empirer la situation et se précipiter sur son bâtiment. Il donna ordre de lever l'ancre pour que ses marins pussent donner un étroit passage au navire mal conduit. Il se promit aussi de sauter sur lui et de donner à son maître et à son pilote une belle leçon sur la manière de conduire une embarcation! Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre tout-à-coup une femme dicter les ordres aux matelots. Jamais de sa vie il n'avait entendu parler d'une chose pareille! Comment une misérable femme pouvait-elle recruter des matelots et les commander? Son étonnement était à son comble.

Ce qu'il craignait advint: la "Revanche" alla frapper le gros bâtiment danois. Le capitaine lâcha son plus fort juron et levant les yeux qu'il tenait fixés sur la jeune femme se vit entouré par un essaim de coupeurs de gorge qui grimpèrent sur son navire. L'équipage du "Delight" fut capturé avant qu'il eut le temps de se défendre. Aucune chance d'utiliser les canons, parce que les deux vaisseaux étaient trop rapprochés l'un de l'autre.

En dix minutes à peine, le "Delight" était tombé au pouvoir du corsaire Dampierre qui remplaça les flammes aux couleurs danoises par le pavillon noir à tête de mort de la piraterie. Quant au capitaine et à l'équipage, il les embarqua dans des chaloupes et sur des radeaux pour qu'ils pussent ainsi atteindre la rive qui n'était pas très éloignée.

Le capitaine Cook retourna au Danemark, son pays, où il fit rapport de son aventure au grand échiquier. Après une vive discussion sur les déclarations du capitaine, surtout sur

l'affirmation réitérée qu'il fit d'avoir vu une femme à bord commander la frégate, il fut condamné à prendre une retraite d'un an, non pas tant pour s'être laissé jouer dans des circonstances très excusables, mais surtout pour avoir parlé de cette histoire de femme que ses juges considérèrent comme invraisemblable.

Dampierre, pendant ce temps, faisait d'autres prises. Bientôt arrivèrent au Danemark des confirmations qui rendirent digne de foi la déposition du capitaine Cook. De nombreux marins, échappés d'un bâtiment saisi par Dampierre, déclarèrent à l'unanimité avoir vu une magnifique créole commandant le vaisseau-fantôme.

Un peu après la prise du "Delight" (Les Délices), les pirates furent signalés aux îles Galapagos, alors un riche établissement bien armé contre toutes les courses et intrusions des corsaires, grâce à une chaîne de redoutables fortifications élevées par le gouvernement espagnol. Dampierre, cependant, était aussi bon stratège qu'intrépide bandit.

Descendant son pavillon noir, camouflant ses canons et faisant battre l'oriflamme danois du "Delight", il jeta l'ancre dans le port de Galapagos et dépêcha un marin à bord demander au gouverneur de le recevoir officiellement. La réception organisée, Dampierre, pommadé et poudré, aussi élégant gentilhomme qu'effroyable coupe-gorge, il se rendit chez le gouverneur, accompagné de son épouse, mise comme une princesse.

Le gouverneur et sa famille ainsi que tous ses dignitaires furent charmés par la courtoisie et les belles manières du capitaine ainsi que par la grande beauté de son épouse.

Dampierre raconta à son hôte qu'il était venu échanger avec lui de l'or pour les produits de son île.

Tous les jeunes beaux de la colonie s'éprirent d'amour pour la belle Luz qui leur distribua, en retour de leurs aveux, des promesses de toutes sortes et des regards incendiaires.

Le gouverneur donna une fête et le "capitaine" Dampierre en retour, le reçut à bord — les pièces d'artillerie bien dissimulées et l'équipage travesti en marins de bonne mine. Les pires lascars, ceux dont la figure était complètement tatouée, furent cachés dans la cale.

Puis, alors, le gouverneur organisa une seconde réception à laquelle tous les officiers en charge des fortifications du port et la jeunesse de la colonie devaient assister.

Au milieu de la fête et alors que la Senôra Luz groupait autour d'elle la majorité des officiers dans un des coins du jardin, un bruit de détonations et de ferraille éclata.

Quand les invités se précipitèrent vers le port, ils se virent arrêtés par une horde de démons qui se jetèrent sur eux, couteaux tirés, le gentilhomme Dampierre à leur tête. Ce fut vite fait. En un tour de main, l'établissement et toutes ses richesses appartenaient aux corsaires.

La belle Luz avait disparu. Elle vint à bord le lendemain et rit au nez de tous les jeunes freluquets qui lui avaient fait la cour la nuit précédente et qui se tenaient maintenant figés sous son regard cruel, pieds et poings liés.

On a raconté à cette époque que le baron Dampierre avait fait là un butin de 600,000 pièces de huit. Il brûla les forts, les châteaux, les magasins, tout, coula tous les bateaux amarrés, donna

à ses hommes quatre jours pour faire l'orgie à terre et reparti.

Le corsaire savait bien que la nouvelle de ce massacre parviendrait au continent, situé à 200,000 milles de là, de sorte que pour déposer ses trésors en même temps que pour prendre un repos bien mérité, il décida de se mettre en quête d'un endroit solitaire et introuvable.

C'est ainsi que fut découvert l'île aux Cocos qui devait par la suite servir de coffre-fort à tous les pirates du Pacifique.

Ici arrive l'explication attendue sur la provenance du trésor trouvé par Keating. Le vieux vase d'argent que ce dernier rapporta devait vraisemblablement avoir appartenu au gouverneur de l'île infortunée de Galapagos, ainsi d'ailleurs que tous les réaux et autres pièces de monnaie.

Un récit du séjour de Dampierre dans l'île aux Cocos nous est fourni par les relations d'un certain Don Nicholas Canaubo, membre de son équipage qui pour avoir souventes fois sauvé la vie à son chef, obtint de lui la permission de retourner tranquillement dans son pays avec sa part de butin. Il se faisait vieux et voulait jouir un peu de sa fortune avant de mourir. Cependant, le goût de l'aventure le reprit puisqu'un an plus tard il fut fait prisonnier par une frégate anglaise dans les îles Canaries et jeté en prison où il écrivit ses mémoires qui sont ses aventures avec le fameux Dampierre. Ce livre fut publié en 1717 dont une copie vient d'être retrouvée à New-York.

Cet historien improvisé raconte qu'il retourna une fois de plus avec Dampierre dans l'île aux Cocos. Il ignore la fin exacte de son ancien maître. Il sait cependant qu'il ravagea la cité de Léon, dans le Nicaragua,

d'où il emporta 300,000 doublons d'or, rançon payé par le gouverneur pour sauver la ville de la ruine complète. Plus tard, il fut à Manille où il atterrit et rafistola son bâtiment. D'après toute probabilité, il mourut dans sa retraite, à l'île aux Cocos.

Or donc Keating, après sa seconde tentative pour rapporter le trésor, malgré les premiers insuccès de son entreprise, était déterminé à risquer un dernier coup. Il resta pendant quelque temps à Panama, gardant précieusement sur lui l'or nécessaire pour acheter à l'occasion une frégate.

Il était décidé aussi à trier son équipage sur le volet. Il savait par expérience et à ses dépens qu'il ne fallait aucunement se fier à ses compagnons ou à ses subalternes dans de pareilles circonstances.

Il rassembla donc un équipage composé d'hommes de vingt nationalités différentes ne parlant chacun que leur langue, tous étrangers dans les ports de l'Amérique du Sud. Il ne se confia à aucun d'eux mais leur raconta que le but du voyage était la pêche aux perles.

Il prit voile par une magnifique journée. Aucun de ses matelots, il en était sûr, ne connaissait le mystère de l'île au trésor. Ils ne pouvaient s'entretenir facilement de ce sujet, ne se comprenant pas les uns les autres. Aucune crainte de mutinerie ou de trahison ne semblait possible.

Mais cette tentative échoua cependant comme toutes les autres.

Sa petite frégate fut surprise par une tempête qui dura quatorze jours et la désempara. Quand revint le beau temps, le bâtiment sombrait lentement.

La colère éclata à bord où cinq hommes seulement pouvaient rester.

Quand la bataille éclata, tous étaient armés de coutelas, l'arme favorite. D'un commun accord, le premier homme attaqué fut Keating qui se jeta à la mer où il se réfugia sur une planche flottante. Il vit la lutte mais ne sut comment elle tourna. Il alla ainsi à la dérive pendant deux jours et deux nuits et fut finalement recueilli par une baleinière.

Cette baleinière était en route sur Panama et il se trouva à revenir ainsi, par un simple jeu de hasard, à son point de départ, découragé et singulièrement appauvri par la perte de son bâtiment. Ses ambitions semblaient devenir irréalisables.

Il se jura de ne jamais plus essayer de recouvrer son trésor et de s'enlever cette idée de la tête, idée qui gâtait son existence. Trois fois, il avait failli perdre la vie à sa poursuite. Il était vieilli et brisé, quoique encore relativement jeune. Sa décision prise, il revint tranquillement chez ses parents à Ottawa.

Mais il avait perdu la carte de Thompson qu'il gardait toujours épinglée à sa chemise. Comment cela ? C'est ce que nous raconterons longuement dans le prochain numéro de la "Revue".

MARIAGE VEGETAL

Dans certaines régions hindoues, une jeune fille ne peut se marier qu'après sa soeur aînée. Mais la difficulté est tournée, la soeur aînée épousant à sa guise un arbre ou une plante, en suivant en cela les théories de la métempsycose si en honneur dans le monde brahmanique. L'inconvénient n'est pas grand d'avoir pour beau-frère un peuplier ou un figuier, et on peut toujours tomber sur un arbre ayant un coeur comme le chêne ou

bien sur un prunier aisé à secouer. Celles qui désirent le veuvage choisiront un saule pleureur, et celles douées d'un caractère cassant, l'acacia.

Dans beaucoup d'endroits, ces unions symboliques n'engagent pas beaucoup celles qui les contractent. Elles convolent très bien en secondes noces, après avoir au préalable jeté dans un bûcher la plante à laquelle elles avaient consacré leurs premiers vœux. Mais dans les contrées qui sont restées réfractaires à l'influence européenne, les engagements ainsi contractés ont la valeur et l'importance d'un serment religieux solennel. Celles qui cherchent à y manquer ne tarderaient pas à s'en repentir. En effet, les brahmanes veillent avec un soin jaloux à ce que la promesse soit tenue très exactement, et ils disposent de moyens de coercition très efficaces contre celles qui voudraient l'étudier. Dans les districts montagneux qui entourent Delhi, la Ville Sainte, on a maintes fois jeté aux flammes les femmes parjures.

Au Népal, où les moeurs sont cependant plus rudes, les coutumes sont moins barbares; on se contente de les maintenir pendant quelques semaines dans des souterrains où elles sont enchaînées et soumises à un jeûne sévère. Par contre, on entoure de grands honneurs celles qui sont restées fidèles au serment du chèvre-feuille: c'est en effet cette souple et gracieuse plante qui est choisie presque toujours comme époux. Au printemps, l'apparition des premières fleurs de chèvre-feuille est le signal d'une grande fête, de cérémonies religieuses imposantes dans lesquelles le plus grand respect est témoigné à ces extraordinaires épousées.

UN ELEVE D'ARSENE LUPIN

Comment un médecin des Etats-Unis, échappant à une grave sentence, parcourut six pays du monde, poursuivi dans chacun par une escouade de détectives qui ne parviennent à mettre la main dessus qu'après plusieurs années de recherches

C'était par un après-midi de juin dans le port de New-York. Avec un lourd bruit de ferraille, le "Nebraska" de retour de Buenos Aires, jeta son ancre dans les flots. Un remorqueur vint se ranger immédiatement contre son flanc, monté par douze hommes. Du "Nebraska" descendit une échelle de corde. Un homme l'atteignit et le revolver à la main commença l'ascension. Au-dessus du garde-fou du vaisseau émergea la figure d'un homme entre cinquante et soixante ans, étrange par sa pâleur.

"On vous souhaite la bienvenue, Docteur!" cria une voix du remorqueur. Très heureux de vous voir. Descendez donc."

L'homme ainsi interpellé le regarda drôlement. Puis, il descendit dans l'échelle. Au même moment, un autre individu surgit derrière lui, armé d'un revolver, de sorte que le docteur se trouva au milieu de l'échelle escorté de deux hommes décidés à le tuer plutôt qu'à lui permettre de s'échapper.

En mettant le pied sur le pont du remorqueur, celui-ci tourna brusquement vers Tottenville, Staten Island. Là, quatre automobiles, remplies chacune de deux gardes armés, attendaient. Dans la seconde, monte le prisonnier.

Le quatuor d'autos partit comme une flèche dans la direction de Philadelphie. A minuit, les gardes en descendirent qui ouvrirent la prison de l'état et l'homme surnommé le "Doc" fut écroué dans un noir cachot.

Un peu après, les détectives qui avaient opéré l'arrestation entourèrent un homme à l'allure militaire et lui dirent en guise de félicitations:

"Bien, major Wynne, vous avez enfin mis la patte sur ce vieux renard; ce n'est pas trop tôt, après vingt-deux ans de recherches."

Ainsi prit fin cette chasse à l'homme qui n'a de comparable que la fameuse lutte—peut-être imaginaire—entre Sherlock Holmes et le professeur Moriarity.

Dans cette cause, l'habile détective fut le major Wynne et le "professeur Moriarity", le docteur William H. Bricker, praticien criminel, millionnaire et repris de justice.

Sa poursuite comptera parmi les plus émouvantes de la criminologie américaine. Maintenant que le docteur est en prison pour la vie, nous pouvons raconter son histoire.

Or, le 18 décembre 1919, la cour suprême condamna le docteur Bricker à vingt ans d'emprisonnement. Or ce-

lui-ci ayant déjà soixante ans, aussi bien dire qu'il mourra en prison.

Il perpétra ses crimes dans des hôpitaux privés et eut tellement de clients qu'il devint rapidement millionnaire.

Accusé un jour d'homicide, ne pouvant, par aucun moyen, séduire ses juges, il retira \$500,000 de la banque et s'enfuit.

Ici commence la chasse que lui firent les plus adroits limiers de la république voisine.

Le major Wynne, convaincu que son homme avait quitté Philadelphie et certain en même temps qu'il voyageait dans les meilleures conditions, commença son enquête auprès des contrôleurs de wagons-lits. L'un d'eux lui apprit qu'il avait remarqué la semaine précédente un homme répondant au signalement donné, en route pour Washington.

Le détective se lança sur cette piste. Dans la capitale, il apprit que le fugitif était à Kissimmee, en Floride. Une enquête, menée promptement dans ce dernier endroit, lui révéla que le docteur n'avait fait qu'y séjourner quelques jours.

Une semaine plus tard, un gentilhomme s'inscrivit au "Country Club" de cette station balnéaire et devint très populaire parmi les joueurs de golf. C'était le détective Voight, de l'état-major de Wynne. En causant avec ses compagnons de club qui tous avaient connu Bricker, il apprit que ce dernier était en route pour la Nouvelle-Orléans.

Le lendemain, ce chic joueur de golf montait dans le train en partance pour la Louisiane.

Mais là, plus de trace du docteur.

Wynne, convaincu alors que son homme voulait traverser la frontière,

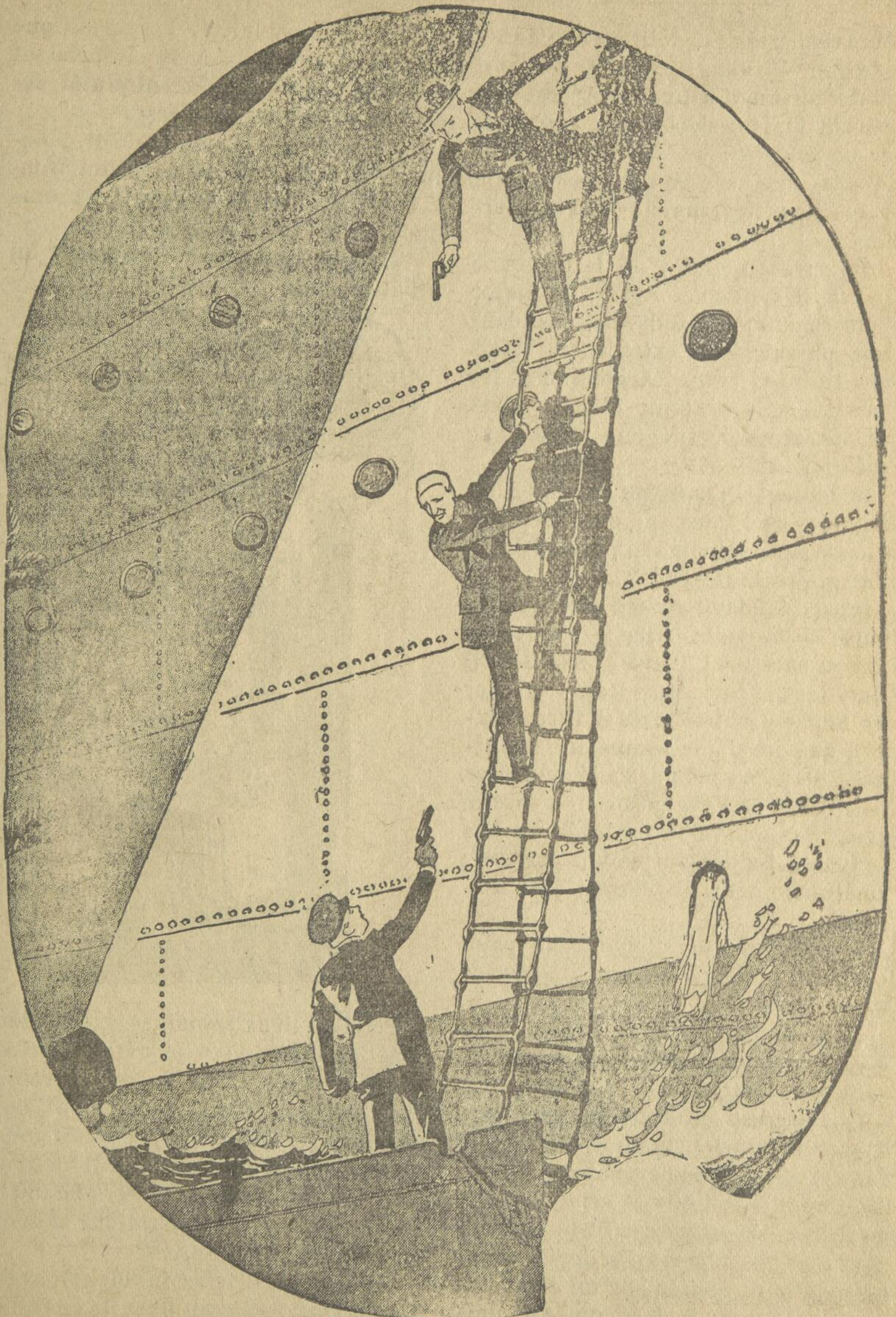
se rendit à Washington où il obtint la permission de passer en revue tous les passeports émis depuis un mois. Sur 15,311 qu'il étudia ainsi, l'un d'eux le frappa particulièrement. Il était libellé de la manière suivante: "William H. Moore, de Oklahoma." La photographie était celle d'un homme fraîchement rasé. Bricker portait habituellement la moustache et la barbe. Le détective fut tout de même con-



vaincu que cet homme-là ne pouvait pas être un autre que celui qu'il recherchait.

Mais, malheureusement, ce passeport était bon pour douze états du sud-américain. Ainsi, le docteur pouvait être au Brésil, au Chili, en Argentine, dans le Vénézuéla, au Pérou ou en Colombie.

Plusieurs détectives firent tout de même le voyage de Rio de Janeiro.



Leurs recherches aboutirent à la certitude que "William Moore" se trouvait indubitablement à Buenos Ayres. En arrivant là, les détectives apprirent par un télégramme de Wynne que "Moore" avait été vu dans la capitale Argentine par un matelot de Philadelphie.

Assuré maintenant de la présence du fugitif à Buenos Ayres, le major Wynne commença à dresser ses plans pour obtenir son extradition. Mais dans le traité entre l'Argentine et les Etats-Unis, la pratique illégale n'est pas considérée comme une cause d'extradition suffisante.

Ils étaient de nouveau acculés à un obstacle! Que faire, de quoi accuser Bricker pour obtenir son passage d'Argentine aux Etats-Unis?

Dans l'affidavit rédigé par le docteur à la Nouvelle-Orléans pour obtenir son passeport, il avait réclaré qu'il allait dans le Sud-Américain exploiter des terrains pétrolifères à titre d'expert, au nom d'une compagnie imaginaire. Dans ce même traité entre les Etats-Unis et l'Argentine, il y a une clause qui pourvoit à l'extradition des parjures. Le docteur s'était parjuré; conséquemment, il pouvait être extradé.

Wynne avait maintenant une prise légale sur le faux M. Moore, de Buenos Ayres.

Un mois plus tard, un émissaire de Wynne se rendait à Buenos Ayres effectuer l'arrestation du docteur.

Quand celui-ci arriva sur les lieux, il apprit que son homme était déjà dans les fers. Il se fit conduire à l'endroit où il devait être interné et quelle ne fut pas sa surprise d'être introduit dans les appartements du docteur Bricker qu'il vit étendu sur un divan, un verre à la main, trois hommes en uni-

forme vis-à-vis lui. Et les gardes que les administrateurs de la cité avaient mis à sa disposition étaient plutôt ses serviteurs que ses géoliers.

"Je suis venu vous ramener, Docteur", dit le détective américain. "Nous vous tenons bien cette fois, il me semble".

"C'est ce que nous allons voir", lui fut-il répondu.



Pendant deux semaines, ce fut une lutte judiciaire entre le gouvernement des Etats-Unis, l'Etat de Pennsylvanie et le médecin fugitif. Finalement, celui-ci fut transféré à la prison du gouvernement. Mais là, ce fut comme dans ses appartements, le "détenu" ayant obtenu l'autorisation d'aller prendre ses repas en ville.

Cependant, Bricker fut bientôt averti qu'il était rendu au bout de sa ficel-

le, c'est-à-dire qu'il était rendu au bout du banc et que ce serait bientôt la culbute. De son demi-million, presque tout avait été dépensé en folies et en généreux pourboires à ses bienfaiteurs.

A Buenos Ayres, se trouvait un aviateur, soldat de fortune de la nouvelle école, nommé Philippe Volpa. Celui-ci, d'après les renseignements obtenus ultérieurement par les détectives, conçut l'idée d'une évasion aérienne. Il consentit à ramasser Bricker aux environs de sa prison et à le transporter au Chili en survolant les Andes.

Un soir de décembre, notre homme sortit de sa prison pendant que le garde avait intentionnellement le dos tourné.

Mais, au moment de monter dans l'avion, le courage lui manqua et il retourna dans sa cellule, passant devant la sentinelle qui n'y comprenait plus rien.

Mais il ruminait d'autres projets et une après-midi, après avoir pris quelques consommations avec le gardien attaché à sa personne, il sauta dans un fiacre et disparut à toute l'allure du cheval.

Après s'être assuré que son pupille était en sûreté, le gardien bien soudoyé—sans doute—s'en fut rapporter aux quartiers-généraux sa brusque disparition.

A cette nouvelle, le gouvernement de Washington éleva de violentes protestations contre le gouvernement argentin.

Les agents se remirent sur sa piste et découvrirent que Bricker, par l'entremise d'une femme, avait fait changer de l'argent argentin en billets du Paraguay.

Pendant ce temps, le docteur filait le long de la rivière Appia dans un

chalutier qui fut arrêté à la frontière par des douaniers. Le pilote, sommé de rendre son passager, répondit: "Je n'ai personne à bord, fichez-moi la paix!"

Arrêté, il dut laisser ces gens faire des perquisitions dans son embarcation. Au bout de deux heures de recherches, le docteur fut trouvé dans une boîte tout près des chaudières.

Quand on l'incarcéra, ce fut pour se rendre compte qu'il ne lui restait que mille dollars sur les cinq cent mille qu'il avait emportés avec lui des Etats-Unis.

Ramené à Buenos Ayres, il fut embarqué sur le "Nebraska" en partance pour les Etats-Unis.

On sait le reste. Quant à la femme complice du docteur, elle fut laissée en liberté, pour, au cas où le détenu s'échapperait de sa prison, fournir à la police les renseignements nécessaires sur son compte.

—o—

L'ETUDIANT RUSSE

Il y a une dizaine d'années, un jeune étudiant russe partageait avec quatre de ses camarades une modeste chambre du prix annuel de 24 dollars, située au sixième étage d'un immeuble de la rue Berthollet, à Paris. Les voisins se rappellent encore cet étudiant vêtu misérablement et qui se nourrissait "d'arlequins" et de frites. Il passait ses journées et ses soirées dans les bibliothèques: il tranchait ainsi la question du chauffage.

Et la vieille concierge se rappelle fort bien ce malheureux "anarchiste", comme elle dit, qui avait du mal à payer ses 24 dollars annuels de loyer et qui s'appelait Lenine. Il faillit même mourir de la typhoïde à la Pitié où il avait été transporté.

LES EX-GRANDS-DUCS

La guerre a passé qui a anéanti toutes les espérances de l'Allemagne et de son orgueilleuse noblesse, tripotée de princes, ducs, comtes, barons et marquis dépouillés aujourd'hui de leurs biens et obligés la plupart de gagner péniblement leur vie comme le commun des humains. Après l'armistice, comme chacun sait, le Kaiser s'exila et une révolution de quelques jours proclama la république qui dirige encore à cette date l'ancien empire vaincu et humilié.

Mais Guillaume, en vidant les lieux, ne fut pas suivi par toute sa cour, c'est à peine si sa femme, aujourd'hui morte, son fils aîné et quelques cousins l'accompagnèrent dans sa captivité.

On peut dire que tous les hobereaux titrés de l'Allemagne sont restés à Berlin ou ailleurs. Ils y vivent de mille expédients, les uns de mendicité et les autres du fruit de métiers ou professions. Le plus grand nombre a embrassé la carrière théâtrale où les faux démocrates allemands, restés monarchistes sous la nouvelle république, viennent les applaudir.

Plusieurs écrivent, composent de la musique ou s'essaient dans les beaux-arts; plusieurs aussi sont garçons de café.

Tous ces nobles dont les noms, avant la guerre, remplissaient chaque jour les colonnes des journaux, dans plusieurs capitales européennes, sont là. Dans le bon vieux temps, ils étaient reçus partout. Les hôtes se montraient flattées de les avoir. Ils avaient de la distinction et conversaient bien.

En plus, leurs noms ressortaient avantageusement pour elles dans les échos mondains. Et maintenant qu'aucune mention d'eux n'est faite nulle part, il est naturel de se demander comment ils se sont assimilés les principes de la vie démocratique.

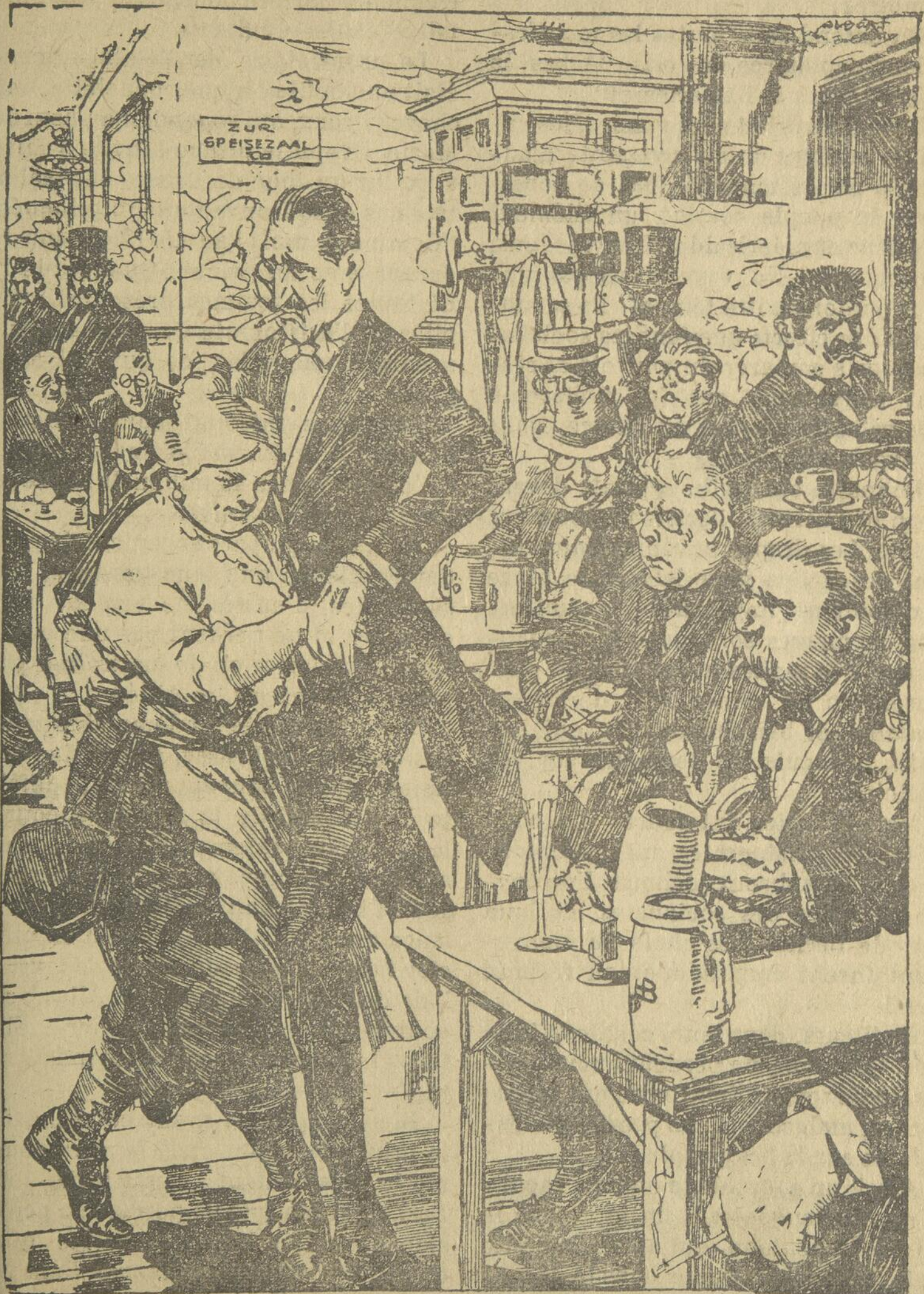
Trois des fils de Guillaume sont restés en Allemagne où l'on n'entend jamais parler d'eux, c'est que le gouvernement socialiste leur a recommandé, sous peine d'expulsion, de se taire. Ils ont ordre de ne donner aucune entrevue et de ne se mêler en rien à la vie publique.

Frédéric, Adalbert et Oscar vivent à Potsdam où ils ne fréquentent qu'un petit groupe d'intimes. De temps à autre, l'un d'eux se paye un petit voyage à Berlin, mais il a la précaution de le faire sans trompettes pour ne pas mécontenter les leaders communistes.

Ils ont bien raison de ne pas ennuyer le prolétariat, parce que la famille des Hohenzollern est définitivement rayée d'Allemagne. Dans le cas même où le pays adopterait la forme de gouvernement monarchique, le choix d'un régent par le peuple ne tomberait sur aucun des membres de l'ancienne famille régnante.

Mais on peut dire qu'en dehors de la Prusse, 85 pour cent de la population ne veut plus entendre parler de rois ou d'empereurs.

L'image du Kaiser, sautant la frontière hollandaise, abandonnant son armée dans une situation difficile, et évitant ainsi les souffrances qu'endure l'Allemagne par sa faute pour cher-



cher le confort et la sécurité à l'étranger, est encore présente à toutes les mémoires.

On entend dans toutes les manifestations populaires des cris "A bas le Kaiser! A bas le Kaiserisme!"

Devant l'attitude des masses, les ex-nobles gardent un air arrogant. L'adversité ne les empêche pas de considérer le peuple comme un élément inférieur et méprisable. "Pauvres fous, pensent-ils. Ne voyez-vous pas que nous perdons notre temps!" Ils se moquent des efforts que font les socialistes pour s'emparer du pouvoir et restent convaincus que la monarchie sera rétablie un jour ou l'autre, dans un avenir rapproché.

Le matin où Berlin capitula devant Happ et Lüttwitz, l'aristocratie releva la tête. Les drapeaux républicains furent descendus pour laisser la place aux couleurs impériales. Les uniformes chamarrés sortirent par enchantement des malles et les rues se peuplèrent en un clin-d'oeil d'officiers hautains et blasphémateurs qui, en 1914, bousculaient les civils sur les trottoirs.

Mais l'illusion fut courte. Le coup d'état des aristocrates, mal commandés, peu nombreux, échoua. Une contre-offensive des socialistes les buta hors de Berlin. Les chefs du mouvement furent emprisonnés ou frappés d'exil.

D'ailleurs, dans leurs réunions intimes, les nobles ne perdent aucune occasion de revêtir l'uniforme qui exerce encore, malgré tout, un prestige indiscutable sur le bas peuple.

Ainsi, un journaliste anglais raconte que se rencontrant un jour avec le prince Hohenlohe, qui après la chute de la monarchie, tomba dans le découragement le plus sombre, il l'invita

pour le divertir et se divertir en même temps à un restaurant de Berlin très fréquenté par des bourgeois, des militaires et des étudiants.

La propriétaire de l'établissement était une petite femme rondelette, aux cheveux roux, qui répondait au nom de Marie. Quand le prince l'invita à faire avec lui un tour de danse, elle salua très bas et se trouva toute interloquée. "Comment, moi, j'aurais l'honneur de danser avec un prince! Quelle joie!" Et toutes les femmes présentes supplèrent l'aristocrate de daigner leur accorder une valse, ce qu'il fit avec grâce.

Ce prince eut donc pour quelques heures l'illusion, malgré sa déchéance, de se trouver au milieu de ses courtisans et de ses valets.

Mais si la plupart acceptent de garder le silence que leur imposent les socialistes, d'autres ne veulent rien entendre et ne perdent pas une occasion de molester ou de maltraiter par paroles ou actions les Alliés.

Tel est le cas de l'indomptable prince Joachim, de Prusse, cousin de l'ex-Kaiser, qui ne peut supporter la défaite. Il a réussi de la sorte à encourir la haine non seulement des Alliés mais aussi de ses compatriotes. Son escapade de l'hôtel Adlon, à Berlin, alors qu'il lança une bouteille à la tête d'un officier français qui refusait de se lever à l'air de "Deutschland über Alles" est connue dans le monde entier. Elle força le gouvernement allemand à faire des excuses à la France.

Bien longtemps avant ce scandale, le prince Joachim était fameux comme le plus brillant prussien de tout Berlin. Il n'a jamais perdu une occasion d'insulter les civils ou les officiers des nations victorieuses. Dans les restaurants, il choisit de préférence

une place où sa conversation peut être entendue des Anglais, des Français et des Américains présents — des Français de préférence.

L'une de ses manies consiste à vouloir empêcher les officiers de l'armée d'occupation de parler anglais ou français et à payer très cher les chefs d'orchestre pour les faire jouer des hymnes nationaux allemands.

Il y a quelque temps encore, il créa toute une sensation à l'hôtel Excelsior à Naples en exigeant le "Die Wacht am Rhein". L'orchestre joua "La Marseillaise" et le prince dut se retirer devant l'attitude menaçante de quelques Français.

— 5 —

UN PHENOMENE DE LONGEVITE

Le doyen des centenaires est un Turc du nom de Zora que ses compatriotes appellent par sobriquet "le cheval de somme" et qui à l'âge de 147 ans peut encore porter facilement sur ses épaules une charge de 200 livres. Le dicton qui dit: fort comme un turc, ne ment pas pour une fois.

Zora a toujours été porte-faix et attribue sa longévité et sa santé au travail manuel et à la diète.

Sa règle de vie est celle-ci: Grosses besognes, sommeil, bains froids le soir, pas de tabac, pas d'alcool, pas de café, pas de viande, pas d'huile, pas de beurre, pas d'eau, mais du thé chaud, du miel, du sucre, des gâteaux, du pain et du fromage.

Tous les cinq ans, il prend un repos de trois mois dans sa maison de campagne.

En dépit de son âge, Zora respire la santé et la vigueur physique. Il a l'es-

prit éveillé et bon caractère; on peut le voir chaque jour prendre son bol de thé à une petite buvette de Constantinople, sur les quais du Bosphore.

Sa vue et sa mémoire sont bonnes et il se rappelle parfaitement les jours où les premiers paquebots entrèrent dans le port de Constantinople.

Il raconte à qui veut l'entendre qu'il travailla comme garçon de ferme à Bitlis jusqu'à l'âge de 37 ans et vint ensuite à Constantinople où il fut employé à l'arsenal turc jusqu'à quatre-vingts ans.

Zora s'est marié quatre fois. Ses épouses sont mortes et deux de ses nombreux enfants seulement vivent encore. Son fils, Osman, âgé de 97 ans, est en ce moment à Bitlis où il soigne ses premières attaques de rhumatisme et sa fille, Goullhanem, âgée de 60 ans, est mariée et riche. Le père de Zora mourut à 76 ans et sa mère à 83. Une véritable famille patriarcale!

Zora n'a jamais été riche parce que ses femmes et ses enfants lui ont coûté plutôt cher. Il habite un quartier pauvre où il paie un dollar par mois un mauvais réduit pour coucher et boire du thé chaud.

"Tout ce qu'il me faut, dit-il, c'est du travail. L'oisiveté me ruinerait la santé. Je fais des prières quotidiennes pour ceux qui me fournissent de l'ouvrage. La santé, le bonheur et la sagesse sont les fruits d'un travail incessant."

A quelqu'un qui lui demandait s'il entendait se rallier à l'armée nationaliste turque, Zora sourit et répondit: "Je m'en suis souventes fois battu pour mon pays et maintenant je ne désire plus que finir ma vie en priant pour sa prospérité."

L'HALLOWE'EN

Le dernier jour d'octobre, nos concitoyens de langue anglaise fêtent l'Hallowe'en, surtout les jeunes. C'est une vieille coutume que les peuples de races celtique et saxonne ont toujours suivie, respectée et pratiquée bien qu'elle soit d'origine païenne. On en trouve, paraît-il, les traces chez les Phéniciens qui colonisèrent les Iles Britanniques, mille ans avant Jésus-Christ.

Parmi les mille croyances d'alors, la plus universelle était celle que le monde spirituel, esprits, fées, génies, démons de toutes sortes avaient accès partout pendant la nuit de l'Hallowe'en (31 octobre au 1er novembre.)

Les personnes et les noix ont toujours été associés avec l'Hallowe'en, ainsi que les choux, la graine de lin, les citrouilles, les épis de blé-d'Inde. C'est une relique des fêtes de Cérès, qui se célébraient à Rome, fêtes qui équivalaient à nos Jours d'actions de Grâces.

L'Hallowe'en est la fête de la rue, des champs dépouillés de leur parure, des grottes sombres où fréquentent les âmes désolées qui cherchent, dans cette unique nuit de l'année, un soulagement à leurs ennuis et un peu de gaieté à mettre de partage, dans les joies, parfois folâtres, des groupes qui les convient à leurs ébats.

Toutes ces superstitions et ces cérémonies champêtres, célébrées par les paysans écossais, au milieu du 18e siècle, à chaque retour de la veille de

la Toussaint, ont été immortalisées par le poète écossais Burns, dans son poème "Hallowe'en."

De nos jours encore, les jeunes filles anglaises et écossaises pratiquent ces vieilles coutumes. C'est ainsi que, pour s'assurer si leur amoureux est fidèle, elles placent autant de noix sur le gril chaud que le nom du beau contient de lettres et ensuite l'élèvent.

Pendant l'opération, si l'une des noix fend, il est infidèle. Si la belle a mis autant de noix que son propre nom contient de lettres à côté de ceux de son bien-aimé et qu'elles brûlent ensemble, ils se marieront dans l'année.

Ou encore, lorsqu'une jeune fille a plusieurs amoureux et qu'elle veut connaître celui qu'elle prendra, elle mettra sur le poêle autant de noix qu'elle a d'admirateurs. Celle qui brûle le plus brillamment sans pétiller, lui dévoile son futur.

Une autre encore, elles pèlent une pomme de la tête à la queue sans briser la pelure puis la font tourner trois fois autour de leur tête et la jettent sur le plancher. La forme qu'assume la pelure sera les initiales du véritable amoureux.

Je crois bien que ces superstitions existeront encore longtemps, tant notre nature humaine est attirée par tout ce qui est mystérieux et mystique.

LES CHATEAUX HANTÉS

Extraordinaires histoires de fantômes
et de revenants

Au nord de l'Écosse, s'élève un château flanqué d'une tour qui depuis des siècles, prétend la renommée, est hanté par de nombreux fantômes. Il y a deux ou trois ans, un touriste, M. Martin, demanda à son hôtesse, propriétaire de ce redoutable manoir, Lady Garvach, de lui permettre de passer une nuit dans une des chambres de la tour, chambre qui n'avait pas été habitée de mémoire d'homme. M. Martin prétendait ne pas croire aux esprits et voulait constater par lui-même le bien fondé de toutes ces histoires extraordinaires.

Mon hôtesse voulut que j'allumâs dans la pièce un feu assez nourri pour garder la chambre chaude. Je superposai plusieurs bûches dans la cheminée lézardée et bientôt les lueurs qui s'en échappèrent illuminèrent mon lit. Sur la table, je plaçai quatre bougies.

Je me déshabillai à la hâte, avec un empressement nerveux et une envie inexplicable de me mettre au lit le plus tôt possible. Une fois entre les draps, je me sentis assez peureux pour ne vouloir pas souffler les bougies.

Bientôt, (cela, je peux le jurer), j'entendis près de ma tête la respiration haletante d'un être invisible. Ce

souffle était même si fort qu'il éteignit les candélabres. Je me trouvais dans une demi-obscurité, bien décidé à ne pas fermer l'oeil de la nuit pour ne rien perdre des apparitions probables.

Mais une sorte de torpeur impossible à combattre m'envahit et je dus, malgré mes craintes grandissantes, tomber dans une espèce d'inconscience ressemblant fort au sommeil.

Quand je m'éveillai, ce fut pour éprouver sur tout mon corps un frisson fiévreux. Alors, à mon étonnement, je vis très distinctement à la lueur mourante des dernières bûches de la cheminée, s'approchant de moi, une masse informe habillée d'un drap blanc.

En regardant mieux de mes yeux figés par l'horreur de ce spectacle, je vis la chose remuer et je me rendis compte que plusieurs êtres distincts se mouvaient dans cette draperie.

Ce n'était pas un cauchemar, j'étais bien éveillé. L'étranger se mit à



agiter ses bras, lentement, en donnant à sa draperie des ondulations macabres. Une mèche de cheveux blancs tomba par terre à ses pieds et comme il se retournait, j'aperçus à la place d'une figure humaine, une tête de mort qui était coiffée d'une longue chevelure blanche qui trainait jusqu'à terre.

L'apparition rejeta son linceul en arrière d'un geste de la main. Je vis cette main décharnée, pareille aux mains des squelettes de salles de dissection. Dans ses doigts osseux et effilés, le fantôme tenait un gobelet qu'il tendait dans la direction du lit.

Un souffle froid s'exhalait de lui et j'eus bientôt sur moi la sensation de la froideur de la tombe et du sépulcre. Une fumée s'échappa du gobelet élevé au-dessus de ma tête en feu. J'étais fou; je me sentais gagné par la folie.

A l'autre extrémité de la pièce, une vieille pendule sonna lentement douze coups. Je retombai inerte sur mes oreillers, sans connaissance, et ne repris mes sens qu'au lever du soleil."

L'historique château de Rushen, à Castle-town, dans l'île de l'Homme, est encore un des endroits où subsiste l'une des légendes surnaturelles des plus curieuses. Au nombre des apparitions horribles qui hantèrent ce château est celle de cette femme qui y fut exécutée il y a plusieurs années pour le meurtre de son enfant. Les habitants de l'île de l'Homme croient fermement que leur apparition est vue fréquemment en dehors du manoir alors même que toutes les portes et fenêtres en sont closes.

Il contient dans son sous-sol un vaste appartement dans lequel aucun être humain, dit-on, n'a encore osé pénétrer.

D'après la croyance générale, ce château fut un jour la propriété d'une race de mauvais géants qui furent finalement dispersés et tués par Merlin. Cependant, quelques-uns d'entre eux ne furent pas tués, mais enfermés dans ce mystérieux cachot. Comme preuve de cette légende, les habitants racontent cette histoire qui fut recueillie par l'écrivain anglais Waldron:

"Le château comporte cinq grandes pièces situées au sous-sol, surpassant en luxe et beauté tous les appartements des étages supérieurs. Plusieurs guerriers d'un exceptionnel courage s'aventurèrent en cet endroit, il y a moult années, dans le but d'arracher à ce souterrain séjour ses secrets terribles, mais aucun d'eux ne revit le jour. Il fut donc décidé, à la suite de cette épreuve, que les portes de cet antre de fantômes seraient défendues à tous pour que personne ne soit la victime de sa folle témérité.

Quelque cinquante ans après que la porte eût été ainsi fermée, une personne, armée d'un sang-froid extraordinaire, demanda l'autorisation de visiter ce noir séjour.

Elle fut écoutée, s'y rendit et revint grâce à un fil qu'elle eut l'heureuse idée de laisser traîner derrière elle pour retrouver son chemin.

Cette personne rapporta de son expédition l'histoire suivante: "Après avoir marché bien longtemps, je me rendis compte que je ne faisais que suivre une pente insensiblement inclinée. Ayant ainsi fait un mille, je vis un rayon de lumière qui semblait venir de très loin et était pour moi d'une vue fort agréable. Le secteur d'obscurité traversé, je me trouvai devant une magnifique maison illuminée par plusieurs bougies de différentes couleurs.

Je frappai à la porte et au troisième coup, un serviteur vint m'ouvrir qui me demanda ce que je voulais, quel était l'objet de ma visite. Je lui dis que mon intention était d'aller ainsi le plus loin possible et que je voulais savoir mon chemin pour continuer. Ce valet me fit visiter la maison et sortir par une porte dérobée. Alors, à mon étonnement, je me vis de nouveau devant une seconde maison plus belle et plus riche encore que la première.

Mais là, avant de frapper à la porte, j'eus la précaution de regarder par une fenêtre ouverte à l'intérieur du salon. Ce que j'y vis me glaça de terreur. Au milieu de la pièce, se trouvait une vaste table sur laquelle était étendu un homme de quatorze pieds de long. Cet individu, ce géant, aurais-je quelque raison de dire, avait la tête appuyée sur un livre et tenait une épée à son côté.

Je retournai à la première maison où le même serviteur me dit que si j'avais frappé à la seconde porte j'y aurais trouvé de la compagnie mais n'en serais jamais revenu.

Quand je lui demandai où je me trouvais et par qui étaient habités ces lieux, le serviteur resta muet. Puis, il me reconduisit à la porte."

Telle est la légende narrée par l'historien de Manxland qui termine en disant que quiconque n'y ajoute pas foi est regardé par les habitants de l'endroit comme un imbécile.

—o—

CONSEILS AUX JEUNES ECRIVAINS

S'il se trouve au nombre des lecteurs de la "Revue" quelques jeunes personnes qui veulent entrer dans la

carrière des lettres, nous leur conseillons de lire et de peser attentivement les conseils qui suivent.

La littérature peut faire vivre son homme. L'essentiel est de savoir s'en servir.

"Si vous voulez réussir, écrivez, voilà tout! Inutile de vivre, d'observer, de penser, d'étudier. Non. Ecrivez seulement!

Sitôt que vous pouvez compter sur une centaine de lecteurs et sur deux ou trois critiques bienveillants, envoyez dans tous les journaux des notes personnelles (élogieuses, bien entendu) sur vos méthodes de travail, vos habitudes, vos penchants, vos goûts. Parlez de vous-même comme d'un génie et tout le monde vous croira et parlera de vous avec admiration.

Si un éditeur vous demande un livre pour cette saison, dites-lui que toutes vos oeuvres sont retenues, que vous ne pourrez rien lui livrer avant plusieurs mois et qu'une petite avance de \$500 serait bien reçue. Cet éditeur vous enverra aussitôt un chèque de mille piastres, convaincu que vous êtes un écrivain de valeur et de grande popularité.

Vous demande-t-il un article pour le mois de juillet, renvoyez-le en décembre pour les mêmes raisons.

Si vous publiez un livre, tirez à 300 exemplaires seulement de façon à ce que le millième volume soit marqué: "Quatrième édition."

Ne prétendez pas mieux connaître le public que votre éditeur. Suivez son goût.

Dites-vous que l'apparence de succès réussit très souvent mieux que le succès lui-même!"

C'est en suivant ces conseils que vivent richement un tas d'écrivains inférieurs et mercantis.

LA CLOCHE DE SAINTE-ANNE

Le cheval et son cavalier se tinrent tout près l'un de l'autre pour descendre une côte difficile à pas lents. Rendu au bas du talus, l'homme tint sa monture par la bride, et attendit. Bientôt, un palefrenier apparut, prit dans ses mains les guides du cheval qu'il entraîna avec lui dans l'étable.

Le gentilhomme lui recommanda de le bien soigner et entra d'un air résolu dans l'auberge.

Il attendit une minute, puis faisant résonner sa cravache sur ses hautes bottes, se mit à injurier l'hôtelier qui tardait à venir: "Allons, vieille bourrique, apporte-moi tout de suite un pot de bière ou je te fais couper les oreilles par le diable".

Un gros homme trapu surgit de derrière des tonneaux et s'avança vers le seigneur en faisant des saluts obséquieux. "Donnez-moi une minute, Sir Raymond, et je serai à vous tout entier."

—Çà vaut mieux pour ta sale peau, répliqua le consommateur malcommode.

Puis, après avoir jeté ces paroles pour que tout le monde les comprît, et relevé la pointe de sa moustache d'un grand geste arrondi, il aperçut, figée par la peur et l'admiration, dans un coin de la pièce, une belle fille au corsage charmant et aux cheveux roux.

—Holà, la belle, viens un peu par ici que je t'embrasse. Dépêche-toi, les Arnburys n'attendent pas.

Voyant qu'elle retardait à s'approcher, il se leva et c'est alors que la pauvre fille revint à la vie. Rapide

comme l'éclair, elle se retira en arrière, la poitrine haletante et les yeux remplis de terreur.

Lui, furieux, lui entra les doigts dans la chair tendre et rose de ses poignets et l'attira ainsi au milieu de la place.

"Ainsi, tu méprises un Arnbury, toi!" Et il lui tordit les poignets jusqu'à ce qu'elle s'écroulât par terre, folle de douleur. "Miséricorde, grâce, Sir Raymond!", criait-elle.

Mais il n'eut pas le temps de torturer davantage cette enfant; une main de fer l'empoigna par en arrière et le rejeta si violemment qu'il tomba un genou sur le plancher. Ivre de fureur, il se releva d'un bond en mettant la main à sa rapière.

Entre lui et la fille se tenait maintenant un homme dont le costume riche et flamboyant était une réplique exacte de celui même de Sir Raymond. Mais sa figure faisait contraste avec celle de ce dernier. Il semblait par sa bonne mine plus jeune de dix ans. Un sourire moqueur se jouait sur ses lèvres mais ses yeux ardents lançaient des flammes.

"Vous ne vous attendiez pas à celle-là, sans doute, noble sire. Une intervention divine, dirai-je."

Sir Raymond, réclamant son sang pour le rachat de cette injure, s'avança sur lui, la pointe de son épée en arrêt.

Les hommes qui entouraient les tables de l'auberge se turent. Agile comme un chat, l'étranger glissa sur le côté, plaçant la jeune fille derrière

lui pour la protéger, dégainant à son tour. Et alors la chambre s'emplit du bruit des épées choquées, d'un bruit sinistre de ferraille. Leurs rapières en se rencontrant faisaient des arcs de feu.

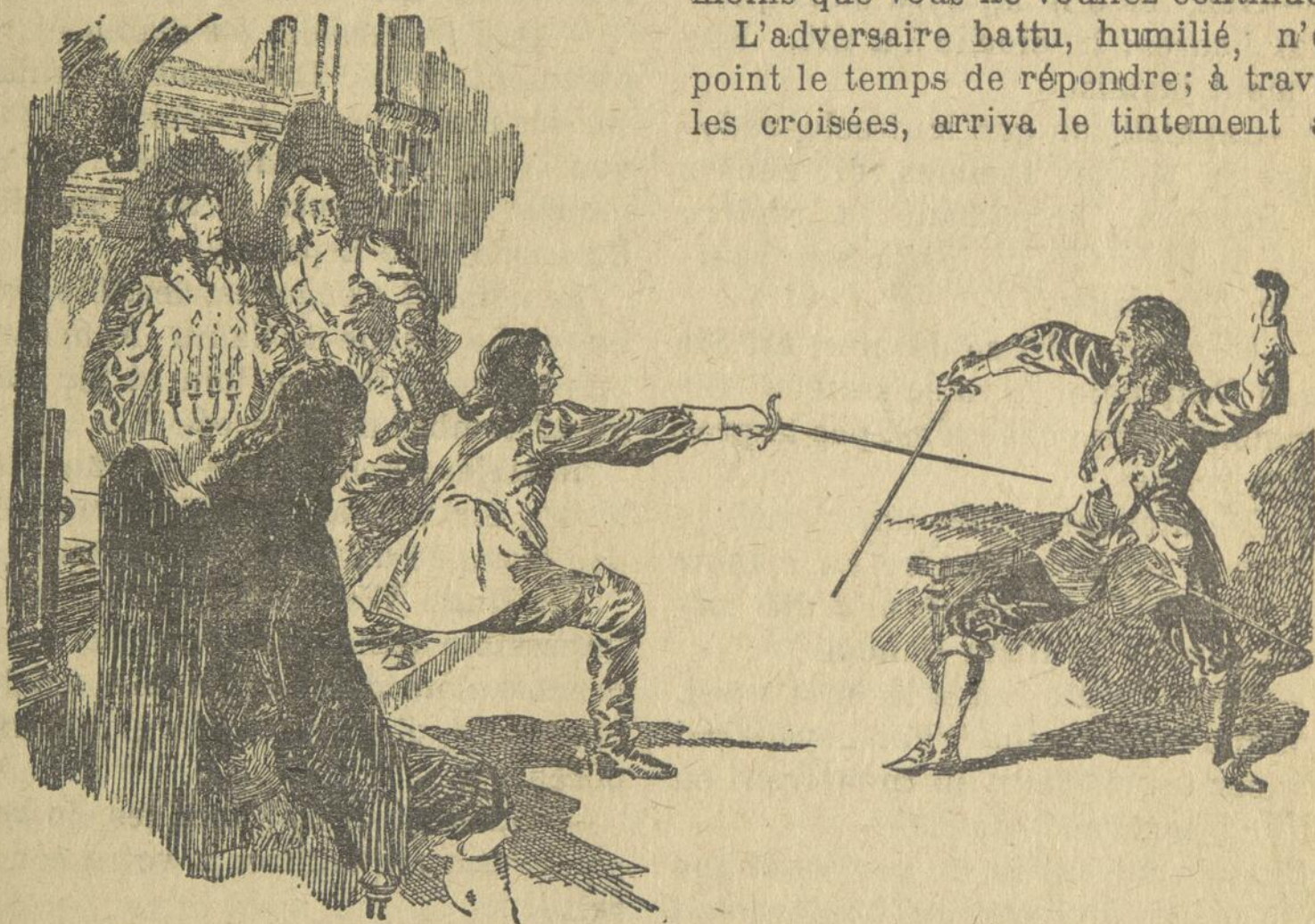
Sir Raymond Arnbury était une des plus fines lames de toute l'Angleterre. Il mit tout son art et sa force à terminer promptement le combat. A un moment, après plusieurs minutes d'u-

prit l'offensive, le harcelant de pointes qui le mirent à deux doigts de sa perte.

La fin approchait. Ils se ruèrent l'un contre l'autre, mais à cette minute, l'arme de Sir Raymond tournoya dans l'air, brisée, et alla tomber sur une table, mettant en pièce tous les pots de bière qui s'y trouvaient.

"Cela doit mettre fin au combat, dit le nouveau venu avec un sourire... à moins que vous ne vouliez continuer."

L'adversaire battu, humilié, n'eut point le temps de répondre; à travers les croisées, arriva le tintement ar-



—*En garde, scélérat!*

ne lutte acharnée, la pointe de son épée semblait toucher la poitrine de son adversaire, mais celui-ci, habile et courageux comme cent diables lui aussi, ploya le genou de sorte que la lame vint seulement effleurer son épaule. Il se releva mais son retour fut paré par Sir Raymond, rétabli maintenant mais furieux d'avoir manqué un aussi beau coup. Sa résistance devint moins vive et le nouveau venu

gentin d'une cloche égrenant des notes d'une douceur incomparable. Puis, après une pause, la cloche rendit un son, un seul son, mais lugubre comme un glas.

Qu'est cela? interrogea l'étranger en s'adressant à l'aubergiste, pendant qu'il étudiait du coin de l'oeil son adversaire qui avait repris le tronçon de son épée mais ne semblait pas vouloir continuer la lutte.

—C'est la cloche de Sainte-Anne, répondit ce dernier. Le son de la fin est une annonce de mort. Cette cloche n'a jamais sonné impunément ; une mort violente a toujours suivi. Et ceux qui meurent ainsi sont des traîtres en général. Le dernier qui a passé fut Monmouth lui-même.

—Mais le duc n'est pas encore mort, dit Sir Raymond.

—Non, mais il expirera dans quelques heures ; la cloche l'a dit. Elle ne ment jamais.

—Superstition que tout cela, rago-tages de vieilles femmes, dit encore Sir Raymond, et enfilant sa rapière dans le fourreau, il invita son vainqueur à trinquer.

—Mon nom, dit ce dernier, est Sir Hugh Wampole. A votre service, Sir Raymond, votre épée n'est pas la première venue.

—Maintenant, Sir Raymond, je m'excuse pour me rendre au manoir Randall où l'hospitalité m'a été offerte par Sir William Randall.

—Mais, je me rends là, moi aussi, répliqua Sir Raymond. Puis, ayant fait avancer les chevaux, ils montèrent en selle et partirent ensemble.

Chemin faisant ils ne parlèrent que de la maudite cloche qui bouleversait encore Sir Raymond dont la conscience était loin d'être propre.

Au manoir, trois hommes se présentèrent aux deux gentilshommes : Sir William, Sir Claytone Ambrose et Don Carlos Alvarez.

Après avoir bien bu et beaucoup mangé, ils se groupèrent autour d'une table pour jouer une partie de cartes. Un à un, les joueurs furent éliminés et Sir Raymond resta seul en présence du noble Espagnol, Don Carlos. Mais, perdant continuellement, Sir Raymond, ivre de vin et de colère, je-

ta le jeu à la figure de son compagnon en maudissant la race latine qui parlait au diable.

—Madre di Dios, cria celui-ci, m'accusez-vous, moi, un Alvarez, de tricher ?

Sir William, sentant le combat prochain, intervint, demandant qu'on oubliât ce petit différend.

—Non, alors, répliqua l'Espagnol. Il a insulté ma race.

—Que je t'envoie au diable et rapidement, dit Sir Raymond en sautant sur ses pieds, l'épée à la main. Il faut que la cloche soit satisfaite. Tu vas mourir pour ne pas la faire mentir. En garde, sale Espagnol !

Le combat s'engagea, terrible, sans merci. La cloche de Sainte-Anne tinta une seconde fois au loin et Sir Raymond tomba, transpercé.

Restaient debout Sir Clayton Ambrose, Sir William et l'Espagnol, l'épée trempée de sang à la main.

Sir Hugh Wampole qui était resté impassible pendant le combat s'approcha alors des deux nobles anglais et leur dit, d'une voix énergique, mais posée :

—Au nom du roi Jacques, je vous arrête comme traîtres à votre souverain.

On eût pu entendre voler une mouche. Le gentilhomme Don Carlos se rangea de son côté et avec lui tint en respect les deux sires qui rendirent leur épée.

La cloche n'avait pas menti. Sir Raymond avait rendu l'âme.

—o—

Il y a, en général, une présomption défavorable contre ceux qui manient de l'argent et aussi contre ceux qui n'en manient pas du tout.

MARIA CHAPDELAINÉ

Nous extrayons d'une revue française une excellente critique du meilleur roman canadien: Maria Chapdelaine, de Louis Hémon, critique due à la plume savante de Henry Bidou. Le jeune écrivain qui enrichit notre littérature de cette étude de moeurs approfondie et vraie est mort, il y a quatre ans, dans un accident de chemin de fer, en Ontario. Louis Hémon était Français. Il vint de son pays tenter la vie des bois dans la contrée du lac St-Jean et trouva à Péribonka même l'inspiration de son roman. Le livre a été composé et publié à Montréal.

La critique française vient de "découvrir" cette oeuvre qui appartient à notre ancienne mère-patrie par son auteur et qui nous appartient par son sujet.

"Les Cahiers Verts" sont une publication nouvelle, dont le modèle a été donné par "Les Cahiers de la Quinzaine" de Charles Péguy. Ils forment un moyen terme entre la revue qui assemble les auteurs, mais qui les découpe, et le livre qui les isole, mais qui les contraint à sa mesure uniforme. "N'est-il pas possible, écrit M. Daniel Halévy, d'organiser une sorte de publication qui respecte les libertés mieux que ne fait la revue, qui indique certaines affinités davantage que ne le fait le livre, qui ne mutilé pas l'oeuvre comme fait la revue, qui ne lui impose pas un format monotone comme fait le livre?"

Le premier volume de la collection s'appelle "Maria Chapdelaine", et c'est une peinture du Canada fran-

çais. Samuel Chapdelaine défriche un bien dans la province de Québec, très loin vers le nord. Il a cinq enfants, dont une fille, Maria, qui est en âge de se marier. Un jour, il vient avec Maria à Péribonka, et il retrouve là un beau, fort et honnête garçon qui s'appelle François Paradis et qui fait métier de guider chez les sauvages les étrangers, acheteurs de pelleteries. Un innocent amour attache bientôt Maria à François. Deux fois, au cours de sa vie vagabonde, il vient à la veillée. Le plus simple mot a été le signe qu'ils échangeaient leurs serments. François promet encore de revenir au printemps. Mais dans sa hâte, dès l'hiver, il s'engage seul dans la forêt, s'égaré et périt.

La vie continue. Deux prétendants courtisent maintenant Maria: l'un est un paysan voisin, Eutrope Gagnon; l'autre est un employé dans une ville des Etats-Unis, Lorenzo Surprenant. On voit tout de suite l'intention de l'auteur, et le caractère symbolique des trois amoureux de Maria. "François Paradis était venu au coeur de l'été, descendant du pays mystérieux situé en haut des rivières; le souvenir des très simples paroles qu'il avait prononcées était mêlé à celui du grand soleil éclatant, des bleuets mûrs, des dernières fleurs de bois de charme se fanant dans la brousse. Après lui, Lorenzo Surprenant avait apporté un autre mirage: le mirage des belles cités lointaines et de la vie qu'il offrait, riche de merveilles inconnues. Eutrope Gagnon, quand il parla à son tour, le

fit timidement, avec une sorte de honte et comme découragé d'avance, comprenant qu'il n'avait rien à offrir qui eût de la force pour tenter."

Ce qu'il a à offrir, c'est une vie pareille à celle que Maria a toujours menée avec ses parents, sur cette rude terre où l'hiver s'attarde et où l'automne se hâte; où les grands froids, la neige et les tempêtes de nord alternent avec la chaleur brûlante, et les nuées de mouches noires et de maringouins; où, après les soucis constants, les fatigues, la solitude, on meurt à la tâche, comme nous voyons mourir la mère Chapdelaine.

Maria va-t-elle donc choisir la vie la plus heureuse des villes? "Maria se demandait encore: "Pourquoi rester là et tant peiner et tant souffrir? Pourquoi?... " Et comme elle ne trouvait pas de réponse, voici que du silence de la nuit, à la longue, des voix s'élevèrent. Elles n'avaient rien de miraculeux, ces voix; chacun de nous en entend de semblables lorsqu'il s'isole et se recueille..." La première rappela à la jeune fille les cent douceurs méconnues de la terre qu'elle voulait quitter, la merveille du printemps et l'éblouissement de l'été. La seconde était la chanson du langage maternel et des noms du pays: l'Eau-Claire, Sainte-Rose-du-Dégel, les Grandes Bergeronnes. "Qu'il était plaisant d'entendre prononcer ces noms, lorsqu'on parlait de parents ou d'amis éloignés, ou bien de longs voyages! Comme ils étaient familiers et fraternels, donnant chaque fois une sensation chaude de parenté, faisant que

chacun songeait en les répétant: "Dans tout ce pays ici nous sommes chez nous, chez nous." Et la troisième voix était la voix du pays de Québec, qui était à moitié une voix de femme et à moitié un sermon de prêtre. Elle disait: "Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. Au pays de Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer."

Et Maria Chapdelaine, sentant qu'elle doit obéir, songe: "Alors, je vais rester ici..."; et elle se fiance à Eutrope Gagnon. Il y a dans ce plan une géométrie un peu naïve, et qui ne laisse pas d'être assez froide. Et aussi la peinture des âmes paysannes, si droites et si pures, a bien l'air d'être un peu arrangée. Mais les trois voix dont parle l'auteur se font entendre à travers tout l'artificial de l'ouvrage, et elles sont si ardentes qu'elles l'animent. Toute la grâce du livre est dans les scènes de la vie, dans les paysages, dans les simples dialogues. Et ces géorgiques sont souvent fort belles. Le marché de Péribonka, la cueillette des bleuets, le défrichement, l'annonce de la mort de François, l'agonie de la mère Chapdelaine, sont des pages magnifiques. Et il y en a cent de cette sorte. Il n'y a de faibles que les passages où paraît le dessein de l'écrivain. Quand il décrit ingénument, il est excellent. Et comme il arrive souvent, ce qu'il fait est bien meilleur que ce qu'il a cru faire."

Le roman intitulé "Maria Chapdelaine", dont les lecteurs de la "Revue" connaissent maintenant le thème captivant est en vente dans toutes les librairies canadiennes-françaises de Montréal. Il est enjolivé de nombreuses illustrations d'un de nos meilleurs peintres, M. Suzor-Côté.

UN ROMAN COMPLET

Le Dément de la Maison Bleue

par GUSTAVE LEROUGE

PREMIERE PARTIE

RESURRECTION !

CHAPITRE PREMIER

Le choix d'un gendre

M. Bombridge, célèbre dans toute l'Amérique par la façon quasi-géniale dont il avait organisé la production intensive de l'escargot comestible, avait réuni, ce jour-là, quelques amis dans la superbe propriété qu'il possédait en Floride, à quelques milles de la ville de Tampa.

Parmi ses invités, on remarquait lord Astor Burydan, fameux par ses aventures excentriques, le prestidigitateur Matalobos, l'honorable James Rollan, propriétaire du trust des chaussures d'occasion, et un jeune Français, Oscar Tournesol, attaché au laboratoire de l'illustre naturaliste Prosper Bondonnat.

Ces trois personnages avaient, depuis longtemps déjà, posé leur candidature à la main et aux millions de miss Régine Bombridge; mais, jusque-là, il eût été impossible de dire lequel des trois avait le plus de chances de réussir.

Oscar Tournesol était, disait-on, très aimé de miss Régine; d'un autre côté Matalobos était un vieil ami de M. Bombridge, qui le tenait en haute es-

time; quant à M. James Rollan, ses millions, la distinction de ses manières et sa parfaite élégance faisaient de lui, pour ses deux rivaux, un concurrent redoutable.

M. Bombridge, après de longues hésitations, avait enfin déclaré qu'à l'issue d'un grand repas donné en l'honneur des prétendants, il proclamerait le nom de l'heureux mortel appelé à devenir son gendre.

Cette conduite singulière lui avait attiré quelques observations courtoises de la part de M. James Rollan.

—Vous avez sans doute fait votre choix? avait demandé le distingué gentleman.

—Eh! cela se pourrait bien! avait répondu M. Bombridge.

—Alors pourquoi ne pas le faire connaître tout de suite? Il y a quelque cruauté à mettre si longtemps notre patience à l'épreuve!

—Laissez faire, j'ai mon idée à ce sujet.

James Rollan n'avait rien pu tirer de plus de M. Bombridge. En dépit de toutes les sollicitations, celui-ci s'était renfermé dans une discrétion impénétrable.

Le repas fut digne de la réputation hospitalière du maître de la maison.

Sur la carte du menu, le foie de tortue verte truffé voisinait avec les langoustes à la mexicaine, le faisan de la Floride et un de ces délicieux lé-

zards iguanes, communs dans l'Amérique centrale, et qui fût servi avec une sauce caraïbe.

Citons encore, parmi les curiosités gastronomiques, des gombos tendres et savoureux et des choux palmistes.

Le cuisinier de M. Bombridge n'avait eu garde d'oublier un plat d'escargots, savamment grillés et servis avec une sauce dont le madère de la célèbre marque Barnum formait le principal élément.

Les convives s'installèrent autour de la table parée de fleurs magnifiques. Miss Régine, dont une claire toilette de linon des Indes faisait ressortir la beauté blonde, s'était assise à la place d'honneur entre son père et lord Burydan, elle affectait beaucoup de bonne humeur et de gaieté; mais, au fond, elle était inquiète et, de temps en temps, elle lançait à la dérobée, du côté d'Oscar, des regards anxieux et presque consternés.

Les invités de M. Bombridge venaient de savourer le potage aux huîtres,—qui est pour ainsi dire la base de la cuisine yankee et sans lequel il n'y a pas de repas sérieux,— lorsque lord Burydan tira de sa poche une lettre qu'il venait de recevoir et la fit lire à Oscar.

Celui-ci, après l'avoir parcourue, se mit à sourire à miss Régine en même temps qu'il regardait M. James Rollan avec une fixité qui parut du plus mauvais goût à l'honorable gentleman.

Ce rapide incident passa, d'ailleurs, presque inaperçu, et bientôt la gaieté la plus cordiale régna parmi les convives,

On but d'abord à miss Régine, puis à son père, puis tour à tour à la santé de chacune des personnes présentes. Les serviteurs noirs avaient à peine le temps de déboucher les flacons d'ex-

tra-dry et de les remplacer par d'autres. L'enthousiasme était arrivé à son comble. Maintenant, chacun toastait pour son compte sans se préoccuper de ses voisins.

—Au père de l'industrie escargotière! criait le prestidigitateur d'une voix légèrement éraillée.

—A sa charmante fille! dit Oscar Tournesol au moins pour la quatrième fois.

—A Sa Majesté le roi d'Angleterre!...

—A l'illustre Prosper Bondonnat!...

—A la France!...

—A la libre Amérique!...

Ce joyeux vacarme fut tout à coup interrompu par l'arrivée d'un serviteur noir, le vieux Jupiter, qui semblait terrifié.

—Maître, s'écria-t-il, venez vite!...

—Tu m'ennuies! répliqua M. Bombridge. Je t'ai défendu, une fois pour toutes, de me déranger quand je suis avec mes amis!

—A la porte, Jupiter!... cria l'assemblée tout d'une voix. A demain les affaires sérieuses!...

Le noir ne semblait nullement ému de ce mauvais accueil.

—Maître, répéta-t-il avec insistance, venez vite! C'est très sérieux! On vous demande au téléphone!

—Eh bien, on me redemandera! Je ne me dérange pas!

—Maître, répliqua le vieux Jupiter avec entêtement, c'est le directeur de votre succursale de la Caroline du Sud!

—Que me veut-il?

—Une catastrophe terrible est arrivée!... Je ne peux pas vous expliquer.

—Allons, dit M. Bombridge en se levant d'un air contraint, il faut que ce soit moi qui cède! Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses convi-

ves, je vous prie de m'excuser, je reviens dans une minute... Mais, soyez tranquilles, je suis sûr d'avance qu'il ne s'agit de rien de grave...

M. Bombridge sorti, les convives se regardèrent en silence. Leur gaieté s'était évanouie comme par enchantement. Le mot de catastrophe, prononcé par Jupiter, rendait soucieux les plus étourdis; et tout le monde attendait impatiemment le retour du maître de la maison; mais l'absence de ce dernier se prolongea beaucoup plus qu'il n'eût été nécessaire pour une simple communication téléphonique.

Miss Régine, très inquiète, allait se mettre à la recherche de son père, lorsque celui-ci reparut. Sa physionomie était bouleversée; il baissait la tête comme un homme accablé.

—Qu'y a-t-il donc, mon cher ami? demanda le prestidigitateur Matalobos, d'un ton plein de sollicitude. J'espère qu'il ne vous est arrivé aucun malheur!

—Messieurs, dit M. Bombridge, avec une simplicité impressionnante, Jupiter n'avait pas exagéré quand il a prononcé tout à l'heure le mot de catastrophe. Je suis complètement ruiné.

Cette déclaration produisit une impression profonde parmi les convives, et ce fut au milieu de la plus religieuse attention que M. Bombridge poursuivit:

—Vous n'ignorez pas que je possède dans la Caroline du Sud un établissement aussi important que celui de la Floride. C'est là que j'avais centralisé trois millions de sujets destinés à l'exportation et que je faisais jeûner en attendant qu'ils se fussent cachetés naturellement. Je vous ai déjà expliqué, n'est-ce pas, que, pour être envoyés à de grandes distances, mes mollusques doivent être cachetés.

—Eh bien ? demanda miss Régine avec impatience.

—Comme de coutume, les animaux avaient été enfermés dans trois serres spécialement construites à cet effet et qui peuvent en contenir chacun un million.

—Un cyclone a ravagé la nuit dernière toute cette région de la Caroline du Sud. Le vitrage de mes serres a été entièrement détruit; une pluie diluvienne, survenue aussitôt après le passage du cyclone, a rendu aux escargots toute leur vivacité et aussi, hélas! tout leur appétit!

—Je devine, fit lord Burydan, qu'ils ont dû s'échapper et commettre quelques dégâts dans le voisinage.

—Quelques dégâts? s'écria M. Bombridge en s'arrachant les cheveux, mais vous ne savez donc pas, milord, de quoi sont capables des escargots à jeun, surtout quand il y en a trois millions? Vous avez vu cependant avec quelle rapidité, même quand ils ne sont pas affamés, ils font disparaître un wagon entier de fourrage tendre!...

—Par une de ces malchances, comme il n'en arrive qu'à moi, la propriété voisine appartient au célèbre horticulteur Brigmann, qui s'est spécialisé dans la production des orchidées et des primeurs; les fugitifs se sont précipités sur ses cultures et ont rongé plantes, herbes et fleurs jusqu'à la racine; en quelques heures le désastre a été consommé. Il y en a pour des millions de dollars!

—Quand j'aurai désintéressé M. Brigmann, comme j'y suis forcé, je ne sais s'il me restera de quoi vivre.

Un silence de mort avait accueilli cette fatale nouvelle. Les convives se regardaient, la consternation peinte sur le visage.

—Messieurs, reprit M. Bombridge, c'est évidemment un malheur, un grand malheur... mais il ne faut pas que cela nous empêche de dîner. Il est tout à fait incorrect de ma part de vous avoir importunés par le récit de mes infortunes.

Chacun se récria. On essaya de consoler M. Bombridge, en lui disant que le désastre n'était peut-être pas aussi grand qu'on l'annonçait. Mais sous toutes ces paroles on devinait la gêne et l'ennui. Et ce fut au milieu de la tristesse et de la contrainte la plus pénible que se poursuivit le repas si galement commencé.

Malgré la chère exquise et les vins précieux, personne n'avait plus ni faim ni soif.

Miss Régine gardait un silence imperturbable. Toutefois, elle faisait visiblement les plus grands efforts pour ne pas pleurer; et chacun se demandait avec une pitié sincère quels devaient être les sentiments de la jeune fille. N'était-elle pas la première victime de la catastrophe, et la plus cruellement atteinte?

Chacun comprenait combien était fautive la situation pour miss Régine et pour ses fiancés, et chacun attendait le dénouement inévitable.

Ce fut M. Bombridge lui-même qui se chargea de l'amener.

—Messieurs, dit-il en se tournant vers les prétendants, il est bien entendu, n'est-ce pas, que je vous rends votre parole à tous les trois. Miss Régine n'est plus maintenant que l'héritière d'un ancien clown, d'un homme ruiné qui ne pourra même lui donner la dot la plus modeste...

Matalobos leva hypocritement les yeux au ciel.

—Hélas! murmura-t-il, quel malheur que je ne sois pas moi-même fa-

vorisé des dons de la fortune! Je me serais fait une joie de partager tout mon avoir avec mon vieil ami Bombridge... Mais, hélas! je suis pauvre, très pauvre!...

—Il est pour moi bien douloureux de renoncer à la main de miss Régine... Il est pourtant de mon devoir de le faire, puisque je n'ai pas la fortune qui me permettrait de lui créer une existence digne d'elle, ni même de lui assurer le confort indispensable...

—La ruine de M. Bombridge ne change rien à mes intentions, déclara Oscar, j'aimais miss Régine avant qu'elle ne fût riche, je l'aime toujours autant, et je m'applaudirais même — si un tel sentiment n'était égoïste de ma part — d'un événement qui nous met tous deux sur le pied d'égalité quant à la fortune.

Miss Régine remercia Oscar d'un regard et d'un sourire. M. Bombridge déclara d'un ton maussade que, du moment où il n'avait pas de dot à donner à sa fille, il ne voulait pas la marier.

Il n'y avait que M. James Rollan qui n'eût encore rien dit, et véritablement le distingué gentleman se trouvait fort embarrassé. Malgré la beauté de miss Régine, il n'était nullement disposé à prendre une épouse qui n'apporterait pas un dollar dans l'association conjugale. D'un autre côté, il trouvait que Matalobos avait montré un peu trop crûment le fond de sa pensée; or, lui, James Rollan, prétendait agir, en toute chose, en véritable homme du monde.

—Il me semble, fit-il avec un bon sourire, que ce n'est guère le moment de parler mariage. Laissons M. et miss Bombridge se remettre de cette dure secousse, s'accoutumer à un change-

ment de fortune qui, après tout, n'est peut-être pas irrévocable!

Il ajouta jésuitiquement, en mettant une main sur son coeur:

—Pour ce qui me regarde, rien ne pourra modifier mes sentiments à l'égard de miss Régine; ils n'ont jamais changé et ne changeront jamais!

En entendant cette déclaration ambiguë, Oscar et lord Burydan échangèrent un rapide coup d'oeil.

—Je crains, dit tout à coup l'excentrique, que monsieur— disons monsieur James Rollan, puisque c'est sous ce pseudonyme qu'il s'est présenté— n'ait, d'ici peu de temps, des préoccupations assez sérieuses pour être obligé d'ajourner indéfiniment toute espèce de projet d'union!

M. James Rollan était tout à coup devenu très pâle, puis très rouge. Il jeta un regard instinctif du côté de la fenêtre.

—Permettez, milord, fit-il d'une voix mal assurée, pourquoi avez-vous employé, à mon égard, ce mot de pseudonyme?

—Parce que, répondit tranquillement l'excentrique, quand je vous ai connu autrefois, on vous appelait tout simplement Ezéchias Palmers, et vous dirigiez un établissement où les affligés pouvaient voir apparaître les âmes des personnes qui leur furent chères.

Palmers sauta sur sa chaise comme s'il eût été soudain piqué par un serpent.

—Quand je vous ai connu, moi, dit à son tour Oscar, vous dirigiez une maison de santé, et même, si j'ai bonne mémoire, vous nourrissiez assez mal vos pensionnaires.

M. Palmers, qui était doué d'un aplomb imperturbable, avait déjà eu le temps de se ressaisir.

—Je ne veux pas contredire milord Burydan, dit-il avec une politesse ironique; mon véritable nom est bien Ezéchias Palmers. Mais depuis quand, dans notre libre pays d'Amérique, fait-on un crime à quelqu'un de prendre un pseudonyme pour les besoins de son industrie? J'ai dirigé une maison de fous, et même un Institut spirite. Où est le mal? Tout le monde ne serait pas capable d'en faire autant.

Il ajouta avec un sourire méphistophélique, à l'adresse de lord Burydan et d'Oscar:

—Il est certainement plus facile au premier venu de se faire enfermer comm fou que de diriger une maison d'aliénés. Somme toute, à l'heure actuelle, grâce à mon intelligence et à mon énergie, je suis à la tête d'une affaire superbe et je pus donner sur mon honorabilité les plus hautes références.

Lord Burydan était émerveillé de l'aplomb du personnage.

—Master Palmers, lui répliqua-t-il, n'exagérons rien. Ce n'est certainement pas au Police Office qu'il faudrait aller pour avoir de bons renseignements sur votre compte. Et j'ai de fortes raisons de croire que la "superbe affaire" que vous dirigez ne vienne à périliter dans un avenir qui me paraît très rapproché.

—Milord, répondit M. Palmers avec un sang-froid parfait, je méprise ces sortes d'insinuations.

—Ce ne sont pas, hélas! des insinuations, fit l'excentrique en tirant de sa poche la lettre qu'il avait lue au commencement du repas; j'apprends de bonne source que quelques centaines de vos clients se sont syndiqués pour déposer contre vous une plainte en escroquerie.

—Mensonges! calomnies! protesta M. Palmers.

—Je crains bien, dit à son tour Bombridge en tirant de sa poche un numéro du "New-York Herald", que ce ne soit milord qui ait raison.

Et, montrant un paragraphe du journal, encadré d'un trait de crayon rouge:

—Ma foi oui, ajouta-t-il, c'est extraordinaire, voilà bien un certain Palmers, dit James Rollan, ancien jockey, ancien directeur de maison de santé, ancien spirite, que la police recherche activement. Plusieurs détectives ont été lancés à sa poursuite, et son arrestation ne serait plus qu'une question d'heures.

Palmers faisait peine à voir.

—Mensonges que tout cela! balbutia-t-il d'une voix faible.

—Ecoutez-moi bien, master Palmers, reprit Bombridge. Je vous ai reçu sous mon toit. Il n'entre donc pas dans mes intentions de jouer le rôle de mouchard et de vous livrer à la police; mais, dans votre propre intérêt, je crois que le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de ne pas prolonger trop longtemps votre séjour ici.

S'apercevant qu'on n'en voulait pas à sa liberté, Palmers avait reconquis toute son égalité d'âme et tout son aplomb.

— Vous me donnez là, mon cher monsieur Bombridge, répliqua-t-il, un excellent conseil. Je vais partir à l'instant pour Tampa, où je prendrai le rapide de New-York. Ma présence est nécessaire là-bas pour déjouer les machinations de mes concurrents... Quant aux journaux qui m'ont diffamé en affirmant qu'une plainte avait été déposée contre moi, je vais leur intenter un procès et demander cent mille

dollars de dommages et intérêts. Au revoir, miss Régine ! Je suis sûr que vous n'avez pas cru un mot de toutes les infamies que l'on a débitées contre moi! Vous aurez sous peu de mes nouvelles. Ah! certes, il m'en coûte beaucoup de vous quitter au moment où vous traversez une épreuve aussi cruelle!

M. Bombridge, qui s'était levé de table en même temps que Palmers, sortit de la salle à manger et y rentra presque aussitôt.

—Soyez rassuré sur le sort de Régine, dit-il. Je suis heureux de vous annoncer, comme Jupiter vient de me l'apprendre à l'instant, que le message téléphonique qui m'annonçait ma ruine était l'oeuvre d'un mauvais plaisant.

"Au revoir, master Palmers. Vous avez juste le temps de prendre le rapide. J'ai fait atteler le buggy, Jupiter vous reconduira jusqu'à la gare de Tampa.

Palmers comprit cette fois clairement qu'on s'était moqué de lui.

Incapable de conserver plus longtemps son masque de politesse souriante, il sortit en faisant claquer les portes, après avoir jeté un regard furieux sur lord Burydan et Oscar.

Matalobos ne faisait guère meilleure contenance. Il était, lui aussi, exaspéré d'avoir donné tête baissée dans le piège que lui avait tendu le malicieux Bombridge.

Quant à miss Régine, elle contenait à grand'peine son envie de rire.

Cette attitude mit le comble à la fureur de Matalobos. A son tour, il se leva en balbutiant qu'il était attendu à New-York pour affaires urgentes et que, lui aussi, profiterait du buggy pour se rendre à la gare de Tampa.

—Bon débarras ! fit Bombridge, lorsque le prestidigitateur eut tourné les talons. Je n'aime pas les intriguants.

Miss Régine s'était jetée gentiment à son cou.

—Dis donc, père, murmura-t-elle en souriant, est-ce que tu vas continuer ainsi à flanquer à la porte mes amoureux ?

—Ne te plains pas, puisque je te laisse le meilleur de tous !

Et il ajouta d'une voix grave :

—Oscar, je vous permets d'embrasser votre fiancée !

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

—C'est curieux, murmura lord Burydan, j'avais prévu ce dénouement. Je dois même m'être precautionné de certaines de ces babioles qu'il est d'usage d'offrir aux jeunes filles en pareil cas.

Fouillant dans sa poche avec une négligence affectée, il en retira un petit écrin qu'il remit à miss Régine.

Elle l'ouvrit d'une main impatiente, mais le referma presque aussitôt, éblouie.

L'écrin contenait une bague de fiançailles, ornée d'un gros diamant.

Lord Burydan fut chaleureusement remercié, puis M. Bombridge remplit de nouveau les coupes et s'écria :

—Maintenant que nous sommes débarrassés des trouble-fête, nous allons boire encore un coup à la santé des amoureux ! Hein, milord, que dites-vous de mon stratagème ? Si je n'avais pas fait croire à ces deux drôles que j'étais ruiné, la pauvre Régine aurait peut-être épousé l'un d'eux ?

—Non ! s'écria vivement la jeune fille ; j'avais promis à Oscar d'être sa femme, et je lui aurais tenu parole !...

On ne se sépara qu'assez tard dans la soirée.

Il avait été convenu que le mariage de Régine et d'Oscar aurait lieu dans le plus bref délai possible.

CHAPITRE II

Un enlèvement

Le lendemain de ce mémorable dîner de fiançailles, M. Bombridge descendit de bonne heure, suivant sa coutume, pour se promener sous les grands arbres avant que l'ardent soleil eût entièrement fait évaporer la rosée, à cet instant bref et charmant qui suit le lever du soleil sous les tropiques.

Il fut tout étonné de voir que lord Burydan l'avait devancé. L'excentrique était en train de parlementer avec un boy qui, chaque matin, venait de Tampa, à franc étrier, pour apporter le courrier.

—Eh bien, milord, quoi de neuf ? demanda M. Bombridge après avoir pris des nouvelles de la santé de son hôte.

—Je vais, à mon grand regret, répondit lord Burydan, être obligé de vous quitter.

—Pas aujourd'hui, j'espère ?

—Aujourd'hui même. J'apprends à l'instant que mon yacht "l'Ariel" est arrivé hier soir à Tampa, où il est ancré dans la rade. Il reprendra la mer sitôt que je serai à bord.

—C'est fort ennuyeux, murmura Bombridge d'un air contrarié. J'avais espéré que vous assisteriez au mariage de Régine et de votre ami Oscar.

—C'était bien aussi mon intention, et, d'ailleurs, j'y assisterai peut-être.

Puis, changeant brusquement de ton :

—A propos, voulez-vous profiter de mon yacht pour faire une promenade en mer: Je projetais tout à l'heure pour vous une charmante excursion.

—Dont l'itinéraire?..

—Consisterait à côtoyer le rivage jusqu'à Oyster Bay, ou même, si vous avez le temps, à contourner toute la presqu'île de Floride jusqu'à Sainte-Lucie, d'où vous regagneriez Tampa par le chemin de fer.

—Je ne dis pas non, murmura Bombridge un peu hésitant. Je connais très mal cette partie de la côte.

—La surveillance de votre établissement, insista lord Burydan, ne réclame pas votre présence d'une façon tellement impérieuse que vous ne puissiez vous absenter deux ou trois jours.

—Ce n'est pas cela. L'organisation de mes fermes à escargots est telle, que je pourrais m'en aller pendant deux ou trois mois sans qu'il y parût. Tous les directeurs, tous les surveillants que j'ai choisis sont des hommes de confiance.

—En ce cas, c'est entendu! s'écria joyeusement l'excentrique. Je vais prévenir Oscar et miss Régine. Ils seront, j'en suis sûr, enchantés de ce petit voyage.

On fit rapidement les préparatifs nécessaires, et, deux heures plus tard, un buggy déposait les quatre touristes sur les quais du port de Tampa, d'où ils aperçurent la gracieuse silhouette de 'l'Ariel', ancré un peu en dehors du port, et dont les cheminées lançaient déjà des torrents de fumée noire.

Oscar et miss Régine échangèrent un furtif serrement de mains. A la vue du yacht, tous deux avaient éprouvé la même charmante émotion; ils se rappelaient la longue croisade qu'ils

avaient faite ensemble de Vancouver à l'île des Pendus, et ils ne pouvaient oublier que c'est au cours de cette traversée qu'ils s'étaient fait pour la première fois le mutuel aveu de leur amour. Ce fut avec un vrai plaisir qu'ils montèrent à bord de 'l'Ariel'.

Ils avaient à peine mis les pieds sur le pont du yacht, suivis de près par M. Bombridge et lord Burydan, qu'un gentleman d'un certain âge vint à leur rencontre. Il était accompagné d'un vieux Peau-Rouge qui, à la vue d'Oscar, laissa éclater sa joie.

—Bonjour, mon brave Kloum! fit le jeune homme. Bonjour, monsieur Agénor.

Il ajouta non sans orgueil:

—Je vous présente miss Régine, ma fiancée!

Pendant que la jeune fille, toute rougissante, recevait les compliments du poète Agénor Marmousier et du Peau-Rouge, lord Burydan causait avec le capitaine.

—Avons-nous suffisamment de charbon? lui demanda-t-il.

—Nos sôtes sont pleines, milord...

—Et les approvisionnements?...

—J'ai fait embarquer tout ce que nous avons pu trouver de mieux à Tampa, comme vivres frais; avec les provisions du bord, nous pourrions presque faire le tour du monde.

—C'est bien, capitaine. Je ne vois pas trop alors ce qui peut nous empêcher de partir?

—Les feux sont allumés. On va lever l'ancre. Dans un quart d'heure nous aurons appareillé.

Après avoir donné des ordres, qui furent exécutés avec une rapidité et une précision toutes militaires, lord Burydan ne s'occupait plus que de ses invités.

Une grande tente de coutil avait été dressée à l'arrière du yacht. Chacun prit place sur de légers et confortables sièges de bambou, et l'on se prépara à admirer les beaux paysages qui allaient se succéder sans interruption jusqu'à la fin de l'excursion.

Déjà les ancres avaient été levées, le mécanicien forçait ses feux et la ville de Tampa, avec ses maisons blanches sur un ciel d'un bleu cru, ses palmiers et son port somnolent, commençait à décroître à l'horizon.

La côte, profondément découpée, se déployait dans toute sa majesté sauvage, avec ses récifs, ses golfes que bordaient de vieux palétuviers, dont les racines trempaient jusque dans la mer.

De loin en loin, sur ce rivage désert, on apercevait une hutte couverte de feuilles de palmiers ou l'embarcation d'un nègre pêcheur de perles.

—Pauvres noirs! murmura miss Régine. Je les plains!

Elle montrait d'un geste effrayé deux ou trois requins qui s'ébattaient dans le sillage du yacht, et le suivaient patiemment dans l'espoir qu'on leur jetterait quelque chose en pâture.

—Ces noirs n'ont pas aussi peur des requins que vous le croyez, expliqua lord Burydan. Ils sont habitués à cette pêche depuis l'enfance et ils sont tous armés de coutelas affilés à l'aide desquels ils savent parfaitement se défendre.

—Qu'est-ce que c'est que ces ruines? interrompit tout à coup Agénor, et comme ce paysage a l'air désolé!

L'"Ariel" côtoyait, en ce moment, une région du plus sinistre aspect; le rivage était parsemé d'un amoncellement de roches déchiquetées qui devaient le rendre inabordable. Derrière cette bande de récifs s'élevait une cô-

te marécageuse, au centre de laquelle se dressait un clocher entouré de maisons en ruines.

—Voici la Tour fiévreuse, dit gravement Burydan à son ami Agénor, qu'il attira un peu à l'écart. C'est à cette place même qu'ont péri plusieurs des navires de la Compagnie des Paquebots-Eclair.

—Je sais déjà, par votre dernière lettre, que vous avez brillamment et rapidement conduit cette enquête. Vous êtes toujours sûr que c'est bien la Main Rouge qui a causé ces naufrages??

—Absolument. Vous allez comprendre comment les choses se passaient. Vous voyez là-bas, à une dizaine de milles vers le sud, ce petit phare blanc? Il commande l'entrée du golfe d'Oyster-Bay qui, par les tempêtes, peut servir de refuge aux navires. Les gardiens de ce phare—deux noirs actuellement sous les verrous—étaient affiliés à la Main Rouge. Lorsque l'un des paquebots de la Compagnie de Fred Jogrell quittait la Nouvelle-Orléans, son départ était signalé aux naufrageurs.

"En cette saison-ci, les tempêtes sont fréquentes et terribles. Qu'arrivait-il? Le capitaine du steamer, croyant trouver un refuge dans le golfe d'Oyster-Bay, gouvernait droit sur le feu qu'il apercevait et que lui signalait sa carte marine. Mais ce feu n'était plus à la même place; les gardiens du phare avaient éteint le leur, et il en brillait un autre au sommet même de cette Tour fiévreuse, que nous apercevons d'ici. Immanquablement le steamer allait se briser sur les récifs.

—Ce sont là des faits très graves, répliqua Agénor devenu pensif. Trois personnes seules peuvent avoir intérêt

à faire sombrer les paquebots de Fred Jorgell.

—Je parie que vous avez la même idée que moi?

—Je ne sais. Mais la ruine de la Compagnie des Paquebots-Eclair ne peut intéresser que ses adversaires financiers, c'est-à-dire Joë Dorgan, Cornélius et Fritz Kramm.

—C'est bien ce que je m'étais dit. Et savez-vous que c'étaient les mêmes bandits qui ont pillé l'hacienda de San-Bernardino et blessé presque mortellement Pierre Gilkin, qui attiraient les paquebots sur les brisants?

—Voilà qui est extraordinaire!

—L'un d'eux, continua lord Burydan, n'était autre que ce Slúgh qui joua si bien le rôle de capitaine de "la Revanche" et qui, à l'île des Pendus, réussit, je ne sais comment, à nous glisser entre les doigts.

—L'avez-vous capturé?

—Non. Il nous a encore échappé, mais il doit avoir eu le même sort que son complice, Edward Edmond, dont on a retrouvé le squelette parfaitement nettoyé par les fourmis rouges et par les reptiles du marais.

Lord Burydan raconta alors, dans le plus grand détail, la façon dont Dorypha avait été sauvée, et il lui apprit que la gitane ainsi que son mari Pierre Gilkin, tous deux grièvement malades à la suite des privations et des blessures, étaient en ce moment soignés dans un pavillon isolé dépendant de l'habitation de M. Bombridge.

Agénor, à son tour, mit lord Burydan au courant des projets de Fred Jorgell. Celui-ci se proposait d'acheter l'immense marécage qui entourait la Tour fiévreuse, d'y faire creuser des canaux qui transformeraient en eaux vives les mares croupissantes, et d'assainir cette région maudite par des

plantations d'eucalyptus, de peupliers et des cultures d'une variété de pommes de terre d'origine brésilienne, le "Solanum Commersoni", qui réussit admirablement dans les terrains humides.

Auparavant, les moustiques devaient être détruits par le pétrolage, et l'on devait, pour exterminer les reptiles, se servir de ces serpents chasseurs, inoffensifs pour l'homme, tels que la "Mussurana", qui débarrassent en peu de temps toute une région des animaux venimeux qu'elle renferme.

Ce projet, qui serait mis à exécution sitôt que Fred Jorgell serait affranchi de certains soucis immédiats, devait être complété par la construction d'un phare dont la Tour fiévreuse fournirait les matériaux, et par la destruction des récifs, à l'aide de la dynamite.

Pendant que lord Burydan et Agénor conversaient ainsi, l'"Ariel" s'éloignait à toute vapeur de ces dangereux parages et la Tour fiévreuse disparut bientôt dans l'éloignement.

Le paysage avait changé du tout au tout. De hautes forêts de palmiers, d'acajous et de cèdres ondulaient à perte de vue, les plages étaient couvertes d'un sable fin et brillant, et de jolis villages de pêcheurs se reflétaient indolemment dans l'eau bleue.

On déjeuna sur le pont. Miss Régine, dont l'air vif de la mer avait excité l'appétit, fit honneur à la cuisine du bord, qui, d'ailleurs, ne le cédait en rien à celle qu'on eût pu lui servir à la villa paternelle.

Dans l'après-midi, on doubla le cap Sable et l'on cotôya les petites îles dont est parsemé le canal de la Floride.

Vers le soir, chacun se retira dans sa cabine. M. Bombridge, en souhai-

tant le bonsoir à lord Burydan, lui demanda quand on atteindrait Sainte-Lucie.

—Demain, sans nul doute, répondit l'excentrique.

Tous deux se séparèrent en échangeant un cordial shake-hand.

Le lendemain matin, M. Bombridge monta de bonne heure sur le pont. Quelle ne fut pas sa surprise en constatant que les côtes de la Floride avaient complètement disparu. De tous côtés, c'étaient le ciel et la mer immense et bleue.

Le "roi des escargots"—car tel est le titre que les journaux commençaient à lui donner—demeura absolument stupéfait. Il se frottait les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé, et il se demandait avec inquiétude si, une fois de plus, il n'était pas victime de quelque subtile machination des bandits de la Main Rouge.

Il remarquait avec une certaine inquiétude que "l'Ariel", pourvu des nouveaux moteurs inventés par Harry Dorgan, filait avec la rapidité d'un express ordinaire.

D'ailleurs, personne sur le pont.

De plus en plus inquiet, il se dirigea vers l'avant, et, avisant un mousse, il lui demanda si on pouvait voir le capitaine. Le mousse répondit que le capitaine était toujours visible et conduisit M. Bombridge jusqu'à la cabine de l'officier.

Celui-ci fit comprendre à son interlocuteur, avec la plus exquise politesse d'ailleurs, qu'il ne pouvait lui fournir aucun renseignement sur la marche du navire, milord ayant recommandé la plus grande discrétion à cet égard.

—Mais, répliqua Bombridge suffoqué d'étonnement, je suis un ami de lord Burydan.

—C'est peut-être, alors, dit le capitaine, qu'il veut avoir le plaisir de vous renseigner lui-même. Et tenez, d'ailleurs, le voilà!

Il montrait lord Burydan qui, vêtu d'un élégant complet de flanelle rayée et coiffé d'un vaste panama, se promenait nonchalamment à l'arrière.

M. Bombridge s'empessa d'aller le trouver.

L'excentrique ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine déconfite de son passager.

—Ah çà! lui dit-il, mon cher Bombridge, vous avez ce matin un air d'enterrement?

—Dame, répliqua piteusement le roi des escargots, avouez qu'il y a de quoi. Je m'embarque hier pour une petite excursion et je me réveille en plein Atlantique.

—Il est de fait, répondit lord Burydan avec le plus grand sang-froid, que nous côtoyons en ce moment-ci la mer des Sargasses...

—J'en étais à me demander si je n'étais pas victime de quelque complot de la Main Rouge.

—Non, dit en riant lord Burydan. Le seul coupable, c'est moi! Je n'ai pu résister au plaisir de vous jouer un tour de ma façon. Ne m'avez-vous pas dit, hier, que vous pourriez vous absenter plusieurs mois sans que vos intérêts eussent à en souffrir?

—Oui, répartit l'ex-clown avec mécontentement. Encore faut-il que je prévienne mon monde, que je donne des ordres!

—Soyez tranquille, "l'Ariel" est pourvu d'appareils de télégraphie sans fil. Vous voyez que tout a été prévu.

—Mais enfin, milord, demanda M. Bombridge prêt à se fâcher, où me conduisez-vous?

—Au Canada, répondit l'excentrique avec le plus grand sang-froid.

Le roi des escargots était tellement abasourdi qu'il ne trouva pas un mot à répondre.

—Ah çà! murmura-t-il enfin, c'est une mauvaise plaisanterie?

—Rien n'est plus sérieux, je vous assure.

—Mais que vont dire ma fille et mon futur gendre? Et puis, d'abord, qu'est-ce que je vais faire au Canada?

—Rassurez-vous. Primo, miss Régine et Oscar sont du complot...

—C'est très mal de leur part.

—Et vous serez le premier à me remercier de vous avoir emmené. N'avez-vous pas manifesté le désir de me voir assister au mariage de miss Régine?

—Oui, mais!...

—Non seulement j'assisterai à ce mariage, mais vous assisterez au mien. Apprenez, mon cher Bombridge, que je vous invite à ma noce, qui aura lieu en même temps que celle d'Oscar et de votre fille.

—Je vois, reprit M. Bombridge qui avait pris rapidement son parti de la situation, qu'il n'y a vraiment pas moyen que je me fâche. Je vous dois assez de reconnaissance pour ne pas prendre mal cette facétie...

—Qui cache au fond une bonne intention... D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que l'on m'a surnommé l'excentrique.

Miss Régine et Oscar, qui avaient attendu la fin de cette explication pour paraître sur le pont, se montrèrent alors en riant aux éclats et félicitèrent lord Burydan d'un enlèvement si bien conduit et si bien réussi.

A ce moment, un marin apporta à l'excentrique un marconigramme que

venaient d'enregistrer les appareils du bord.

—Tiens! dit le jeune lord après l'avoir parcouru, voici du nouveau. Savez-vous que l'on vient de retrouver muré dans les décombres de la Tour fiévreuse?... Slugh lui-même, le fameux Sulgh! C'est un vieux noir, dont la manie est de chercher les trésors, qui s'est aperçu qu'une muraille avait été fraîchement réparée. Il a pratiqué un trou, et il a découvert le bandit encore vivant, mais dans un état lamentable.

—Et qu'en a-t-on fait? demanda Bombridge.

—On l'a transporté chez vous. Mais, s'il en réchappe, je vais donner des ordres pour qu'il soit mené sous bonne escorte au Canada. C'est par lui, j'en suis sûr, que nous arriverons à découvrir les grands chefs de la Main Rouge.

—Hum! le voudra-t-il?

—Peu importe! J'emploierai les moyens nécessaires pour arriver à mon but. A tout à l'heure. Je veux moi-même m'occuper de ce gremlin, à la capture duquel j'attache une grande importance.

Et lord Burydan rentra précipitamment dans la cabine où se trouvaient les appareils de télégraphie sans fil, dont il connaissait à fond le manie-

CHAPITRE III

Le dément de la Maison Bleue

Le printemps canadien offre une vigueur et une puissance que l'on ne trouve dans aucun autre pays du monde; la couche épaisse de neige et de glace dont la terre a été couverte pendant de longues semaines fond en

quelques jours. Soudainement réveillée, la généreuse nature semble alors user de toute sa puissance créatrice et fécondante, et se hâte de recouvrir le sol d'un décor verdoyant.

Alors s'épanouissent, comme par enchantement, les violettes blanches, bleues et roses, les orchidées, les tournesols, les lis tigrés et mille autres fleurs.

La majestueuse avenue d'érables, de frênes noirs et de bouleaux qui conduisait au château de lord Astor Burydan, dans le district de Winnipeg, commençait à prendre un aspect attrayant. Les oiseaux voletaient joyeusement dans les taillis, qui se couvraient de bourgeons et de pousses nouvelles; un gai soleil montrait, dans le lointain, les toits bleus et les girouettes dorées du château.

La matinée était radieuse et lord Burydan, marié depuis quelques semaines à peine, contemplait, en proie à une douce songerie, ces jeunes et printaniers horizons, lorsqu'une lourde automobile, peinte en gris et dont la construction n'offrait rien de luxueux, s'avança lentement dans l'avenue seigneuriale.

Le chauffeur qui la pilotait était d'une stature colossale. Sous son veston de cuir, on voyait se gonfler d'énormes biceps, et ses épaules, d'une imposante carrure, suggéraient tout de suite l'idée que cet hercule eût pu soulever le pesant véhicule qu'il conduisait.

A la vue de l'auto, l'excentrique avait eu un geste brusque, et il n'avait pu réprimer un tressaillement. Son visage souriant était subitement devenu grave.

La voiture, après avoir traversé la cour d'honneur, où rien ne subsistait plus des sordides vestiges qu'avait

laissés derrière lui Mathieu Fless, vint stopper devant le perron, maintenant orné de deux nymphes de bronze et de beaux vases de marbre.

—Bonjour, mon brave Goliath, fit lord Burydan en prenant la main du géant qui le gratifia d'un shake-hand capable de tordre une barre de fer. Eh bien! le voyage s'est-il passé sans incident?

—Oui, milord! Il ne s'est produit rien de remarquable. Suivant votre recommandation, on a fait respirer au prisonnier, quelque temps avant de passer la frontière, le flacon qui nous avait été remis à cet effet. Nous avons dit aux douaniers que nous escortions un gentleman dangereusement malade, et ils n'ont pas fait la moindre observation.

—Bien. J'aime mieux que les choses se soient passées de cette façon.

—Où faut-il conduire notre homme?

—Je vais vous l'indiquer moi-même... Mais ne demeurez pas en face du perron. Je serais désolé que lady Burydan et ses amis aperçoivent la figure de ce hideux coquin.

Goliath remonta sur son siège, fit effectuer à l'auto un savant virage, et la conduisit dans une petite cour située derrière une des ailes du château. Alors seulement Goliath ouvrit la portière, qui était d'une solidité exceptionnelle et qui fermait à clef.

Deux hommes descendirent de l'intérieur du véhicule. L'un n'était guère moins robuste que Goliath lui-même; l'autre portait le bras en écharpe et était pâle et affaibli.

Le premier n'était autre que le nageur Bob Horwett. Il était toujours au service de Harry Dorgan. Celui-ci, à la demande de lord Burydan, lui avait confié la mission délicate de conduire Slugh de la villa de M. Bombridge jus-

qu'au château que l'excentrique possédait sur la rive du lac Winnipeg.

Le bandit gardait un silence farouche, et quoiqu'il parût considérablement déprimé, il relevait de temps en temps la tête avec fierté et lançait un regard de défi à ses ennemis.

—J'ai pris toutes les précautions nécessaires, expliqua lord Burydan, pour loger ce scélérat de façon qu'il lui soit impossible de s'échapper; les fenêtres de la chambre du premier étage, qu'il va occuper, sont munies de barreaux de fer gros comme le poignet; la porte de chêne est blindée et elle donne sur une pièce où l'un de vous deux, soit Goliath, soit Bob Horwett, devra se tenir en permanence.

—Nous nous relèverons de trois heures en trois heures, dit Bob Horwett.

—Faites comme il vous plaira. L'essentiel est que Slugh ne reste jamais sans surveillance... Si même vous avez besoin d'un renfort...

—Inutile, fit Goliath; à nous deux nous suffirons parfaitement à cette tâche... Et si le misérable faisait la moindre tentative pour s'échapper, je l'aplatirais comme une nêfle!

Et le géant leva ses formidables poings, avec lesquels il se faisait un jeu de briser une noix de coco d'un seul coup ou de tuer un boeuf d'un horion bien asséné sur le crâne.

—Je vous le confie, dit lord Burydan en remettant à Bob Horwett les clefs de la chambre du premier.

Il ajouta, après avoir consulté sa montre:

—Je vous quitte. Si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas pour le demander.

—Ma foi, dit Goliath, je mangerais bien un morceau!

Il montrait une rangée de dents qui eussent fait honneur à un jeune requin.

—Je crois, fit lord Burydan, qu'il ne serait pas prudent de vous laisser longtemps sans manger... Mais, rassurez-vous, vous étiez attendus, et votre couvert est mis là-haut. Vous verrez que vous serez contents de la cuisine canadienne!

Lord Burydan, quittant en hâte Slugh et ses gardiens, traversa le château dans toute sa largeur et arriva sur le perron où déjà se trouvaient M. Bombridge, son gendre Oscar, Agénor et le célèbre naturaliste Bondonnat.

—Ces dames vont nous mettre en retard! s'écria Bombridge avec impatience.

—Rassure-toi, père! s'écria une voix joyeuse.

Mistress Régine apparut au seuil de la porte du château.

Elle était suivie à peu de distance par lady Ellénor Burydan (la dame aux scabieuses) et ses amies Mme Andrée Paganot et Mme Frédérique Ravenel. Etincelantes de beauté, radieuses de santé et de bonheur, les quatre jeunes femmes portaient de simples mais exquises toilettes de printemps. M. Bondonnat les contempla quelques instants avec attendrissement.

—Mesdames, dit lord Burydan, je vous annonce l'arrivée au château d'un hôte de distinction... une de nos vieilles connaissances, d'ailleurs.

—Qui donc? demanda curieusement Frédérique.

—Le capitaine Slugh en personne. Cet honorable gentleman est venu vilégiaturer quelque temps près de nous pour se remettre des suites d'une blessure reçue au service de la Main Rouge.

—Vous voulez plaisanter, milord, murmura Frédérique avec effroi. Je ne dormirai pas tranquille, si je sais que cet exécrationnel bandit habite sous le même toit que nous.

—Rassurez-vous, belle dame; il est dans une cellule solidement grillée, et, de plus, je lui ai donné comme gardiens le champion des nageurs Bob Horwett et le géant Goliath, qui brise des chaînes et rompt une barre de fer entre le pouce et l'index comme si ce n'était qu'un bâton de guimauve.

—Pourquoi donc, mon cher Astor, dit tendrement lady Burydan, vous préoccupez-vous de ces misérables? Ne sommes-nous pas heureux?

—Oui, ma chère amie, vous avez raison, nous sommes très heureux. Mais nous ne continuerons à l'être qu'à la condition de triompher des ennemis qui nous ont fait tant de mal, à vous comme à moi et à nos amis. Je me suis juré d'exterminer la Main Rouge, et j'y réussirai!

Pendant que ces propos s'échangeaient un superbe mail-coach, attelé de quatre chevaux irlandais que les palefreniers avaient peine à maintenir, vint s'arrêter en face du perron. Tout le monde s'installa sur les banquettes du véhicule. Lord Burydan prit en mains les guides. L'équipage partit à fond de train, pendant qu'Oscar, embouchant la trompe, réveillait, par de joyeuses fanfares, les échos endormis.

Régine s'était assise près de lady Ellénor, car il y avait entre la grande dame et l'ancienne écuyère une profonde sympathie. Ce n'était pas sans une vraie contrariété que la dame aux scabieuses voyait Régine et son mari quitter le château.

Le mail traversait en ce moment des bois de merisiers rouges en pleine flo-

raison et de bouleaux dont la sève exhalait une aromatique senteur.

—Regardez, Régine, fit Ellénor, vous partez au bon moment. Jamais la campagne canadienne n'est plus agréable.

—Je n'oublierai jamais, croyez-le, milady, répondit Régine avec une sincère émotion, les heureux jours que j'ai passés près de vous. Mais notre villégiature ne pouvait se prolonger davantage. Mon père ne peut négliger plus longtemps l'exploitation qu'il dirige. Et, vous le savez, lord Burydan lui-même, a chargé mon mari et M. Agénor de courses très importantes à New-York.

—Mais vous reviendrez?

—Certainement. De votre côté, il ne faudra pas oublier que nous vous attendons cet hiver en Floride. Quand vos forêts canadiennes seront ensevelies sous une épaisse couche de neige et de glace, vous serez heureuse de vous retrouver à l'ombre des palmiers et des orangers, parmi les bosquets en fleurs de nos jardins.

—Je viendrai vous voir, je vous le promets encore.

—Et nous aussi, dirent d'une même voix Andrée et Frédérique, qui avaient suivi distraitemment la conversation.

Pendant que les quatre jeunes femmes arrangeaient pour l'avenir des projets de villégiatures et d'excursions le mail-coach, dévorant la distance, entra dans la ville de Winnipeg, qu'il traversait en coup de vent, et venait s'arrêter en face de la gare.

Tout le monde mit pied à terre, et, pendant que les domestiques s'occupaient de l'enregistrement des bagages, Régine fit ses adieux à ses trois amies.

Pendant ce temps, lord Burydan et M. Bondonnat adressaient à Oscar et à

Agénor leurs dernières recommandations.

Avant tout, dit M. Bondonnat, je vous prie de m'envoyer les rapports détaillés qui doivent exister au Police-Office sur la façon dont a été opérée l'arrestation de l'assassin Baruch.

—Un autre document qui nous sera indispensable, interrompit lord Burydan, c'est une liste à peu près complète des guérisons et transformations officiellement opérées par le docteur Cornélius.

—Je ferai de mon mieux, répondit Oscar, pour vous adresser des notices intéressantes.

—D'ailleurs, interrompit Agénor, vous savez sans doute que Fred Jorgell a mis en campagne plusieurs détectives habiles, qui certainement découvriront des faits nouveaux...

Cette conversation durait encore lorsque le train entra en gare avec un fracas de tonnerre. M. Bombridge et Régine, Oscar et Agénor adressèrent un dernier adieu à leurs amis et prirent place dans le compartiment de luxe qui leur avait été réservé.

Le train allait s'ébranler lorsque lord Burydan cria de loin à M. Bombridge, qui le saluait à l'une des portières:

—J'ai oublié de vous dire qu'il ne faut pas manquer de m'envoyer des nouvelles de Dorypha et de son mari.

M. Bombridge fit un signe d'assentiment où le train partait.

Lady Ellénor et ses deux amies avaient quelques emplettes à faire à Winnipeg; il fut convenu que les domestiques conduiraient le mail-coach jusqu'à la sortie de la ville, lord Burydan et M. Bondonnat ayant de leur côté des visites à faire.

Pendant que les trois jeunes femmes couraient les magasins, l'excentrique et le vieux savant se dirigeaient

pédestrement vers la demeure de M. Pasquier, un homme de loi très intègre et en même temps un ami de lord Burydan, auquel celui-ci avait confié l'administration d'une part importante de ses revenus. C'était M. Pasquier qui avait aidé lord Burydan, après son internement au "Lunatic Asylum", à faire reconnaître ses droits et à expulser lord Mathieu Fless des domaines de son parent, dont il était indûment entré en possession.

Le légiste canadien fit à son riche client l'accueil le plus cordial, et il introduisit ses visiteurs dans le cabinet de travail, simple mais confortable, où il passait en général toutes ses matinées.

—Eh bien? demanda lord Burydan, les politesses ordinaires une fois échangées, comment va votre pensionnaire?

M. Pasquier hocha la tête.

—La santé de M. Clark, murmura-t-il, est excellente, sauf sur un point: il est toujours aphasique, et je crois bien qu'il ne recouvrera jamais la parole.

—Qui sait? murmura M. Bondonnat, devenu tout à coup pensif. J'ai vu des guérisons plus extraordinaires. La science connaît à peine ce que sont les maladies nerveuses. Je crois, moi, que nous pouvons encore espérer.

—Vous voudriez peut-être voir le malade? demanda M. Pasquier.

—Mais oui, fit lord Burydan. Je suis sûr que ma visite lui fera plaisir. J'ai d'ailleurs à m'entendre avec lui sur certains points.

—Je crois, déclara M. Bondonnat, qu'il vaut mieux que je ne vous accompagne pas.

—En effet...

—Inutile de me montrer le chemin, dit l'excentrique à M. Pasquier qui s'était levé; je connais la maison.

Lord Burydan sortit du cabinet de travail, traversa un beau jardin à la mode française, aux allées bordées de buis, et alla frapper à la porte d'un corps de logis isolé, construit un peu en retrait du bâtiment principal.

A la demande de son ami, M. Pasquier avait consenti à céder cette partie de sa maison à M. Clark, ou plutôt au milliardaire William Dorgan dont il ignorait la véritable personnalité.

Un domestique attaché spécialement au service du malade introduisit lord Burydan dans un luxueux petit salon où bientôt William Dorgan lui-même ne tarda pas à paraître.

Depuis la terrible catastrophe du pont de Rochester où il avait failli périr, le vieillard avait beaucoup changé.

Ses cheveux étaient devenus complètement blancs et sa physionomie, sillonnée de rides, était empreinte de cette mélancolie que l'on rencontre chez presque tous ceux qui sont privés de la parole.

William Dorgan s'était levé avec empressement en apercevant lord Burydan, pour lequel il avait une affection toute paternelle.

Le vieillard s'était emparé de ses tablettes et il traça rapidement:

“Ma réclusion va-t-elle bientôt prendre fin ? Touchons-nous au dénouement?...”

—Encore un peu de patience, répondit l'excentrique. Vous savez que, dans la partie que je joue contre la Main Rouge, une démarche imprudente pourrait avoir les conséquences les plus graves. Je suis venu précisément vous trouver avant de prendre certaines résolutions...

“Ne vous ai-je pas dit cent fois, écrivit le milliardaire, que j'approuvais d'avance tout ce que vous feriez?”

—Il y a pourtant des choses au sujet desquelles il faut que je vous consulte.

Une discussion s'engagea et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que lord Burydan sortit de chez William Dorgan. Il paraissait très satisfait.

Dans le cabinet de l'homme d'affaires, il retrouva M. Bondonnat, et tous deux, après avoir échangé quelques paroles de politesse avec M. Pasquier, prirent congé de lui et se rendirent à l'endroit où le mail-coach les attendait.

Les trois jeunes femmes étaient déjà au rendez-vous et les domestiques achevaient de les débarrasser des nombreux cartons dont elles s'étaient chargées chemin faisant.

On remonta en voiture et l'on se dirigea à une vive allure vers le château.

A moitié route, lady Ellénor et ses amies déclarèrent qu'elles voulaient descendre et regagner le château à pied.

Par ce beau soleil, dans cette campagne diaprée de fleurs, égayée par le ramage de milliers d'oiseaux, la promenade serait charmante.

Lord Burydan accéda de grand coeur à la demande de sa femme.

—Accordé, dit-il. Nous ne déjeunerons donc guère que dans une heure et demie, Je vais en profiter pour pousser jusqu'à la Maison Bleue avec M. Bondonnat.

—Avec M. Bondonnat? répéta Frédérique un peu surprise.

La jeune femme savait en effet que son père avait toujours refusé d'aller à la Maison Bleue, en ce moment habitée par Noël Fless, chez lequel était

soigné l'assassin Baruch, depuis son évasion du "Lunatic-Asylum".

Jusqu'à ce jour le vieillard avait éprouvé une horreur insurmontable à la seule pensée de se trouver en présence du meurtrier de son ami, M. de Maubreuil.

—Oui, s'écria lord Burydan, M. Bondonnat m'accompagne.

—Il le faut! dit le vieillard d'un ton grave.

Les trois jeunes femmes s'étaient dispersées dans le sous-bois. Longtemps encore, on aperçut leurs robes claires briller comme de grandes fleurs à travers les taillis qui n'avaient pas encore de feuillages, longtemps on entendit leurs rires joyeux jeter dans l'air limpide leurs notes cristallines.

Lord Burydan et M. Bondonnat se trouvaient seuls sur la plate-forme du mail-coach; les domestiques, qui s'étaient assis dans l'intérieur du véhicule, ne pouvaient les entendre; aussi, leur entretien prit-il tout de suite une allure confidentielle.

—William Dorgan, dit M. Bondonnat, sait donc maintenant que vous m'avez appris qu'il vivait encore?

—Oui, et il n'en a paru nullement mécontent. Mais il tient beaucoup à ce que vous soyez la seule personne qui soit au courant de ce secret.

—Cependant, Harry Dorgan et mistress Isidora, ne faudrait-il pas les prévenir?

—Leur père s'y oppose formellement. "Il n'est pas encore temps", a-t-il dit.

—Peut-être a-t-il raison, somme toute? murmura le vieux savant.

Il y eut un moment de silence. On n'entendit plus que le grondement d'un torrent qui coulait à gauche de la route et dont le bruit se rapprochait de minute en minute.

—C'est ce Ruisseau rugissant dont vous m'avez parlé? demanda le vieillard.

—Oui, c'est ce cours d'eau qui sépare mes domaines de ceux de M. Pasquier. Vous verrez tout à l'heure le joli pont de pierre que j'ai fait construire à la place de la passerelle vermoulue dont ce vieux coquin de Mathieu Fless—justement surnommé le lord Fesse-Mathieu—avait fait scier les poutres pour que je me noie dans le torrent; de cette façon, il serait demeuré seul en possession de mon château et de mes domaines.

—Qu'est devenu ce vieux ladre?

—Il s'est retiré sur ses terres, qui sont presque aussi vastes que les miennes. Il n'est pas à plaindre, croyez-le. J'ai appris qu'il était furieux de mon mariage.

—Je comprends cela.

—Ne parlons pas trop haut du lord Fesse-Mathieu!

Montrant de loin, à travers les arbres la masse élégante d'un chalet à balcons, à larges auvents et au toit couleur d'azur, lord Burydan ajouta:

—Voici la Maison Bleue. Et c'est là que demeure son cousin, Noël Fless, le fils de lord Fesse-Mathieu lui-même.

Le mail-coach roulait, en ce moment dans un chemin de traverse tapissé de gazon et qui courait en zigzag à travers les futaies. Lord Burydan laissait ses chevaux marcher au pas.

De même que M. Bondonnat, au moment de franchir le seuil de la Maison Bleue, il éprouvait une profonde émotion.

—Je vous avoue, dit le savant, que je vais avoir besoin de tout mon courage pour supporter la présence de ce misérable.

—Soyez ferme jusqu'au bout. Je vous ai fait part de l'étrange conclusion à laquelle, de raisonnement en raisonnement, de déduction en déduction, j'ai fini par aboutir. Il se pourrait bien que je sois dans le vrai. Et, pour en arriver à une certitude, vos lumières me sont absolument indispensables.

—Eh bien, soit! dit M. Bondonnat avec fermeté. Nous sommes arrivés. Je suis prêt!

Les domestiques s'élançèrent à la bride des chevaux. Le lord et son ami descendirent et furent accueillis, dès le seuil de la maison, par une robuste et souriante jeune femme, qui se hâta de poser sur un coussin l'enfant qu'elle était en train d'allaiter, pour aller au-devant du lord.

Mistress Ophélie était blonde, avec un teint délicatement rosé et des yeux d'un bleu limpide, qui exprimaient la tendresse et la bonté. Elle trouvait le moyen d'être distinguée, tout en offrant une splendeur de formes et une robustesse bien canadiennes.

—Comment allez-vous, ma cousine? s'écria lord Burydan en déposant un baiser sur les joues rebondies de mistress Ophélie.

—A merveille, mon cher cousin! Mais qui nous vaut le plaisir de votre visite? Vous nous délaissez ainsi que mistress Ellénor et ses gentilles amies les Françaises. Il y a huit jours, au moins, que l'on ne vous a vus.

—Nous avons été si occupés! Mais nous ne vous oublions pas. Noël est-il ici?

— Hélas ! non, répondit mistress Fless. Il est parti ce matin, de très bonne heure, pour visiter une coupe de bois, et ne rentrera que ce soir.

—Tans pis! Sa présence n'est du reste pas absolument nécessaire.

—De quoi s'agit-il?

—Voici mon savant ami M. Bondonnat, que j'ai amené tout exprès pour examiner notre malade.

—Je doute fort que personne puisse le guérir. Le pauvre innocent est, en ce moment, dans le jardin, où il prend beaucoup de plaisir à sarcler, à émonder les haies... Je vais l'appeler.

M. Bondonnat était retourné, pendant ce temps, jusqu'au mail-coach, et il avait pris dans la caisse de la voiture une longue boîte. Il rejoignit lord Burydan au moment même où l'évadé du "Lunatic Asylum" se présentait tout effaré devant les visiteurs. Il était vêtu d'un habit de gros drap, sa physionomie était fine et distinguée, mais ses yeux conservaient une expression de vague et d'hébétéude.

M. Bondonnat l'examina quelque temps avec attention et, tout à coup, un cri s'échappa de ses lèvres:

—Ce n'est pas Baruch! Je ne le reconnais pas! Il est impossible que ce soit là l'assassin de M. de Maubreuil!

—Regardez, dit lord Burydan à l'oreille du vieux savant.

Et il tendit au jeune homme un carnet et un crayon.

—Inscrivez votre nom, lui dit-il.

Sans hésitation, l'innocent écrivit très lisiblement ces mots:

Joë Dorgan

—Que dites-vous de cela? fit lord Burydan.

—C'est effrayant! murmura le vieillard. Je n'ose croire encore que vous ayez raison. C'est d'une invraisemblance presque folle. Voulez-vous que j'essaye d'examiner le malade à l'aide des rayons X? C'est peut-être comme cela que nous arriverons à connaître la vérité.

—Ah! encore un instant, s'il vous plaît! Voici une lettre écrite par Joë Dorgan avant sa captivité chez les tramps. Comparez les deux signatures.

—Elles sont absolument identiques! Il faut vraiment que vous ayez raison...

—Attendez! je n'ai pas fini! Je vais ordonner à ce malheureux d'écrire le nom de Baruch Jorgell, soi-disant son propre nom.

Le dément obéit avec docilité, mais il mit beaucoup de temps et d'effort à tracer les deux mots. Et les lettres dont il se servit ressemblaient exactement à celles de la signature Joë Dorgan.

—Vous comprenez, expliqua l'excentrique, qu'il n'a ni dans la mémoire ni dans la main cette signature qui, j'en ai la certitude maintenant, n'est pas la sienne.

—Et vous concluez? demanda M. Bondonnat en proie à une violente émotion.

—Que l'homme qui est devant nous n'est pas Baruch Jorgell! Il ne peut être que Joë Dorgan.

M. Bondonnat ne répondit pas. Il réfléchissait.

—Dans ce cas, s'écria-t-il brusquement, le Joë Dorgan que nous connaissons serait...

—Baruch Jorgell, l'assassin lui-même, merveilleusement transformé par la science diabolique de Cornélius!

—C'est presque impossible, murmura M. Bondonnat hésitant et stupéfait. Si Cornélius a été capable de réaliser un pareil tour de force, il mérite presque qu'on lui pardonne.

—C'est aller un peu loin... Avant toute chose, voyons quel va être le résultat de l'examen par les rayons X.

M. Bondonnat prit la boîte qui renfermait ses appareils, et passa dans la salle à manger où l'accompagnèrent

lord Burydan, le dément et même mistress Ophélie, dont toute cette scène excitait vivement la curiosité.

Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels M. Bondonnat disposait méthodiquement l'écran, les tubes et les autres accessoires.

A peine l'appareil était-il braqué que des lignes confuses se précisèrent sur la surface blanche de l'écran.

—Regardez! s'écria M. Bondonnat, c'est bien ce que je pensais!... Ce malade a été traité selon la méthode du docteur Garsuni! Tenez! on distingue parfaitement sous l'épiderme, les masses de vaseline paraffinée, à l'aide desquelles on a, pour ainsi dire, remodelé un nouveau visage au sujet. Voyez encore, à certains endroits du squelette, les bourrelets et les déformations qui résultent d'opérations chirurgicales!

—Maintenant, je puis affirmer sans la moindre hésitation que nous nous trouvons en présence d'un faux Baruch, d'un homme dont le visage a été remanié, retouché par un grand chirurgien, qui lui a donné une physionomie toute différente de celle qu'il possédait auparavant.

—Reste à savoir quel est le virtuose capable d'obtenir un résultat si merveilleux...

—N'appelle-t-on pas Cornélius Kramm le "sculpteur de chair humaine"? répondit simplement lord Burydan.

—Ma conviction, d'ores et déjà, est faite, Cornélius est coupable, et Baruch, le vrai Baruch, est son complice!

—Quelles sont vos intentions, cher maître? demanda lord Burydan.

—Il me semble qu'il y a tout d'abord une chose à faire, c'est de rendre à ce pauvre diable la physionomie qu'on lui a volée.

—Est-ce possible?

—Ce n'est pas très difficile, puisque je connais les moyens dont on s'est servi. Dès aujourd'hui, ce malade va être soumis à un traitement énergique. Je viendrai le voir deux fois par jour, et je suis sûr que, dans un délai très rapide, il aura recouvré le visage que la nature lui avait primitivement donné.

—Mais lui rendrez-vous aussi la mémoire, la raison.

—Non, je ne le crois pas. L'opération qui a été pratiquée sur son cerveau a dû produire des lésions telles que le mal est irrémédiable...

—Puis, s'écria le vénérable savant en proie à une légère impatience, allons pas si vite en besogne, que diable ! Je m'engage à restituer à cet homme sa vraie physionomie, c'est bien déjà quelque chose, ce me semble. Plus tard nous verrons.

Tenant son enfant dans les bras, mistress Ophélie avait suivi les phases de cette scène avec une stupéfaction qui se mêlait une terreur respectueuse. L'application des rayons X, à laquelle elle assistait pour la première fois, lui paraissait une chose diabolique et merveilleuse.

D'un mouvement irraisonné, elle était peu à peu écartée le plus loin possible de cet appareil étrange, qui permettait de voir ce qui se passait dans l'intérieur du corps.

M. Bondonnat lut sur son visage l'impression qu'elle ressentait, et il ne put s'empêcher de sourire.

—Ne croyez pas, mistress, dit-il, que je sois un suppôt du diable ! Mes destinées, je vous prie de le croire, ne valent pas un pied fourchu. Je n'emploie d'autre sortilège que la connaissance—hélas ! bien incomplète—des secrets de la nature.

—Alors, demanda la jeune femme, rassurée par les paroles de M. Bondonnat et par l'expression de ses traits empreints d'une sereine bonhomie, notre "innocent" guérira ?

—Nous ferons du moins, tout ce qu'il faut pour cela. Et, tenez, donnez-moi du papier et de l'encre ! Je vais vous libeller une ordonnance que vous voudrez bien faire exécuter le plus tôt possible.

Le vieillard couvrit toute une page de sa grosse écriture nette et claire comme de l'imprimé.

—C'est que, objecta mistress Ophélie, Noël est absent et ne rentrera que ce soir... Je ne pourrai envoyer à Winnipeg que demain matin.

Lord Burydan intervint.

—Donnez-moi l'ordonnance, fit-il, je vais expédier un domestique à la ville et la faire exécuter. Il ira et reviendra à franc étrier et sera de retour dans deux heures.

M. Bondonnat était retombé dans le silence.

Il considérait attentivement ce jeune homme aux joues roses, au regard vague, qui devait être Joë Dorgan.

Il ne retrouvait dans ce visage, d'une expression très douce, rien de la physionomie, énergique jusqu'à la cruauté, qui était celle de Baruch Jorgell.

—Je comprends ce qui est arrivé, dit-il à lord Burydan. La ressemblance a dû demeurer parfaite tant que Cornélius a eu son sujet sous la main, tant qu'il a pu contenir les efforts de la nature, qui tendaient à détruire son oeuvre !

—Depuis de longs mois, le malade est hors des griffes du sculpteur de chair humaine. La nature a pu reprendre sourdement, sournoisement pour ainsi dire, son lent travail de recons-

truction. Ce n'est pas encore Joë Dorgan que nous avons devant les yeux, mais ce n'est déjà plus Baruch Jorgell!

—A vous de compléter l'oeuvre de la nature! répliqua lord Burydan.

—J'y ferai tout mon possible! s'écria modestement l'illustre savant.

Le dément semblait avoir compris le sens de cette phrase.

Un éclair d'intelligence passa dans ses yeux éteints. Il se leva, s'avança jusqu'auprès de M. Bondonnat et, lui prenant la main:

—N'est-ce pas, sir, balbutia-t-il d'une voix sourde, que vous ferez tout votre possible?

—Pourquoi donc, mon ami? demanda le vieillard avec une violente émotion.

—Pour me guérir! Là! là!...

Et le dément porta la main à son front avec un geste égaré, puis il s'enfuit dans le jardin de la Maison Bleue, en poussant un hurlement sauvage.

CHAPITRE IV

Les drames du feu

En bordure des propriétés de lord Astor Burydan et de M. Pasquier s'étendaient, sur une longueur de plus de cinq milles, des bois et des cultures appartenant à lord Mathieu Fless.

Au centre de ce domaine, un des plus vastes du district de Winnipeg, s'élevait une ferme solidement construite en pierres de taille et qui avait des allures de gentilhommière.

C'est là que le vieil avare s'était retiré lorsque le retour inopiné de lord Burydan l'avait forcé d'abandonner le château de ce dernier.

Depuis le jour fatal où il avait été forcé de déguerpir de cette résiden-

ce princière, le vieillard ne décolérait pas. Il faisait expier à ses créanciers, par mille tracasseries, l'amère désillusion qu'il avait éprouvée.

Levé avant le jour, il chevauchait de ferme en ferme, sur une jument poussive qui eût rendu des points à Rossinante pour la maigreur, et qu'on eût crue échappée de l'abattoir d'un équarisseur.

Le baronnet avait conservé l'aspect que nous lui connaissons. Il ressemblait, comme par le passé, au Juif-Errant de nos vieilles images d'Epinal. Sa barbe était seulement un peu plus longue, son visage un peu plus ridé et ses vêtements un peu plus sales.

Ses cheveux, qui flottaient sur ses épaules, étaient, comme jadis, protégés par un bonnet de peau de lièvre, qui tenait à la fois de la casquette, du béret et de la mitre épiscopale.

Il n'avait pas cessé de porter sa robe de chambre de drap vert, chaudement doublée de peaux de lapin et ingénieusement raccommodee avec des morceaux d'étoffe de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ses doigts étaient toujours aussi crochus et aussi maigres; ses ongles, par exemple, étaient devenus aussi longs que ceux de certains mandarins.

D'ailleurs, sa santé demeurait excellente.

Ses petits yeux noirs pétillaient toujours, aussi vifs que ceux d'un merle, derrière ses sourcils broussailleux. Et son appétit, entretenu par le régime austère que lui imposait son avarice, semblait s'accroître au lieu de diminuer avec l'âge.

Ce matin-là, le baronnet s'était levé plus tôt que de coutume. Son premier soin, en sautant à bas du canapé aux ressorts détraqués qui lui servait de lit, fut de se confectionner une soupe

rafraîchissante avec de l'oseille sauvage, qu'il alla cueillir dans la clairière voisine, et des croûtes de pain sec, gardées de la veille et qu'un chien tant soit peu délicat eût refusées avec mépris.

L'avare huma avec délices ce laxatif potage jusqu'à la dernière cuillerée.

—Excellent! murmura-t-il entre ses dents. Au printemps, le sang a besoin d'être rafraîchi... Et, maintenant que me voilà bien réconforté, en route! Je vais aller déjeuner chez mon fermier Flambard, qui ne demeure qu'à huit milles d'ici... une vraie promenade... et chemin faisant, je verrai si les orges et les avoines ont bonne mine.

Le baronnet se coiffa de son bonnet de peau de lièvre, prit en main son bâton de houx et se mit en route, tout guilleret. Ses jarrets étaient aussi secs et aussi nerveux que ceux d'un vieux cerf. Aussi marchait-il avec une rapidité qu'eût enviée un coureur de profession.

De temps en temps, il faisait halte, s'assurait de la bonne venue d'un de ses nombreux champs de céréales, arrachait çà et là une mauvaise herbe, et repartait de plus belle.

Il parcourut ainsi, sans ressentir le moindre symptôme de fatigue, le chemin qui le séparait de la ferme de Flambard.

Il y arriva juste à temps pour se mettre à table.

Une vaste marmite de soupe aux choux fumait, pendue à la crémaillère, et exhalait une vapeur qui chatouilla agréablement les narines de l'avare.

Le fermier, assez mécontent de cette visite, ne put s'empêcher d'inviter le baronnet à s'asseoir à la table commune.

Le nouveau convive émergea les valets de ferme par son appétit, car,

autant lord Fesse-Mathieu était sobre chez lui, autant il était avide et même glouton quand il dînait en ville.

De mauvais plaisants prétendaient que, semblable au serpent boa, il pouvait manger pour quinze jours.

Après avoir dévoré comme un ogre et bu comme un templier, le baronnet reçut cent dollars que lui devait son tenancier, et, bien restauré, se remit en chemin pour la ferme d'un autre de ses débiteurs, qui se trouvaient à dix milles de là.

Il y arriva à la tombée de la nuit, toucha cinquante dollars et dîna.

—La journée n'a pas été mauvaise, songeait-il tout en allongeant le pas pour regagner sa demeure. Je n'ai pas trop dépensé aujourd'hui. Tout irait bien sans ces diables de sabots qui semblent s'user à vue d'oeil. Il faudra que j'y mette moi-même de gros clous, un de ces matins! J'en ai déjà ramassé une dizaine qui feront parfaitement l'affaire.

Il était dix heures du soir lorsque l'avare franchit le seuil de sa cuisine.

C'est à peine s'il ressentait quelque fatigue, et, en dépit de l'usure de ses sabots, il était, somme toute, enchanté de sa journée.

Il frota précautionneusement une allumette et s'en servit pour enflammer l'extrémité, aiguisée d'avance, d'une de ces branches de pin résineux que l'on trouve dans les tourbières. Ce luminaire répandait une fumée âcre et nauséabonde; mais il avait, aux yeux de lord Fesse-Mathieu, l'inappréciable avantage de supprimer l'emploi de la bougie, du pétrole et de tous autres éclairages dispendieux.

L'avare relut avec soin, à la lueur de ce flambeau, son livre de comptes. Puis il alla serrer son argent dans une chambre spéciale, ferma soigneuse-

ment serrures et verrous, et, enfin, fatigué d'une journée si bien remplie, il se jeta sur son lit, après avoir pris soin toutefois de se débarrasser de ses sabots et de son bonnet de peau de lièvre.

Il s'endormit presque immédiatement.

Il n'avait pas fermé les yeux depuis cinq minutes qu'on frappa rudement à la porte.

Le baronnet, en homme habitué aux alertes de ce genre, sauta rapidement en bas de son lit, s'arma du gros revolver placé sous son oreiller, et s'avança pieds nus du côté de la porte, où l'on continuait à frapper à coups redoublés.

—Qui est là? grommela-t-il. Passez votre chemin. Ce n'est pas une heure pour réveiller les honnêtes gens!...

Il ponctua sa phrase en faisant craquer la batterie de son arme.

—C'est moi, mon père, répondit une voix forte et claire. Moi, votre fils aîné. Ouvrez-moi vite... Le vent est glacial...

L'avare avait reconnu la voix de son fils, attaché de l'ambassade anglaise de New-York et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis un mois. Par un reste de défiance, il ne se hâta pas d'ouvrir.

—C'est bien toi? fit-il. Parle encore, que je sois bien sûr de ne pas me tromper.

—Mon père, je vous en prie, s'écria le visiteur avec impatience, dépêchez-vous! La brise du nord me pique les oreilles comme un millier de fines aiguilles.

—Allons, ne t'impatiente pas! Je crois que c'est bien toi. Je vais t'ouvrir!

Lentement, le baronnet tira les verrous, fit jouer la clef dans la serrure. Mais, d'abord, il ne fit qu'entr'ouvrir la porte, qu'une chaîne solide maintenait entre-bâillée; puis, haussant sa torche de résine d'une main et tenant son revolver de l'autre, il s'assura d'un coup d'oeil circonspect que c'était bien son fils aîné qui venait heurter à son huis à cette heure indue.

Enfin, la chaîne tomba. La porte s'ouvrit toute grande, et le fils aîné du baronnet put entrer dans la cuisine.

Grand et robuste, il était engoncé jusqu'aux oreilles dans une pelisse de renard noir et coiffé d'un élégant chapeau de voyage. Entre le fils et le père, il y avait une dissemblance complète de tenue et d'allure; l'un était aussi élégant que l'autre était sale et négligé. Mais leurs regards à tous deux brillaient du même feu cupide, et Fless le diplomate, la question d'âge mise à part, ressemblait trait pour trait à Fless l'avare.

—Comment se fait-il que tu sois ici? demanda le baronnet à son fils avec surprise. Je ne t'attendais pas!... Tu as donc pris un congé?

—Mon père, s'écria le jeune homme avec agitation, il n'est plus question de congé, pour moi. Je viens d'être révoqué.

—Révoqué? s'écria le vieillard avec saisissement.

—Eh bien, oui! Et cela, grâce à mon cousin lord Burydan. Il a fait agir contre moi les hautes influences dont il dispose en Angleterre. On m'a accusé de jouer, d'avoir des amies et de faire partie d'une association de bandits qui s'appelle la Main Rouge.

L'avare était hébété de stupeur et de chagrin. Il chérissait son fils aîné à sa façon. Autant il détestait Noël Fless, le mari d'Ophelia, l'habitant de

la Maison Bleue, autant il aimait le diplomate. Celui-ci avait su jusqu'alors faire croire à son père qu'il était aussi "économe" que lui. Et il avait eu l'art de faire déshériter entièrement son frère Noël à son profit.

—Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces accusations? demanda le baronnet avec inquiétude.

—Pas un mot. Ce sont d'atroces calomnies. Lord Burydan—qui vient de se marier exprès pour nous déshériter—ne m'a jamais pardonné d'avoir pris part à son internement au "Lunatic Asylum", de même qu'il vous en voudra éternellement, mon cher père, d'être entré un peu trop vite en possession de ses domaines quand tout le monde le croyait mort.

—Ah! les beaux domaines! murmura l'avare avec un soupir de regret, les belles forêts! les bonnes terres à blé! les beaux pâturages! Dire que j'ai été dépouillé de tout cela! J'en ai reçu un tel coup que je ne m'en remettrai jamais.

Le diplomate regardait avec une grimace de dégoût cette misérable cuisine sans feu, où toutes les provisions étaient représentées par un bloc de pain noir qui paraissait aussi dur qu'une pierre et qui devait avoir au moins huit jours de date. Heureusement, il avait pris la précaution de dîner à Winnipeg.

—Lord Burydan est un mauvais parent, dit-il après un moment de silence; c'est à lui que je dois la perte de mon emploi et l'accusation qui pèse sur moi.

—Une accusation? s'écria le vieillard, que veux-tu dire?

—Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure, répliqua le jeune homme avec impatience, qu'on avait prétendu que j'appartenais à la Main Rouge?... Il

vaut mieux que vous sachiez toute la vérité... Un mandat d'arrêt a été décerné contre moi et j'ai dû m'enfuir précipitamment...

Le vieillard s'était assis sur un escabeau, en proie à un véritable chagrin.

—Mais, au moins, murmura-t-il d'un air soucieux, tu n'es pas coupable?

—Lord Burydan est cause de tout!

—Tu ne risques pas d'être arrêté ici?

—Il faudrait pour cela me faire extraditer...

Le vieillard, la tête dans ses mains, demeura plongé quelques instants

—Alors, dit-il avec amertume, te voilà réduit aux expédients, et tu viens me demander de l'argent! Vraiment je n'ai pas de chance!

—Non, répliqua le jeune homme d'une voix sombre, je ne veux rien! Je ne viens pas pour vous priver des économies que vous avez amassées avec tant de peine...

—Je n'ai pas un sou d'économies, répondit machinalement l'avare.

—C'est entendu. Mais vous seriez bien aise, j'en suis sûr, de rentrer en possession du château et des terres qui l'entourent?

—Que faudrait-il faire pour cela?

—Tout simplement me laisser agir à ma guise. J'ai voué à lord Burydan une haine mortelle. Il faut que l'un de nous disparaisse.

—Mais il est marié! murmura l'avare épouvanté des sanglants projets de son fils.

—Sa femme aura le même sort que lui!

Un tragique silence plana pendant quelques minutes dans la cuisine glaciale. Ni Mathieu Fless ni son fils n'o-

saient dire tout haut ce qu'ils pensaient.

—Lord Burydan est un coquin ! murmura encore l'avare. Si j'étais sûr de le tuer sans courir aucun risque, je n'hésiterais pas un instant.

Le diplomate soupira bruyamment.

—C'est cela, mon père ! s'écria-t-il. Pas de faiblesse ! Pas de scrupules inutiles ! Soyons énergiques ! Je suis heureux de constater que vous partagez entièrement ma façon de voir.

Il ajouta, comme s'il eût voulu brusquer les choses et empêcher l'avare d'hésiter plus longtemps :

—Le vent est très violent cette nuit, il souffle de l'ouest... et les terres de lord Burydan sont précisément situées à l'est des vôtres.

Le vieillard avait compris.

—Tu veux mettre le feu ? demanda-t-il en tremblant de tous ses membres.

—Ai-je dit cela ?... Eh bien, je ne reviens pas sur mes paroles ! Un incendie de forêt, en cette saison, produirait des ravages incalculables. Le château est précisément situé au milieu de bois d'arbres résineux.

—Mais mes forêts, à moi ? répliqua le vieillard avec vivacité.

—Ne vous ai-je pas dit que le vent soufflait de l'ouest ?

—C'est vrai... Toutefois, quand même le bois et le château brûleraient cela ne nous débarrasserait pas de l'excentrique ?

Le diplomate haussa les épaules.

—Vous ne m'avez donc pas compris ? murmura-t-il. L'incendie n'est que le prétexte. A la faveur du désordre causé par un pareil sinistre, il peut se passer bien des choses.

Et le misérable eut un geste significatif, en portant la main à la crosse de son revolver.

—D'ailleurs, continua-t-il, la ville de Winnipeg est trop loin pour qu'il puisse en venir du secours en temps utile.

—Mais, interrompit précipitamment le vieillard, la Maison Bleue, où habite ton frère Noël et Ophélie, sa jeune femme, se trouvera forcément englobée dans l'incendie ?

—Eh bien, tant pis ! Je déteste Noël. Tout ce que je peux lui souhaiter, c'est qu'il ne se trouve pas en face de moi pendant les quelques heures qui vont s'écouler d'ici le lever du soleil !

Le baronnet n'osa répondre.

Il était épouvanté de ce fils qu'il avait pourtant élevé suivant ses principes, et auquel il avait appris, dès sa plus tendre enfance, à mettre la richesse avant toutes les autres choses.

Le vieillard comprenait bien qu'il était trop tard pour empêcher le misérable de donner suite à son projet, et, par une réflexion rapide, il en arrivait à trembler pour lui-même et pour son trésor.

—Allons, dit précipitamment le fils de l'avare, hâtons-nous ! Les heures sont précieuses... Vous m'accompagnez ?

—Je... je ne sais !... balbutia le baronnet.

—Je vois que ça vous ennuie. Bon ! Je n'ai besoin de personne pour agir ! Ah ! une dernière recommandation... Si je ne reviens pas, ayez nulle inquiétude... Si j'ai réussi, je m'arrangerai pour disparaître pendant quelque temps, de façon à ce qu'aucun soupçon ne puisse tomber sur moi. J'ai sur le lac Winnipeg une petite embarcation avec laquelle je me rendrai où je voudrai. En tout cas, n'avouez jamais, quoi qu'il arrive, que vous m'avez vu ce soir

— Bien ! bien ! murmura l'avare avec inquiétude ; bonne chance !

Le fils de Mathieu Fless avait déjà disparu dans la nuit.

Lord Fesse-Mathieu demeura quelque temps immobile et accablé sur le seuil. Puis, prenant subitement une résolution désespérée, il se munit de son revolver et se glissa à son tour dans la forêt.

La nuit était brumeuse et froide, un furieux vent d'ouest faisait gémir mélancoliquement le tronc élastique des sapins et semblait murmurer aux oreilles de l'avare de confuses et terribles paroles.

Le baronnet frissonna, et, enfonçant sur ses oreilles son bonnet de peau de lièvre, il se dirigea vers cette partie de sa forêt qui confinait aux propriétés de lord Burydan.

Il avait fait à peine une centaine de pas, qu'à une assez grande distance, entre les arbres il vit jaillir une petite lueur qui alla en élargissant lentement.

Le crépitement du brasier, qui commençait à s'allumer, parvint à ses oreilles. La lueur, pourtant, demeurait fulgineuse. Malgré le vent furieux qui l'activait, l'incendie couvait, dévorant les buissons et les brindilles jusqu'à ce qu'il eût rencontré quelque bouquet d'arbres résineux qui lui fourniraient un aliment.

Retenu par une horrible curiosité, le baronnet continua à longer le saut-de-loup qui séparait sa propriété de celle de lord Burydan.

Coup sur coup, il vit s'allumer deux autres foyers d'incendie. Un moment viendrait où les trois brasiers n'en feraient plus qu'un, où la forêt flambe-rait comme une torche immense, cer-

nant le château de l'excentrique d'une mer de feu.

Une heure s'écoula.

L'incendie s'accroissait avec une imposante lenteur.

C'était comme une aurore sanglante qui se levait peu à peu entre les hauts troncs noirs des sapins, entre les troncs blancs des bouleaux et des érables.

La forêt de lord Burydan était, maintenant recouverte d'un dôme de fumée noire d'où jaillissaient des millions d'étincelles. L'avare n'avait plus froid. Le rayonnement intense du brasier le pénétrait à travers ses haillons, et il se reculait, épouvanté de cette lueur qui montait, toujours plus terrible de minute en minute.

Tout à coup, de grands cris éclatèrent dans le silence, suivis de sons de cloche et jusqu'au bruit aigu d'une trompe d'automobile.

A travers le rideau mouvant des flammes, l'avare aperçut des ombres qui allaient et venaient avec des gestes fous. Des coups de cognée retentirent, entremêlée d'ordres brefs.

Comme cela se pratique en pareil cas, lord Burydan essayait de limiter le fléau par des abatages ; à la tête de ses serviteurs, lui-même guerroyait contre le feu envahisseur. Il était, d'ailleurs, vaillamment secondé par ses amis. Goliath faisait tomber des hêtres en trois coups de cognée. Bob Horwett, Kloum dirigeaient les serviteurs du château sur les points les plus menacés.

Puis on vit arriver une escouade de bûcherons sous la conduite de Noël Fless.

Caché derrière le tronc d'un chêne, l'avare assistait à ce poignant spectacle et, lui aussi, de son coin, se pas-

sionnait pour cette bataille contre le plus destructeur des éléments.

— Ils sont capables de venir à bout de l'incendie, grommelait-il avec rage. Voilà déjà toute une partie de préservée. Heureusement que nous avons le vent pour nous.

Une demi-heure s'écoula. Le nombre des travailleurs s'augmentait de minute en minute. La fureur de l'avare ne connut plus de bornes lorsque les deux autos et le mail-coach, expédiés en toute hâte, débarquèrent une nouvelle troupe de bûcherons.

Tous ces efforts n'auraient servi de rien, si lord Burydan n'avait eu une idée de génie.

— Nous ne viendrons jamais seuls à bout du fléau, s'écria-t-il, nous ne sommes pas assez nombreux! Que tout le monde laisse les abattages et qu'on se rende au Ruisseau rugissant.

On avait compris.

— Le lord a raison! cria la foule des travailleurs, il faut faire un barrage! L'eau seule est capable de lutter contre le feu!... Le torrent vaincra l'incendie!

Des pierres, des troncs d'arbres, des sacs de sable, furent précipités dans le lit du torrent. En moins d'un quart d'heure un solide barrage fut élevé. Dégringolant impétueusement les pentes, les eaux se précipitèrent vers le brasier, qui s'y trouvait reflété comme dans un miroir. Puis il y eut un long sifflement. Entre les éléments ennemis, la lutte commençait.

Toute la forêt fut envahie par un âcre brouillard de fumée et de vapeur d'eau. Il y avait de grands arbres dont le pied était déjà entièrement baigné et qui continuaient à flamber comme des torches, en projetant de tous côtés leurs branches changées en tisons incandescents. Certains taillis for-

maient comme de petites îles de feu que l'action de l'eau diminuait de minute en minute et qui finissaient par s'écrouler avec un bruit strident, ne laissant à leur place qu'un grand nuage de vapeur blanche.

L'incendie n'avait heureusement pas atteint les hauteurs de sorte que le Ruisseau rugissant, dont les eaux ne cessaient de se déverser, finit par en avoir presque complètement raison.

De sa cachette, le baronnet Fless avait suivi les péripéties de ce drame en grinçant des dents. Il voyait avec rage que son fils avait commis un crime inutile.

Mais il était écrit que le vieux coquin épuiserait, cette nuit-là, la coupe de l'horreur.

Mêlé aux travailleurs qui avaient combattu l'incendie à son début, le Peau-Rouge Kloum avait, à un moment donné, aperçu un homme qui, étendu à plat ventre, et prenant les plus grandes précautions, amoncelait des brindilles sur un foyer disposé dans le creux d'un vieux sapin.

Taciturne de sa nature, Kloum ne dit rien à personne de sa découverte; mais, se séparant de ses compagnons, il se mit à la poursuite de l'incendiaire et, avec l'habileté spéciale aux gens de sa race, il le suivit de loin, sans en être aperçu.

Au moment où le misérable, croyant son oeuvre terminée, se disposait à prendre la fuite par un sentier qui aboutissait au lac, le Peau-Rouge se dressa devant lui et, avant qu'il eût eu le temps de faire un geste, lui sauta à la gorge et le terrassa.

Puis, mettant un genou sur la poitrine de l'homme ainsi abattu, il le considéra avec attention, à la lueur rougeâtre de l'incendie.

—Tiens! fit-il, le fils de lord Fesse-Mathieu! Cela ne me surprend pas...

—Laisse-moi m'enfuir! râla l'incendiaire à demi étranglé.

—Non! dit froidement Kloum en armant son revolver.

—Grâce! J'ai dans ma poche, un portefeuille plein de banknotes. Il est à toi, si tu me laisses aller.

—Non.

—Au moins, murmura le fils de l'avare dans un râle, ne me tue pas maintenant! Conduis-moi à ton maître!... Lord Burydan est mon cousin, il est l'ami de mon frère, il me fera grâce! Tu n'as pas le droit de me tuer, toi!

— Eh bien! je le prends! répliqua Kloum impassible.

Et, appuyant le canon de son arme sur la tempe de son ennemi, il lui brûla la cervelle.

Le corps fut agité d'un long trépidement, puis demeura immobile. L'héritier de lord Fesse-Mathieu était mort.

Au bruit de la détonation, un homme avait surgi brusquement de derrière le chêne où il s'était tenu caché jusqu'alors. C'était l'avare lui-même. Il se dirigea en hâte vers le corps ensanglanté, qu'il avait reconnu au premier coup d'oeil, pendant que Kloum s'évanouissait, comme une ombre, dans l'épaisse fumée.

L'avare vit son fils le front troué d'une balle, la face encore hideusement crispée par une suprême grimace de haine et d'épouvante, et il n'eut pas une parole. Il souleva cette tête inerte que le reflet des flammes entourait d'une auréole sanglante, effleura de ses lèvres ce front encore tiède et tomba évanoui.

.....

Quand il revint à lui, il se trouvait environné d'une vive clarté, des bouquets de mélèzes flambaient, en jetant une lueur blanche éblouissante. Chacune de leurs branches, gonflée de sève humide, éclatait comme un feu d'artifice. C'était le bruit de ces détonations qui avait tiré le vieillard de sa torpeur.

Chose étrange, il ne vit plus à côté de lui le cadavre de son fils. Quelqu'un avait profité de son évanouissement pour l'emporter.

L'auteur de cette disparition n'était autre que Kloum. Ne sachant trop comment lord Burydan pourrait apprécier le supplice de l'incendiaire, le Peau-Rouge avait jugé prudent de porter le cadavre à l'endroit où les flammes étaient les plus ardentes.

Le baronnet regarda quelques instants autour de lui, avec hébètement. Tout à coup, il jeta un cri d'épouvante et de stupeur. Il était environné d'un cercle de flammes qui allait sans cesse en se rétrécissant.

—Le feu! s'écria-t-il atterré, le feu! Et c'est mon propre bois qui brûle!... Comment cela se fait-il?...

Bondissant à travers les flammes, il s'enfuit en hurlant, droit devant lui, sans savoir ce qu'il faisait.

Voici ce qui s'était produit:

Pendant que lord Burydan, ses amis et ses serviteurs s'occupaient à combattre le fléau, le vent avait brusquement sauté de l'ouest au nord-est, et l'on s'était aperçu, à un moment donné, que c'est vers la forêt appartenant à l'avare que se déversait une pluie d'étincelles, de charbons ardents et de branches enflammées.

Tout entier à ses préoccupations, le baronnet ne s'était pas aperçu que l'incendie, rampant sournoisement au

ras du sol, avait fait un long détour et l'avait peu à peu encerclé.

La barbe grillée, son bonnet de peau de lièvre roussi, il se retrouva, on ne sait comment, dans sa propre maison.

Il en ressortit presque aussitôt pour crier, appeler au secours!

Mais sa voix se perdit dans le tumulte de l'incendie.

Le feu, presque éteint dans la propriété voisine, semblait prendre pour ainsi dire une revanche, en dévorant les bois qui appartenait à l'avare.

Les bûcherons avaient été longtemps sans s'apercevoir que les bois de lord Fesse-Mathieu, eux aussi, étaient en flammes. Quand ils s'en furent rendu compte, ils refusèrent énergiquement d'aller continuer chez le baronnet leur travail de préservation.

—Ce vieil égoïste peut bien griller tout vif dans sa tanière! dit l'un; ce n'est pas moi qui lèverais un doigt pour le sauver!

—Il n'a jamais secouru personne, dit un autre. Il n'est pas juste que l'on vienne à son secours!

—Qu'il crève! dit un troisième. Ce sera un bon débarras!

Par une malchance que l'on considéra plus tard comme un châtement providentiel l'eau du Ruisseau rugissant trouvait son écoulement naturel dans le fossé du saut-de-loup qui entourait les bois de l'avare, de telle sorte que l'incendie put se donner libre carrière en cet endroit. Le feu dévora donc plusieurs hectares sans rencontrer d'obstacles, et il s'arrêta de lui-même à l'espace découvert qui se trouvait tout autour de la maison d'habitation.

Lord Burydan était d'un caractère trop généreux pour laisser les flammes dévorer les propriétés de son en-

nemi. Il fit honte aux travailleurs de leur égoïsme, et, suivi de Goliath, de Bob Horwett, de Kloum, de Noël Fless et de sa femme Ophélie, il entra dans les bois de l'avare.

Mais l'excentrique arriva trop tard. Lui et ses amis ne purent constater qu'une chose, c'est que le sinistre n'avait produit que des dégâts, somme toute, peu considérables dans les futaies de lord Fesse-Mathieu.

Ils se contentèrent donc de circonscrire par quelques fossés le feu qui couvait encore sourdement, propagé par les racines des arbres. Une petite pluie qui se mit à tomber acheva d'éteindre complètement les souches embrasées.

Ils se retirèrent complètement rassurés.

Noël Fless et Ophélie, qui étaient demeurés les derniers, allaient en faire autant, lorsqu'ils distinguèrent, au milieu d'un monceau de cendres, un squelette complètement carbonisé. Ophélie faillit s'évanouir, persuadée que c'étaient là les restes de l'avare.

—Grand Dieu! s'écria-t-elle, mon beau-père a été victime de l'incendie. Aussi, c'est notre faute; nous ne sommes pas accourus à son aide assez promptement.

Noël était devenu très pâle.

—Ce serait pour moi un éternel remords, s'il en était ainsi, murmura-t-il, mais je doute fort que ces ossements noircis soient ceux de mon père. Il n'a jamais porté des chaussures aussi fines.

Et il montrait une des bottines du défunt qui, par hasard, avait complètement échappé au feu.

—C'est vrai, s'écria la jeune femme dont la physionomie se dérida, je ne l'ai jamais vu que chaussé de gros sabots.

—N'importe! Je ne veux pas rester dans le doute! Mettons-nous à la recherche de mon père. Il est assez surprenant, tu l'avoueras, que personne ne l'ait vu sur le lieu du sinistre.

Les deux jeunes gens n'étaient qu'à quelques pas de l'habitation de l'avare. Ils trouvèrent la porte grande ouverte, ils entrèrent.

Les meubles et les ustensiles étaient en désordre. Evidemment, la demeure de lord Fesse-Mathieu avait été le théâtre de quelque drame.

Très inquiets, Ophélie et son mari parcoururent dans tous les sens le rez-de-chaussée et les chambres du première étage. Ils explorèrent même, mais toujours sans résultat, les granges, les étables et les remises.

—Il n'y a que le grenier que nous n'avons pas vu, dit tout à coup Ophélie.

—Allons-y! murmura Noël, en s'efforçant de dissimuler l'inquiétude qu'il ressentait.

Ophélie gravit la première l'escalier qui conduisait au grenier. Aux clartés de l'aube livide et grise, elle aperçut un spectacle effrayant.

Lord Fesse-Mathieu, réduit au désespoir, s'était pendu à l'une des poutrelles de soutènement du toit.

Demeuré économe jusqu'au dernier moment, il avait eu soin de déposer son bonnet de peau de lièvre, sa robe de chambre de drap vert et ses sabots avant de se décider à passer sa tête dans le fatal noeud coulant. A ses pieds, on voyait encore l'escabeau sur lequel il s'était hissé pour mettre à exécution son funeste projet.

Ophélie était heureusement une femme d'action à qui la vie en plein air, les longues chasses, les fatigantes randonnées à travers bois avaient

communiqué une énergie et une robustesse presque viriles.

Son premier geste fut de couper la corde qui enserrait le cou du vieillard, sans même attendre que son mari fut là pour l'aider.

Quand Noël Fless fut à son tour parvenu dans la soupente, la jeune femme avait étendu le baronnet sur une gerbe de paille, et, constatant que le corps était encore souple et tiède, elle s'était mise en devoir de lui prodiguer tous les soins usités en pareil cas.

—Il est mort? s'écria Noël terrifié.

—Non, dit Ophélie, mais il n'en vaut guère mieux.

—Pauvre père! murmura le jeune homme profondément troublé.

—Il ne s'agit pas de perdre notre temps en doléances inutiles! Aide-moi... Peut-être peut-on encore le sauver!

Tous deux, par bonheur, étaient au courant des derniers progrès de la science; ils pratiquèrent la respiration artificielle, les tractions rythmées de la langue.

Au bout d'un quart d'heure, l'avare ouvrait les yeux, puis les refermait après avoir poussé un profond soupir.

—Il est sauvé! s'écria joyeusement Ophélie.

CHAPITRE V

Double guérison

M. Bondonnat se promenait lentement dans une des allées du jardin qui s'étendait derrière le château. Plongé dans ses réflexions, il ne songeait même pas, comme il le faisait d'ordinaire, à classer dans sa mémoire les nombreux échantillons de la flore canadienne qui s'épanouissaient dans les

plates-bandes, mêlés aux plantes originaires de la vieille Europe.

Le naturaliste semblait préoccupé. De temps en temps il tirait de sa poche un carnet couvert de chiffres et de formules, et le consultait d'un air de mécontentement.

— Evidemment, s'écria-t-il, s'oubliait à parler tout haut, je n'ai encore obtenu que la moitié d'un résultat!

— Eh bien! il faut tâcher de l'obtenir tout entier, ce fameux résultat! cria à deux pas de lui une voix joyeuse.

Lord Burydan sortit en riant de derrière un massif de sorbiers, où il s'était caché pour faire une niche à son vieil ami.

— Je m'aperçois, milord, dit M. Bondonnat en souriant, que vous m'espionnez. Aussi, c'est de ma faute. Je n'ai pas besoin de dire tout haut ce que je pense.

— Parions que j'ai deviné quel est ce fameux résultat auquel vous faisiez allusion.

— Ce n'est pas bien difficile. Vous savez qu'en ce moment, je ne pense qu'à une chose, à guérir complètement notre "dément de la Maison Bleue" qui, certes, n'est plus un dément, mais qui n'a recouvré ni son intelligence, ni sa mémoire.

— Vous l'avez vu?

— Oui. J'arrive précisément de la Maison Bleue, où j'ai eu l'occasion de me trouver avec votre cher cousin, le baronnet Fless.

— Que dit ce vieux coquin? Son fils a eu vraiment bien de la bonté de ne pas le laisser où il était.

— Ne dites pas cela. Le baronnet est entièrement converti. Il a reconnu ses torts, demandé pardon à son fils et à sa belle-fille de toutes les misères

qu'il leur a faites. Il est changé à ce point qu'il ne parle que de dépenser de l'argent. C'est presque un prodige.

— Allons donc! fit l'excentrique avec stupéfaction.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Le baronnet est vêtu de neuf. Il a sacrifié son bonnet en peau de lièvre et sa robe de chambre verte, qui servent maintenant d'épouvantail aux oiseaux. Il a fait tomber sa barbe broussailleuse; il est rajeuni de dix ans. Un pédicure, venu de la ville, a rogné ses griffes diaboliques, plusieurs bains à la cendre de lessive l'ont débarrassé de la crasse invétérée qui lui faisait comme une carapace. Il est maintenant propre comme un sou neuf.

— Allons, tant mieux! fit l'excentrique, très égayé de cette métamorphose. Il faudra que je me donne la satisfaction d'aller l'admirer sous son nouvel aspect. Puis nous lui ménagerons une entrevue avec son ancien serviteur Slugh. Ce sera réjouissant! Pour l'instant, laissons de côté lord Fesse-Mathieu, et revenons à notre malade.

— Comme je vous le disais, aucun changement ne se produit dans son état. Il a retrouvé presque entièrement sa personnalité physique, et c'est lui, à n'en pas douter, le véritable Joë Dorgan, mais l'intelligence et la mémoire laissent beaucoup à désirer.

— C'est peut-être moi, dit alors lord Burydan en tirant une lettre de sa poche, qui vais vous donner le moyen de rendre plus complète sa guérison. Oscar m'a écrit...

— Qu'annonce-t-il?

— Il m'envoie des renseignements très intéressants. Lisez donc... Grâce à certains journaux de médecine et grâce aux brochures mêmes de Corné-

lius, il a pu reconstituer les procédés employés par le sculpteur de chair humaine pour réaliser quelques-unes de ses cures les plus merveilleuses.

M. Bondonnat prit la lettre que lui tendait lord Burydan et la lut avec attention.

—Voilà, fit-il en montrant du doigt un des paragraphes de la missive, des détails qui vont m'être particulièrement précieux. C'est la formule même des ordonnances employées par Cornélius pour guérir une vieille dame milliardaire, devenue folle de chagrin à la suite de la mort de son fils. Pour y réussir il s'est contenté d'abolir chez elle, mais pour quelques mois seulement, la mémoire des choses passées.

—Eh bien?

—Vous ne comprenez pas? Cornélius a dû certainement se servir du même moyen dans le cas qui nous occupe, et comme le traitement a été publié, il y a plusieurs années de cela, dans une revue médicale, je n'ai plus qu'à suivre l'ordonnance même de Cornélius pour guérir notre malade.

—Oscar est décidément un garçon précieux.

—Je vais, sans perdre un instant, confectionner moi-même la potion indiquée dans la lettre de notre ami. S'il ne s'est pas trompé, le résultat de cette médication serait extrêmement rapide.

—Quand, par exemple, produirait-elle entièrement son effet?

—Mais, d'après les substances qui y sont employées, si ma supposition est juste, quelques heures suffiraient pour chasser de l'organisme les substances stupéfiantes qui ont paralysé le cerveau et pour rendre à la mémoire du malade toute sa netteté.

—Ce serait trop beau ! murmura l'excentrique. Enfin, nous allons bien voir...

M. Bondonnat remonta dans le laboratoire qu'on lui avait installé au château.

Une heure après, il en ressortait, tenant un flacon de l'énergique médicament indiqué par Cornélius lui-même.

Celui-ci, sans doute, était bien loin de penser qu'il était battu par ses propres armes et que M. Bondonnat se servait d'un article de revue médicale où le sculpteur de chair humaine avait consigné une des merveilleuses guérisons opérées par lui.

Le vieux savant voulut aller lui-même à la Maison Bleue faire ses recommandations à Noël Fless et à sa femme sur la manière dont ils devaient administrer la potion à leur pensionnaire.

M. Bondonnat ne dort guère cette nuit-là. Il était anxieux de savoir si son traitement allait réussir, et il se disait que si le moyen venait à échouer il n'en voyait aucun autre qui lui parût efficace.

Dès l'aurore, il était sur pied et, par les sentiers qui traversaient la forêt, dans cette partie heureusement épargnée par l'incendie, il se dirigeait vers la Maison Bleue.

Ce fut Ophélie qui vint lui ouvrir, les yeux encore bouffis de sommeil.

—Comme vous êtes matinal, cher maître! dit la jeune femme en souriant.

—Oui, oui, répandit le vieillard avec impatience. Comment va notre malade?

—Je n'en sais rien. Il doit encore dormir. Personne n'a pénétré dans sa chambre.

—J'y vais moi-même. Ne dérangez pas votre mari. J'ai hâte d'être fixé!

M. Bondonnat gravit précipitamment l'escalier du premier étage. Arrivé en face de la chambre du malade, il s'arrêta, tourna doucement la clé dans la serrure, ouvrit la porte sans bruit et entra sur la pointe des pieds. D'amples rideaux étaient tirés devant la fenêtre. M. Bondonnat les écarta avec précaution.

Quelques rayons du soleil printanier s'aventurèrent alors dans la chambre aux meubles d'une couleur claire et gaie, montrant au vieillard son malade encore endormi. Un vague sourire errait sur ses lèvres, comme s'il eut été sous l'empire de quelque bon rêve.

M. Bondonnat réveilla doucement le jeune homme, qui, d'abord, regarda autour de lui avec stupéfaction.

Puis lui prenant la main:

— Comment vous trouvez-vous ce matin, mon cher Joë?

—Très bien, monsieur. Mais il me semble que, depuis hier, il s'est produit en moi un grand changement...

Il se tut brusquement et tomba dans une profonde rêverie.

M. Bondonnat le surveillait anxieusement.

—C'est étrange! murmura le malade d'une voix faible. Il me semble qu'un bandeau est tout à coup tombé de mes yeux... Que la nuit qui enveloppait ma mémoire s'est dissipée!...

—Puissiez-vous dire vrai!... murmura le vieux savant avec émotion.

Joë porta les mains à son front avec une sorte de fatigue.

—Il me semble, fit-il, que j'ai parcouru, dans la nuit, des régions inconnues... Il me semble que je sors d'un rêve.

Mais soudain, il jeta un cri perçant, et se redressa sous l'impression d'une pensée d'épouvante.

—Les bandits! s'écria-t-il. Tout le monde a péri autour de moi! Et mon père, qu'a-t-il dit?... J'ai dû courir un grand danger... avoir le délire pendant longtemps!...

Il s'était caché la tête dans ses mains et s'était mis à pleurer à chaudes larmes. Après, il regarda M. Bondonnat comme s'il ne l'eût jamais vu auparavant, et, rassuré par la physionomie bienveillante du vieux savant, il lui sourit.

—Monsieur, lui dit-il, vous paraissez vous intéresser à moi. Il faut que vous m'aidiez à me retrouver dans mes souvenirs. Mais qui êtes-vous?

—Je suis un médecin, qui vous soigne depuis quelque temps, se hâta de dire M. Bondonnat, et qui est bien heureux de voir que vous êtes en pleine voie de guérison.

—Mais mon père?

—Votre père se porte bien. Vous le verrez bientôt. Pour le moment, ne parlons pas de lui. Il est nécessaire que vous m'expliquiez minutieusement ce que vous ressentez, ce dont vous vous souvenez.

—Voyons, reprit le malade avec une sorte d'hésitation, je suis bien Joë Dorgan, n'est-ce pas? Le fils du milliardaire, le frère de l'ingénieur Harry?

—Mais oui, mon ami. A quelle date, selon vous, remonte cette perte de la mémoire dont vous avez souffert?

—Je ne saurais vous le dire au juste. J'ai perdu pour ainsi dire la notion du temps, répondit Joë avec effort, mais ce dont j'ai un exact souvenir, c'est d'un drame sanglant, au delà duquel je ne me rappelle plus rien.

—Raconte-le-moi en quelques mots.

—Mon père m'avait envoyé dans le Sud toucher des sommes importantes. J'avais une escorte d'une douzaine d'hommes... Nous avons été attaqués dans les défilés du Black-Cannon par les "tramps"... Nous nous sommes battus courageusement... Tous les miens ont été tués... Moi, on m'a fait prisonnier. Tandis qu'on m'emmenait, un des bandits m'a collé sur le visage quelque chose de froid, d'une odeur violente.

—Un masque de chloroforme?

—Oui, c'est cela. Et c'est à partir de cet instant qu'il y a comme un trou d'ombre dans mes souvenirs, comme une lacune ténébreuse. C'est comme une interminable nuit qui aurait été pleine de ces cauchemars qui laissent à peine une trace au réveil... Il y avait un endroit où j'étais maltraité, d'où je me suis échappé... Mes souvenirs un peu précis ne recommencent qu'à partir de mon arrivée dans cette forêt... dans cette maison...

—Tout va bien! interrompit joyeusement M. Bondonnat. Vous êtes sauvé. C'est à moi, maintenant, de vous expliquer tout ce qui vous paraît incroyable. Vous avez été victime d'une épouvantable machination. Un génial savant, qui est en même temps un grand criminel, a modifié votre personnalité, et pendant quelque temps vous avez porté pour ainsi dire comme un masque—le visage d'un autre—mais vous allez tout savoir.

M. Bondonnat passa deux longues heures à raconter à Joë Dorgan l'odyssée sanglante de la Main Rouge et les audacieux attentats perpétrés par Baruch et les frères Kramm.

Au cours de cet entretien, M. Bondonnat constata, avec une indicible satisfaction, que Joë avait recouvré non seulement la mémoire, mais en-

core toute son intelligence. Il ne restait plus en lui aucune trace de la métamorphose opérée par Cornélius. Sauf quelques cicatrices, quelques imperceptibles déviations de certains organes, il était redevenu lui-même.

C'est avec le sentiment d'une infinie béatitude qu'il respirait, par la fenêtre grande ouverte, l'air embaumé du jardin; il lui semblait naître à l'existence une seconde fois. Tout l'enchantait, il était heureux de vivre.

Enfin, il éprouvait une immense reconnaissance pour tous ceux qui l'avaient sauvé, abrité, guéri. Il serra en pleurant la main de M. Bondonnat. Il voulut aller embrasser Noël Fless et Ophélia, il embrassa leur enfant; il embrassa même le lord Fesse-Mathieu peu habitué à de pareilles effusions.

—Tout cela est fort bien, dit M. Bondonnat s'adressant à la fois à Noël Fless et à Joë Dorgan. Mais vous savez ce que je vous ai dit. Je cours à Winnipeg... Faites en sorte que tout soit prêt à mon retour...

Une demi-heure après, le vieillard avait rejoint lord Burydan qui sautait en auto et se faisait conduire chez M. Pasquier.

L'homme d'affaires l'introduisit presque aussitôt dans le corps de logis habité par William Dorgan, toujours caché sous le pseudonyme de Clark.

—Il faut m'accompagner à l'instant, dit l'excentrique au vieux milliardaire.

"Où cela?" écrivit le muet sur ses tablettes.

—Vous allez le voir... Hâtons-nous!

"De quoi s'agit-il?" traça de nouveau W. Dorgan qui ne paraissait guère disposé à se déranger.

—C'est une surprise, s'écria lord Burydan impatienté. Mais il faut que vous veniez!

Le milliardaire finit par céder aux instances de son ami, et prit place, à ses côtés, dans l'auto qui partit en quatrième vitesse pour ne s'arrêter qu'à la porte même de la Maison Bleue.

Une nombreuse société se trouvait déjà réunie dans la salle à manger, William Dorgan aperçut Andrée, Frédérique, mistress Ellénor, M. Bondonnat, Kloum, Bob Horwette.

Il y avait encore plusieurs personnes que n'avait jamais vues le milliardaire et qui n'étaient autres que lord Mathieu Fless, son fils et sa belle-fille.

Suivant la recommandation expresse de Bondonnat, nul ne fit mine de reconnaître William Dorgan, qui prit place sur le siège que lui offrit M. Bondonnat.

William Dorgan était en proie à une étrange émotion. Il comprenait que l'heure était solennelle.

Les témoins de cette scène n'étaient pas moins émus. Ce n'est que depuis le matin que l'on savait que W. Dorgan n'avait pas succombé à la catastrophe du pont de Rochester. Aussi, chacun comprenait que de graves événements se préparaient.

—Mes amis, commença lord Burydan au milieu d'un profond silence, je vous ai fait venir ici pour vous associer à un acte de justice et de réparation. J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre.

—D'abord notre ami, le milliardaire William Dorgan, est vivant, bien vivant. Mais, pour échapper aux assassins qui le menaçaient, pour faire éclater la vérité, il a dû laisser croire à sa mort.

D'un geste rapide, l'excentrique avait enlevé les lunettes noires que portait le vieillard.

Toutes les mains se tendirent à l'envi vers le ressuscité, qui, ne connaissant pas le but exact de cette scène, était profondément troublé.

—Je n'ai pas fini, reprit lord Burydan en faisant signe à tout le monde de se rasseoir. W. Dorgan avait un fils qu'il affectionnait tendrement. Ce fils fut pris par des bandits, puis revint après quelques mois de captivité... Ou du moins on crut qu'il revenait, car c'était un imposteur qui avait pris les traits, la physionomie, l'apparence physique du véritable Joë Dorgan.

—Un criminel de génie, un savant sans conscience, Cornélius Kramm, le sculpteur de chair humaine, avait réalisé ce prodige de donner à Baruch Jorgell, les traits de Joë Dorgan et à Joë ceux de Baruch...

—Pendant que la victime, atrocement mutilée, languissait dans une maison de fous, l'assassin, caché derrière ce masque de chair vive que l'inférieur Cornélius avait appliqué sur ses traits semait la mort et la ruine autour de lui. C'est Cornélius et Baruch qui ont fait sauter le pont de l'Estacade; c'étaient eux les possesseurs de l'île des Pendus; ce sont eux, enfin, les lords de la Main Rouge!...

Un silence de consternation plana quelques minutes sur les assistants. Tous étaient effrayés de ces révélations. Ce fut au milieu du plus profond recueillement que lord Burydan poursuivit:

—Heureusement, les bandits ont trouvé à qui parler! Grâce à la science et au courage de nos amis, nous sommes sur le point de triompher dans la lutte... D'abord nous avons retrouvé le vrai Joë. Nous lui avons rendu sa véritable physionomie...

Lord Burydan n'acheva pas. D'un geste impétueux, il arracha le rideau

derrière lequel Joë s'était tenu caché pendant toute cette scène.

Le jeune homme se précipita dans les bras de son père.

— Mon fils! s'écria le milliardaire à la stupéfaction de tous les assistants.

La violence de la commotion morale ressentie par le milliardaire avait été telle, qu'il se trouvait brusquement guéri de sa mutité.

— Mon espoir s'est réalisé! s'écria M. Bondonnat avec exaltation. Je savais qu'une violente émotion était seule capable de guérir le mal causé par une autre émotion violente. J'ai tenté cette audacieuse expérience, et je suis heureux de voir qu'elle a complètement réussi! Master Dorgan, vous êtes guéri. complètement guéri.

Ce coup de théâtre avait été si saisissant, si poignant, que tous ceux qui venaient d'y prendre part demeuraient accablés de stupeur. Ce fut lord Burydan qui rompit le premier le silence.

— Nous ne venons d'assister, dit-il, qu'au premier acte du drame final. Il nous reste maintenant à mettre Cornélius et Baruch hors d'état de nuire et à leur infliger le châtement qu'ils méritent. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne faillirai pas à cette tâche!...

DEUXIEME PARTIE

BAS LES MASQUES !

CHAPITRE PREMIER

Un proje d'union

Il n'était bruit depuis quelque temps dans le monde des "Cinq Cents" que de l'installation, à New-York, de la senora Carmen Hernandez. La jeune

filles, qui devait, à la mort de sa mère, se trouver à la tête d'une fortune de plus d'un milliard et demi, avait abandonné Buenos-Ayres, où elle possédait des domaines aussi vastes que plusieurs départements français, et avait acheté un des plus luxueux hôtels de la cinquième avenue.

La cinquième avenue, dont certaines rues de la Plaine Monceau et des Champs-Élysées peuvent donner une idée, n'est habitée que par des milliardaires et ne se compose que d'une suite de palais et d'hôtels entourés de jardins, dont quelques-uns ont coûté des fortunes.

Habiter la cinquième avenue est déjà une preuve de grande richesse.

L'hôtel qu'avait choisi la senora Carmen était la reproduction exacte d'un palais de la Renaissance espagnole, dont le modèle se retrouverait dans une des rues les plus pittoresques de la vieille cité de Cordoue.

On pensa, non sans raison, que dona Carmen avait élu, entre tant de merveilleuses demeures, celle qui faisait le cadre le plus avantageux à sa beauté.

Carmen offrait, dans toute sa splendeur, le type de la race castillane que n'altérait en elle le mélange d'aucune goutte de sang étranger.

Très blanche de peau, avec des cheveux si noirs qu'ils avaient dans l'ombre de métalliques reflets bleuâtres, Carmen avait des traits d'une pureté de dessin admirable, et ses adorateurs ne manquaient pas de comparer ses regards, à la fois fulgurants et dominateurs, à de beaux diamants dans un écrin de velours sombre.

Ses lèvres étaient pareilles aux pétales couleur de sang de la fleur du grenadier, et ses dents étaient comme d'étincelantes gouttes de lait.

Le pied cambré, la main petite et fine, Carmen avait un corps d'une beauté sculpturale. Sa gorge était belle sans exagération et ses hanches harmonieusement développées ; elle avait, en marchant, cette rythmique nervosité :

Qui d'un seul mouvement révèle une
[déesse.

D'ailleurs, Carmen Hernandez avait autant d'esprit, de bonté et de franchise que de beauté.

Les plus indifférents devenaient ses amis dévoués, ses adorateurs même, dès qu'ils l'avaient vue, dès qu'elle avait souri ou prononcé quelques paroles.

En dépit de leurs milliards, les "Cinq Cents" n'offrent pas un grand nombre d'exemples d'une pareille perfection ; les jeunes filles rechignées et laides, méchantes et vulgaires n'y sont pas rares ; aussi l'arrivée de la senora Carmen produisit-elle, dans les salons de la cinquième avenue, l'effet d'une apparition quasi céleste.

En Amérique, on est pratique avant tout. On commença par se renseigner exactement sur la fortune et sur la situation de la charmante senora, et voici ce que l'on apprit.

Dona Carment était la fille unique de Pablo Hernandez, un des plus riches propriétaires fonciers de la République Argentine. Il avait encore doublé sa fortune en installant, au moment le plus opportun, des filatures de coton. C'était le milliardaire Fred Jorgell, alors propriétaire du trust cotonnier, qui lui fournissait la matière première.

Pablo Hernandez était mort environ trois ans auparavant, dans de tragiques et mystérieuses circonstances. Il

se rendait à Jorgell-City, seul, en automobile, pour effectuer lui-même, entre les mains de Fred Jorgell, un paiement considérable, lorsqu'il avait été assassiné par des malfaiteurs demeurés inconnus.

On avait retrouvé son cadavre à quelque distance de la ville, près d'un ruisseau marécageux, à deux pas de l'auto d'où le malheureux avait dû descendre pour quelque réparation.

Les banknotes avaient disparu. Mais, chose extraordinaire, le cadavre ne portait aucune trace de blessure, sauf une légère contusion, une imperceptible tache noire derrière l'oreille.

Les assassins ne furent jamais découverts.

D'autres crimes se produisirent par la suite, dans les mêmes circonstances, sans que le mystère fût éclairci ; mais on se répétait tout bas que les meurtres qui désolaient Jorgell-City avaient brusquement cessé dès que Baruch Jorgell, le fils du milliardaire, avait quitté la ville pour se rendre sur le vieux continent, où il devait bientôt acquérir une sanglante célébrité en assassinant son hôte et son bienfaiteur, M. de Maubreuil.

A la mort de son mari, dona Juana Hernandez, aidée par quelques serviteurs de confiance, avait continué à administrer, avec beaucoup d'activité et d'intelligence, les propriétés et les manufactures. Quand le trust avait passé des mains de Fred Jorgell à celles de William Dorgan, elle avait continué à acheter, chaque année, à ce dernier, des quantités de coton qui se chiffraient par des millions de balles.

Elle apprit avec beaucoup de chagrin la mort de William Dorgan, tué dans la catastrophe du pont de Rochester.

Elle connaissait les deux héritiers du défunt, Harry et Joë Dorgan. C'est avec peine qu'elle vit le procès engagé entre eux et qui devait avoir pour résultat, en dépouillant l'ingénieur Harry, d'assurer la propriété à peu près entière du trust à Joë et à ses deux associés, Cornélius et Fritz Kramm.

Joë Dorgan—ou plutôt Baruch auquel l'art diabolique de Cornélius avait donné les traits de sa victime—tenait à ne pas perdre une cliente aussi importante. Aussi, multiplia-t-il, à ce moment, ses visites chez la senora Juana. Harry Dorgan, qui dirigeait pour le compte de son beau-père la Compagnie des Paquebots-Eclair, fut loin de se montrer aussi assidu. Il ne fit que quelques visites de loin en loin, et les deux orgueilleuses Espagnoles — la fille aussi bien que la mère — gardèrent rancune au jeune homme de sa négligence.

Baruch sut profiter habilement de la situation. Il gagna entièrement les bonnes grâces de la vieille dame, et, un beau soir, il lui déclara qu'il était passionnément épris de dona Carmen et qu'il sollicitait l'honneur de devenir son époux.

Dona Juana ne fit d'objections que pour la forme.

—Vous aimez ma fille, dit-elle avec une franchise toute espagnole je ne sais pas si elle vous aime, mais je vous crois capable de la rendre heureuse.

—Toute ma vie, murmura le prétendant, sera consacrée à faire le bonheur de votre adorable fille!

—Parbleu, répliqua dona Juana, qui avait le parler un peu libre, croyez-vous que, de son côté, ma Carmen ne vous apportera pas une somme de bonheur supérieure de beaucoup à celle que vous lui promettez? Quelle

femme est plus capable de rendre heureux un époux?

—Je sais, murmura galamment Baruch, que je suis indigne d'une personne aussi parfaite à tous égards que dona Carmen.

—Trêve de compliments ! s'écria brusquement la vieille dame, à laquelle un soupçon de moustache grise donnait quelque chose de viril. Je vous ai dit déjà qu'au point de vue des qualités morales, au point de vue de l'affection, je vous crois digne de devenir le mari de mon enfant. Vous êtes intelligent, énergique, et je vous crois loyal. Mais il y a une question, hélas ! dont il faut bien parler.

—La question d'argent?

—Oui, señor, et traitons-la tout de suite pour n'y plus revenir.

—De ce côté-là, répondit Baruch avec une parfaite assurance, je crois que nous nous entendrons rapidement.

—Vous êtes en procès avec votre frère?

—Sans doute, mais je suis sûr d'avoir gain de cause. Tout le monde vous le dira, et quand même je perdrais,—ce qui est invraisemblable,—il me resterait encore assez de millions de dollars...

—C'est bon. Dans ce cas, mon notaire se mettra dès demain en rapport avec votre sollicitor, et, sitôt que je serai fixée sur ce point important, vous serez officiellement autorisé à faire votre cour à Carmen.

—Je ne demande qu'à en finir avec toutes ces formalités le plus vite possible, reprit le jeune homme d'un air détaché. Mais ce n'est pas là, à mon sens, la question la plus importante.

—Que voulez-vous dire?

—Dona Carmen a-t-elle quelque sympathie pour moi? Voilà ce qui me

préoccupe avant toute chose. Elle ne m'aime pas, je le sais, mais je serais au désespoir de lui être antipathique.

La vieille Espagnole eut un fin sourire.

—Je crois pouvoir vous affirmer, murmura-t-elle, que Carmen n'a aucune prévention contre vous. Je puis dire, sans nullement m'avancer, que vous êtes plutôt de ceux qui lui sont sympathiques.

—Je ferai l'impossible, s'écria Baruch avec un geste de protestation émue, pour conquérir entièrement l'affection de la senora.

L'endroit où cette conversation avait lieu était un petit salon d'été, meublé de sièges de bambou, encombré de plantes vertes, et qui donnait, par une large baie, sur le magnifique jardin du palais.

—Voici précisément Carmen elle-même, dit aimablement dona Juana en montrant de loin la jeune fille qui s'avavançait, insoucieuse, sous une grande allée de magnolias.

—Je vous laisse. Si vous craignez que Carmen n'ait quelques préventions contre vous, il ne tient qu'à vous de les dissiper. Mais, surtout, pas un mot de nos projets, n'est-ce pas?

Et, mettant un doigt sur ses lèvres, avec un malicieux sourire, la vieille dame disparut au moment même où Carmen pénétrait étourdiment dans le salon.

A la vue du jeune homme, elle eut un petit cri de surprise. Ses joues se couvrirent d'un vif incarnat.

—Je ne vous savais pas là, murmura-t-elle, master Joë.

Le jeune homme baisa respectueusement la main petite et charmante que lui tendait la senora.

—J'espère, fit-il, que ma visite ne vous dérange pas?

—Nullement, cher monsieur. C'est toujours avec grand plaisir que nous vous voyons, ma mère et moi.

La conversation se continua quelque temps ainsi, alimentée par des lieux communs de politesse mondaine.

Baruch parla négligemment des millions qu'il allait toucher sous peu. Il dit un mot des dernières représentations théâtrales, de la réception donnée la semaine précédente par un membre des "Cinq Cents"—les Rockefeller—et où, par une excentricité que tout le monde trouva d'un goût exquis, le dîner fut servi par des singes apprivoisés, admirablement dressés et d'une taille ingénieusement appropriée aux mets qu'ils étaient chargés d'apporter.

Ainsi, ce fut un orang-outang qui se chargea du rôti; un gorille apporta le saumon; un macaque, les légumes; un sapajou les entremets, et de délicieux ouistitis les desserts.

—Et le café? demanda Carmen qui riait de tout son coeur.

—Ce fut un négriillon.

—Décidément, voilà un dîner charmant. Mais je pense qu'il faut avoir bien envie de faire parler de soi pour trouver du plaisir à de pareils festins.

—Bah! il faut bien donner des fêtes originales. Quand vous serez mariée, il vous faudra avoir aussi vos réceptions.

—Oh! nous avons le temps d'y penser! murmura Carmen en rougissant imperceptiblement.

Elle leva les yeux vers Joë.

Leurs regards se rencontrèrent. Tous deux avaient réciproquement pénétré leur pensée.

Baruch, d'un geste très doux, prit la main de Carmen, qui ne la retira pas.

—Ecoutez, senora, dit-il, je suis la franchise même, et je ne puis vous cacher plus longtemps que j'ai pour vous la plus profonde admiration, le dévouement le plus entier...

—Est-ce une déclaration? répliqua la senora en retirant promptement sa main.

Puis, prenant tout à coup un air sérieux :

—Vous venez de dire tout à l'heure, master Dorgan, que vous étiez la franchise même. J'ai la prétention d'être tout aussi franche que vous pouvez l'être, et vous allez connaître en deux mots mon opinion sur le mariage. Je n'accepterai d'époux que celui que ma mère me désignera.

—A condition, bien entendu, qu'il vous plaise.

—Oh! ma mère ne me mariera jamais contre mon gré. Elle serait désolée de me faire de la peine. Moi, de mon côté, vous m'entendez, jamais je ne prendrai pour mari quelqu'un qui déplairait à ma mère.

—Senora, murmura le jeune homme avec un trémolo dans la voix, quelle serait votre décision si la senora Juana avait agréé ma demande?

—Je ne sais... murmura la jeune fille, surprise par cette question inopinée. Je n'ai jamais pensé à une telle chose...

Cette conversation, qui commençait à prendre une allure tout à fait intime, fut brusquement interrompue par l'entrée d'un domestique qui portait sur un plateau de vermeil une carte de visite couverte d'une fine écriture.

Le jeune milliardaire brûlait d'en vie de connaître le nom du visiteur inopportun. Mais, malgré toute sa curiosité, il ne put arriver à déchiffrer ce qui était écrit sur le bristol.

Carmen, après y avoir jeté un coup d'oeil, s'était levée précipitamment.

—Excusez-moi, master Dorgan, fit-elle. Je vous laisse pour quelques minutes. Si vous n'êtes pas trop pressé, attendez mon retour. Le piano et les albums du salon vous aideront à patienter. Il y a aussi des havanes bien secs dans le petit meuble d'ébène.

Vive et légère comme une fée, Carmen avait déjà disparu, sans attendre la réponse de son adorateur. Baruch était enchanté. Par la pensée, il se voyait déjà à la tête de la royale fortune de dona Hernandez.

—Tout va bien, murmura-t-il. Je crois que, cette fois, j'atteindrai mon but sans trop de mal!

Il prit nonchalamment, dans le meuble d'ébène, une régalia couleur d'or, le fit craquer d'un coup d'ongle et l'alluma, voluptueusement étendu dans un rocking-chair.

Il s'abandonnait aux idées les plus riantes, enseveli dans un nuage d'odorante fumée, sans s'apercevoir de la fuite du temps.

Une heure déjà s'était écoulée, et dona Carmen n'était pas encore revenue.

Si Baruch avait pu deviner quels étaient les visiteurs pour lesquels dona Carmen l'avait laissé, il eût été certainement moins rassuré.

Voici ce que portait la carte de visite remise à la jeune fille:

"Lord Astor Burydan et Mme Andrée Paganot, née de Maubreuil, se rappellent au souvenir de dona Carmen Hernandez, et la prient de leur accorder quelques minutes d'entretien, pour une affaire extrêmement sérieuse."

Carmen connaissait lord Astor et Andrée, qu'elle avait rencontrés à dif-

férentes reprises, dans les salons des "Cinq Cents". Elle s'empressa donc d'accueillir leur demande.

Elle avait cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'une question mondaine. Mais, dès que lord Burydan eut prononcé quelques mots, la jeune fille comprit que ce qu'on avait à lui dire était de la plus exceptionnelle gravité.

Quand elle vint enfin rejoindre Baruch, ses traits exprimaient encore une violente émotion et ses beaux yeux de velours étaient rougis par des larmes, mais elle fit effort pour ne rien laisser paraître de ses inquiétudes. Ce fut même avec un visage souriant et un calme parfait—du moins en apparence—qu'elle pénétra dans le petit salon.

Si Baruch avait été plus observateur, ou, plutôt, s'il n'avait pas été abusé par la certitude du succès, il eût remarqué que les paroles et les manières de la jeune fille n'avaient ni la même insouciance, ni la même franchise. Une secrète contrainte se devinait dans ses moindres gestes, dans ses phrases les plus insignifiantes.

—Excusez-moi de vous avoir fait attendre, dit-elle. Je n'ai pu me libérer plus tôt d'une visite importune. Mais maintenant je suis tout à vous.

—De grâce, ne vous excusez pas, senora.

—Vous avez dû vous ennuyer?..

—Qu'importe! Vous voici, vous êtes pardonnée...

Et il ajouta hardiment:

—Vous plaît-il, senora, que nous reprenions la conversation à l'endroit où elle a été interrompue?

—De quoi parlions-nous donc? murmura-t-elle avec une feinte distraction.

—Ne vous souvient-il plus qu'il était question de mariage?

—C'est vrai, dit Carmen avec un brusque mouvement.

—Je vous disais, reprit Baruch, que vous me rendriez le plus heureux des hommes, senora, en consentant à m'accorder votre main.

Carmen rougit et pâlit tour à tour.

Ce fut en se contraignant terriblement qu'elle répondit:

—En effet, master Dorgan. Et je vous expliquais que je n'accepterais de mari que s'il était agréé par ma mère...

—Je crois, murmura Baruch avec une émotion bien jouée, que j'ai les plus grandes chances d'obtenir le consentement de dona Juana.

—Je ferai ce que me dira ma mère... dit-elle en baissant les yeux.

Elle ajouta, avec une inflexion de voix qui parut étrange à Baruch:

—Je n'aime personne, certes. Mais j'avoue que j'accorderais tout de suite ma main à l'homme qui réussirait à découvrir les assassins de mon père et à venger sa mort.

Baruch était devenu livide.

—Je sais, balbutia-t-il avec de grands efforts, que le senor Pablo Hernandez a péri de façon mystérieuse à Jorgell-City. Croyez, senora, que je ferai l'impossible pour vous être agréable et pour découvrir les meurtriers. Si je n'y réussis pas, personne n'y réussira!

Carmen avait reconquis tout son calme, toute son amabilité.

—Je vois, master Dorgan, dit-elle en souriant, que nous nous entendrons parfaitement. N'oubliez pas, surtout, que la chose importante c'est d'obtenir le consentement de dona Juana.

Elle tendit sa main à Baruch qui y déposa un long et respectueux baiser.

Le bandit se retira la joie dans le coeur.

Il ne voyait pas d'obstacle sérieux à son union avec la charmante Espagnole. Il était même surpris de n'avoir pas rencontré plus de difficultés.

D'abord vaguement inquiet des paroles de la jeune fille au sujet de l'assassinat de Pablo Hernandez, il s'était promptement rassuré.

—Carmen est comme toutes les jeunes fille, s'était-il dit; elle aimerait à épouser le vengeur de son père. C'est une romantique déclaration qui fait bon effet. Carmen est sans doute, d'ailleurs, très sincère en s'exprimant de la sorte. Mais le mort du vieux fila-teur est une affaire déjà bien lointaine; elle est maintenant classée, oubliée, il serait invraisemblable qu'elle revînt sur l'eau.

“Je ferai quelques enquêtes pour la forme. Je promettrai des primes; Carmen sera enchantée de mon zèle. Mais à l'impossible nul n'est tenu. On s'apercevra bien que les assassins sont introuvables; on n'y pensera plus. J'ai le consentement de dona Juana, tout ira bien. Avant trois mois, je serai l'époux d'une charmante femme et l'homme le plus riche de toute l'Amérique.

Huit jours plus tard, les journaux de l'Union annonçaient, à mots couverts, le très proche mariage de la belle Carmen et du jeune et célèbre directeur du trust des cotons et maïs.

CHAPITRE II

Un sauvetage

Une grande automobile, de forme massive et fermée hermétiquement, était partie, depuis la veille, du château que possédait lord Burydan dans les environs de Winnipeg, au Canada.

Par ce clair matin de printemps, elle longeait la rive du Rio Rouge, qui arrose l'Etat de Minnesota, en bordure de la frontière canadienne.

En tout autre pays qu'aux Etats-Unis, où chacun a pour principe de ne pas se mêler des affaires de son voisin, cette voiture eût attiré, pour plus d'une raison, l'attention des curieux. Elle n'était éclairée que par deux petites lucarnes de verre dépoli intérieurement grillagées. On eût dit une vraie prison roulante. D'ailleurs, en dépit de sa solidité et de son poids, elle était munie d'un moteur très puissant et elle dépassait aisément à l'occasion une vitesse de cent vingt à l'heure.

Trois personnes occupaient cette mystérieuse voiture. L'une, que l'on ne voyait jamais, était, au dire des deux autres, un malade frappé d'aliénation mentale, et que l'on conduisait dans l'Etat de New-York, où il devait être enfermé dans une maison de santé.

C'était ce qu'avaient affirmé ses conducteurs lorsqu'on avait franchi la frontière canadienne.

Les douaniers yankees, plus méfiants que dans tout autre pays du monde, avaient demandé à voir le malade. On leur avait montré, affalé dans le fond de la voiture, un personnage maigre et blême dont le bras était entouré d'un appareil et qui semblait plongé dans un anéantissement proche du coma. Les douaniers n'avaient plus eu alors aucun doute.

D'ailleurs, avait ajouté l'un des chauffeurs,—un homme d'une stature gigantesque qui répondait au nom de Goliath, — nous sommes obligés à beaucoup de précautions, car notre malade, M. Slugh, est sujet à de violents accès de fièvre chaude.

Tout cela avait paru fort vraisemblable.

La vigilance des deux gardiens était telle, à l'égard de leur prisonnier, qu'ils ne lui permettaient jamais de descendre de la voiture, même pour prendre ses repas.

Quand ils s'arrêtaient,—c'était toujours en face de quelque auberge isolée,—Goliath, le premier, allait manger, laissant son compagnon, Bob Horwett, en sentinelle, puis c'était le tour de ce dernier, de façon que Slugh ne fût jamais seul une minute.

Précaution peut-être superflue, car le pauvre diable paraissait dans un si lamentable état, qu'il lui eût été bien difficile de parvenir à recouvrer sa liberté.

Goliath et Bob Horwett, sans se relâcher de leur surveillance, avaient fini par se tranquilliser complètement sur la possibilité d'une évasion de la part de leur prisonnier.

Un matin, charmés par la beauté de la température, ils étaient montés tous deux sur le siège après avoir eu soin d'enfermer Slugh à double tour dans sa prison roulante.

Ils prenaient plaisir à regarder les rives du Rio Rouge bordées de peupliers, d'aulnes, de saules et de grands osiers, qui commençaient à se couvrir de bourgeons. Dans la forêt voisine, on entendait le bruit cadencé de la cognée d'un bûcheron, et ce coin de solitude avait quelque chose de sauvage et de paisible en même temps, qui reposait l'esprit et la vue.

—Tiens! dit tout à coup Goliath en tirant de son gousset un énorme chronomètre en or (un cadeau de lord Burydan), il n'est pas loin de onze heures et j'aperçois là-bas une maisonnette qui est peut-être une taverne?

—C'en est une certainement, répondit Bob Horwett. Je vois d'ici l'enseigne.

—Dans ce cas, nous allons nous y arrêter pour déjeuner. L'air vif de la rivière m'a donné une faim de loup.

—C'est comme moi. Et nous pourrions aller loin, avant de trouver un endroit aussi propice.

Quelques minutes après, l'auto stoppait devant la taverne, une jolie construction de bois peinte en rouge et en vert, neuve et bien vernie, comme un de ces chalets que l'on offre aux enfants à l'époque du jour de l'an.

Devant la porte s'étendait une tonnelle, en ce moment dépouillée de son feuillage de houblons et de gobéas, mais d'où l'on avait une vue magnifique sur la rivière.

—Nous serons admirablement bien là, dit Goliath en appelant le patron d'un coup de poing qui fit craquer la table.

—Il y a déjà du monde, fit Bob Horwett en montrant, à l'autre extrémité de la tonnelle, deux hommes deux gentlemen en costume de touristes, attablés devant une bouteille de whisky.

—Bah! ce sont des excursionnistes!

—Pour une fois, proposa Bob Horwett, nous pourrions bien déjeuner ensemble, Slugh ne va pas s'envoler.

—Entendu. Il n'y a rien de si désagréable que de manger seul. D'ailleurs, tout en mangeant je surveillerai la voiture.

Le patron, un Ecossais de mine joviale, était accouru.

—Or ça! lui dit Goliath, en se donnant un coup de poing sur le thorax qui sonnait le creux, que vous restet-il dans votre garde-manger? Je vous préviens que j'ai un appétit sérieux.

—Il n'y a qu'à vous regarder pour en être convaincu, répondit facétieusement l'hôte. Ce n'est certainement pas en mangeant des sauterelles que vous vous êtes fait de pareils biceps! Mais, rassurez-vous, mon garde-manger est bien garni.

—Dites-nous donc un peu ce qu'il renferme.

—Rien que du bon, sirs. Bon saumon du Rio Rouge, bon jambon d'ours canadien, bon rosbeaf des prairies du Minnesota. Sans compter des anguilles fumées, des tomates de San-Francisco, et d'autres bagatelles.

—Je vois, murmura Goliath, que nous pourrions nous entendre. Servez-nous au plus vite!

—Mais que faut-il vous apporter?

—Ce qu'il y aura de mieux et de meilleur, répliqua Bob Horwett. Nous ne regardons pas à la dépense...

—Servez-nous donc de tout, interrompit Goliath en montrant dans un bâillement une formidable rangée de dents. Je me sens, ce matin, une telle faim, que je serais capable de manger un mouton tout entier, comme cela m'est arrivé un jour à la suite d'un pari!

Le tavernier, enchanté d'avoir affaire à de si bons clients, se hâta de dresser le couvert qu'il flanqua symétriquement de deux cruchons de pale-ale à droite et de deux bouteilles de vin de Californie à gauche.

Il se convainquit bientôt que Goliath n'avait nullement exagéré en parlant de son appétit. C'était plaisir de le voir torcher les plats, et faire disparaître avec rapidité les tranches de saumon et les quartiers de rosbeaf, comme s'il les eût jetés dans quelque abîme.

Bob Horwett, sans posséder la puissance d'absorption de son camarade,

était ce qu'on appelle une belle fourchette.

Le tavernier, qui avait fait autrefois ses études pour être professeur à Glasgow, n'était pas loin de penser qu'il avait l'honneur d'héberger à sa table le fameux Gargantua et son rival, le célèbre Gouliafre.

Il n'était pas le seul d'ailleurs à admirer l'appétit des dîneurs.

Les deux touristes, attablés devant leur whisky à l'autre bout de la tonnelle, n'étaient pas moins émerveillés; surtout l'un d'eux, un vieillard à cheveux gris et à lunettes bleues, vêtu d'un complet de molleton vert et d'une casquette de yatchman. Il ne quittait pas des yeux Goliath et Bob Horwett.

Ce dernier finit par s'apercevoir de l'attention dont il était l'objet et il demanda négligemment à l'hôte s'il connaissait les deux gentlemen.

—Ma foi non, répondit l'Écossais. Je crois que ce sont de braves gens. Ils sont là depuis hier et ils paient rubis sur l'ongle. C'est à eux le grand canot à pétrole que vous voyez à l'ancre là-bas derrière les saules. Ils vont à la chasse et à la pêche. Leur projet est, à ce qu'ils disent, de remonter à petites journées le cours du Rio Rouge jusqu'au lac.

Bob Horwett, rassuré par ces paroles, ne s'occupa plus des deux étrangers.

D'ailleurs, bientôt après tous deux se levèrent et se dirigèrent paisiblement vers l'endroit où leur embarcation était amarrée.

Pour y parvenir, ils étaient obligés de passer de l'autre côté de l'auto dont la lourde masse les séparait de Goliath et de Bob Horwett.

Au moment où les yatchmen passaient derrière la voiture et où, par

conséquent, ils ne pouvaient être vus des dîneurs, l'homme au complet de molleton sauta prestement sur le marchepied et plongea un regard inquisiteur à travers la lucarne grillagée.

Tout de suite il poussa une exclamation de surprise.

—Mais c'est Sulgh! s'écria-t-il. Je le croyais mort!

—Qui êtes-vous? demanda le prisonnier avec émotion.

—Silence, au nom des lords! fit l'inconnu en posant un doigt sur ses lèvres.

Et il continua son chemin, laissant Slugh dans la stupéfaction la plus profonde.

Goliath et Bob Horwett n'avaient naturellement rien vu de ce petit drame, qui s'était déroulé à quelques pas de la table même où ils déjeunaient.

Quelques minutes plus tard, le yachtman, toujours suivi de son compagnon,—un vigoureux matelot,—revint du canot à pétrole à la taverne. Il demanda de quoi écrire et parut s'absorber dans la rédaction d'une longue lettre.

En réalité il n'avait écrit qu'un billet d'une dizaine de lignes et d'une écriture si serrée que toute la missive tenait sur un carré de papier de dimensions très exigües.

Alors, sans éveiller l'attention de personne, il alla rôder du côté de la cuisine. Sur la table massive, qui en occupait le centre, se trouvait un plateau, sur lequel étaient disposés les éléments d'un repas confortable mais sans luxe.

Un petit boy achevait de ranger tous les ustensiles nécessaires.

L'inconnu s'approcha de lui.

—A qui donc est destiné ce déjeuner? demanda-t-il avec un sourire plein de bonhomie.

—Sir, répondit le négriillon, ce repas est préparé pour un malade qui voyage en auto avec les deux gentlemen que vous avez vus sous la tonnelle.

—Et c'est toi qui vas être chargé de le porter?

—Non pas. Ces gentlemen ont insisté pour servir eux-mêmes leur ami.

—Ah! bien! fit l'étranger en s'éloignant d'un air d'indifférence.

Mais, dès que le boy eut tourné les talons, le wachtman revint sur ses pas et glissa dans le pain le billet qu'il venait d'écrire et qu'il avait roulé en forme de tube à peu près de la longueur et de la grosseur d'une allumette ordinaire. Il l'enfonça assez profondément dans la mie de pain pour qu'on ne pût voir dépasser la moindre parcelle de papier.

Cela fait, il sortit de la cuisine sur la pointe du pied et alla se rasseoir sous la tonnelle.

Il ouvrit la portière de l'auto, déposa le plateau sur les genoux du bandit, qu'il enferma à clef, selon son habitude.

Slugh se mit à manger de bon appétit; car, quoiqu'il fit mine d'être toujours très malade, il était presque complètement remis de la blessure qu'il avait reçue à l'épaule.

Tout à coup, il sentit sous ses dents une résistance et il retira de sa bouche le billet plié qu'il avait presque manqué d'avalier.

Il le déplia avec soin, et, pendant qu'il en faisait la lecture, son visage rayonnait.

—Je savais bien, s'écria-t-il, que les lords ne m'abandonneraient pas. Maintenant, je suis sûr de ne pas rester longtemps prisonnier.

Avec sa prudence habituelle, Slugh déchira le petit carré de papier, le mâcha et en fit une boulette qu'il avala.

Peu après, Goliath revint chercher le plateau et les reliefs du repas de son prisonnier. Puis l'on ne tarda pas de se remettre en route.

Une de ces averses de printemps qui durent peu et auxquelles succède bientôt le soleil, s'était mise à tomber. Goliath demeura sur le siège, pendant que Bob Horwette se retirait dans l'intérieur de la voiture et s'asseyait à côté de Slugh.

L'auto continuait à suivre la route qui longe le Rio Rouge.

La campagne était absolument déserte.

Tout à coup, Slugh, qui était aux aguets depuis la lecture du mystérieux billet, entendit, dans l'éloignement, trois coups de trompe régulièrement espacés.

Il tressaillit. C'était le signal auquel le billet qu'il avait reçu lui disait de faire attention.

Ni Goliath ni Bob Horwette ne prirent garde à ces sons de trompe, venant du canot à pétrole qui s'était mis en marche presque en même temps que l'auto et qui suivait parallèlement le cours de la rivière.

Immobile dans son coin, Slugh retenait sa respiration, le coeur palpitant d'anxiété.

Soudain, un grand cri s'éleva. C'était le matelot du canot à pétrole qui venait de tomber à l'eau et qui appelait au secours de toutes ses forces.

Bob Horwette, qui, on le sait, détenait le record du monde de la natation, ne prit pas le temps de réfléchir. Il ouvrit brusquement la portière, la referma négligemment en criant à Goliath de faire attention, et courut à l'endroit de la berge où l'homme ve-

nait de disparaître, il piqua une tête et, filant entre deux eaux, se mit à la recherche du disparu.

Slugh avait suivi Bob Horwette des yeux.

Au moment précis où il le vit s'enfoncer dans l'eau, le bandit ouvrit la portière, qui n'avait pas été refermée à clef et se mit à courir de toutes ses forces.

Il avait momentanément l'avantage, car Goliath, à cause de son poids énorme, était un médiocre coureur.

Le géant s'en rendit compte immédiatement, et, lâchant un juron retentissant, il lança l'auto à la poursuite du fugitif qui courait droit à la rivière.

Pendant ce temps, le canot à pétrole s'était rapproché du bord. Slugh y monta au moment même où le faux noyé y mettait le pied.

Celui au secours duquel Bob Horwette s'était élancé si généreusement était lui-même un excellent nageur. Il avait plongé deux fois pour faire perdre sa trace à son sauveur, et, après avoir contourné le canot, il y était tranquillement remonté.

Aussitôt, le yachtman, qui n'était autre que Léonello, l'homme de confiance et le préparateur du docteur Cornélius, mit en marche le moteur du canot, qui fila de toute la vitesse qu'il était capable de fournir.

Bob Horwette, désespéré de son imprudence, avait compris, mais trop tard, le stratagème dont il était victime.

Furieux, désespéré, il suivit quelque temps le canot à la nage. Mais ceux qui le montaient l'assailirent d'une décharge de brownings, qui fit crépiter autour de lui une grêle de balles. La rage au coeur, il dut plon-

ger, battre en retraite, et, finalement, regagner la rive.

Non moins exaspéré que son compagnon, Goliath tira dans la direction du canot tous les projectiles de son revolver. Mais l'embarcation, favorisée par le courant très rapide en cet endroit, ne tarda pas à disparaître.

Deux heures plus tard, Slugh et Léonello, lassant le canot à la garde du matelot, débarquaient en face d'une station de chemin de fer et prenaient un billet pour New-York, où ils arrivaient le lendemain.

Le vieil Italien conduisit Slugh à l'un des hôtels qui étaient sous l'occulte dépendance de la Main Rouge, puis il s'empressa d'aller rendre compte de sa mission au "sculpteur de chair humaine".

Il trouva Cornélius dans son laboratoire souterrain.

—Eh bien, Léonello, demanda le docteur avec impatience, m'apportez-tu de bonnes nouvelles?

—Elles sont à la fois bonnes et mauvaises. Je n'ai pu mettre la main sur Joë Dorgan.

—Explique-moi cela, grommela Cornélius en fronçant le sourcil. Voilà un échec très regrettable et qui m'étonne fort de ta part. Tu sais cependant qu'il est très important pour nous d'avoir entre les mains le faux Baruch.

—Il n'y a pas eu de ma faute, vous allez vous en rendre compte. J'arrive à Winnipeg, comme vous me l'aviez ordonné, je m'informe à droite et à gauche, et j'apprends, tout d'abord, que lord Burydan et tous ses amis, parmi lesquels se trouvait M. Bondonnat, venaient de quitter le Canada pour se rendre à New-York.

—En effet, leur arrivée m'a été signalée.

—Je ne tardai pas à retrouver les traces de Joë Dorgan. Il avait été longtemps soigné dans un cottage habité par Noël Fless, le fils de ce vieil avare que Slugh autrefois essaya vainement de dévaliser. Les gens du pays l'avaient surnommé le "dément de la Maison Bleue" ils le regardaient comme un idiot inoffensif, mais absolument incurable.

—Tu me rassures, murmura Cornélius. Si jamais Bondonnat, qui n'est pas un ignorant, s'était avisé de l'étudier de près, il eût été bien capable de le guérir.

—Il est impossible que l'on ait pu se douter d'une substitution pareille.

—Je le crois aussi... Quand même, j'ai eu tort de laisser vivre ce Joë... Baruch ne jouira paisiblement de la personnalité qu'il a usurpée que lorsque ce Joë aura définitivement disparu.

—Il y a peu de temps, le dément quitta le cottage de Noël Fless, et personne ne put me dire ce qu'il était devenu. C'est alors que j'appris qu'un mystérieux prisonnier était gardé à vue dans le château de lord Burydan.

—C'était Joë?

—Je le crus aussi, et je pris mes mesures en conséquence. Quand le captif fut emmené en auto par ses deux gardiens, je suivis leur voiture d'étape en étape, et je saisis la première occasion pour regarder dans ce cahot roulant. Je m'attendais à voir Joë. Vous devinez quelle fut ma surprise en me trouvant en présence de Slugh, que nous croyions mort et enterré dans les marais de la Floride.

—Il fallait le faire évader! Slugh a été très fidèle à la Main Rouge. De plus, c'est un homme de ressource, un homme d'action.

—Je l'ai fait évader... Malheureusement, je n'ai aucun renseignement à vous fournir sur Joë Dorgan.

Cornélius réfléchit un instant.

—Il faut à tout prix savoir où il est! Je ne serai pas tranquille tant qu'il sera vivant.

—Je suppose qu'il est à New-York, ou dans les environs. Je crois aussi qu'il ne sera pas difficile de remettre la main sur lui, en faisant suivre lord Burydan et Bondonnat.

—N'épargne, pour y réussir, ni le temps, ni l'argent. Nous avons été trop négligents à l'égard de ce Joë, il faut rattraper le temps perdu. Tout marche à souhait. Baruch va entrer en possession des millions de William Dorgan, en attendant ceux de Fred Jorgell, qui nous reviendront aussi.

—Comment cela?

—Isidora héritera de son père, l'ingénieur Harry de sa femme, et Baruch de l'ingénieur Harry. C'est à la Main Rouge qu'il appartient seulement de régler l'époque du décès de ces trois personnages.

—Quelle combinaison grandiose ! s'écria Léonello émerveillé.

—Grandiose? Oui, peut-être! Mais il ne faut pas qu'une vétille, un détail oublié viennent la réduire à néant. Va vite commencer tes recherches. Il faut que Joë Dorgan soit retrouvé avant la fin de la semaine.

CHAPITRE III

Règlement de comptes

Joë Dorgan venait de passer la soirée chez dona Carmen Hernandez, dont il était, depuis plusieurs semaines déjà, le fiancé officiellement reconnu.

Ce mariage, annoncé à grand fracas par toute la presse new-yorkaise, de-

vait avoir lieu dans trois jours, et il n'était bruit que des merveilleux cadeaux que les membres du groupe aristocratique des " Cinq Cents " avaient envoyés à la jeune fille.

Baruch nageait dans la joie. L'avenir s'étendait devant lui comme un ciel sans nuages. Il avait décidément gagné la terrible partie qu'il avait jouée. Le matin même, il avait signé, chez l'homme d'affaires d'Harry Dorgan, les arrangements qui le mettraient définitivement en possession du trust des maïs et cotons.

Il ne voyait aucune ombre à son bonheur.

—Encore trois jours! avait-il dit à dona Carmen en prenant congé d'elle. Ces trois jours vont me sembler bien longs.

—Je n'en doute pas, avait répondu la jeune fille avec un étrange sourire. Mais ne faut-il pas, en toutes choses, se montrer patient?

Et, dans un geste digne d'une reine, la jeune fille avait tendu sa main à Baruch, qui, comme il faisait chaque soir, y avait déposé un baiser à la fois respectueux et tendre.

Il pouvait être à ce moment dix heures du soir. Le jeune homme remonta dans son auto et ne tarda pas à s'absorber dans une agréable méditation.

—Carmen est charmante, songeait-il; un peu fière, un peu dédaigneuse et froide, mais je finirai bien par me faire aimer d'elle. J'ai réussi des choses plus difficiles que cela... Après tout, qu'elle reste aussi cérémonieuse qu'elle voudra, une fois que j'aurai touché la dot...

Baruch prit le cornet acoustique qui aboutissait à l'oreille du chauffeur:

—Vous stoppez à l'entrée de la trentième avenue, dit-il.

—Well, sir! répondit l'homme obsequieusement.

Et l'auto fila à toute vitesse, à travers les avenues déjà désertes.

Un quart d'heure plus tard, Baruch mettait pied à terre, et, après avoir ordonné au chauffeur de l'attendre, remontait à pied la trentième avenue, le pardessus remonté jusqu'aux oreilles, comme s'il eût craint d'être reconnu.

Il passa en face du magnifique hôtel habité par le docteur Cornélius, contourna les hautes murailles du jardin et se trouva dans une ruelle déserte, bordée de masures branlantes.

Il s'arrêta en face d'une cahute de planches, en bordure d'un terrain vague, qu'entourait une palissade, et frappa quatre coups régulièrement espacés.

Une porte s'ouvrit, et Baruch se glissa silencieusement dans une salle basse, qu'une lampe à huile, suspendue au plafond, éclairait d'une lueur tremblotante. C'est dans ce local qu'avaient lieu les répartitions de butin que les lords de la Main Rouge faisaient à leurs affiliés, à des époques régulières.

En entrant, Baruch aperçut Fritz et Cornélius, assis à une petite table sur laquelle s'empilaient des carrés de papier portant, à l'un des angles, la signature de la Main Rouge. Une petite boîte, encore à demi-pleine de banknotes et d'aigles d'or, était à côté de Fritz.

—Eh bien! demanda joyeusement Baruch, la répartition est-elle terminée?

—Elle vient de finir à l'instant, répondit Cornélius.

—J'y aurais assisté aussi comme de coutume, mais un fiancé bien épris a des devoirs...

—Que nous comprenons parfaitement, murmura Fritz sur le même ton jovial. Vous êtes tout excusé, mon cher!

—Nous n'avons, je pense, reprit Baruch, aucune raison de rester plus longtemps dans ce taudis. Nous serons beaucoup mieux ailleurs pour causer.

—C'est ce que j'ai pensé, fit Cornélius. J'ai fait servir un petit souper dans mon laboratoire; là, nous ne serons dérangés par personne.

Les trois lords de la Main Rouge sortirent un à un de la maisonnette et s'engagèrent dans la ruelle, en ce moment tout à fait déserte.

Ils rentrèrent dans le jardin de Cornélius par une petite porte dont celui-ci avait la clef, et bientôt l'ascenseur les déposa dans le vestibule du laboratoire souterrain.

Cornélius ouvrit une porte.

Ce fut un éblouissement. Sans doute, en raison de la solennité des circonstances, Cornélius avait ordonné de magnifiques préparatifs. La vaste salle voûtée était éclairée par une centaine de lampes électriques, dissimulées par des massifs de feuillage et de corbeilles de fleurs. Les cadavres à demi disséqués, les appareils effrayants ou étranges étaient cachés aux regards sous de lourdes tentures de velours orangé.

Cornélius n'avait laissé en évidence qu'une grande vitrine, où se trouvaient des statues de cire, coloriées avec tant d'art qu'elles donnaient l'illusion de la vie.

Au centre du laboratoire, se dressait une table couverte de vaisselle plate et de cristaux rares, que décoraient des gerbes de roses et d'orchidées. Deux dressoirs lui faisaient pendants: l'un chargé de flocons poudreux des orus les plus célèbres du monde,

l'autre de pâtisseries et de fruits magnifiques disposés sur des compotiers de vermeil.

Léonello se tenait dans un coin, occupé aux derniers préparatifs.

—J'espère, fit Cornélius, que vous n'aurez pas trop à vous plaindre de mon hospitalité.

—Elle est digne des lords de la Main Rouge, s'écria Baruch avec enthousiasme.

—A table, messieurs ! La soirée d'aujourd'hui est doublement solennelle pour nous. Elle marque le couronnement d'une des plus audacieuses entreprises qui aient jamais été tentées!...

Les trois bandits s'assirent, et, tout en savourant les mets délicats que Léonello leur servait dans des plats recouverts de cloches de vermeil, ils commencèrent à discuter des importantes affaires qui avaient motivé leur réunion.

Tout d'abord, on but aux fiançailles de l'heureux Baruch, le futur époux d'une des plus belles héritières de New-York et la plus riche peut-être.

Cornélius, avec son ironie quelque peu caustique, ne se fit pas faute de rappeler au fiancé les circonstances qui avaient accompagné l'assassinat de Pablo Hernandez, alors que Baruch habitait Jorgell-City. Il rappela également comment, tenu en rigueur par son père, Baruch en était réduit à escamoter les bijoux de sa soeur, miss Isidora, ou à électrocuter les passants pour se procurer quelques dollars et aller les jouer au club du "Haricot noir".

Baruch était si heureux, ce soir-là, qu'il ne se fâcha même pas de cette évocation d'un passé sanglant.

—Qu'imopрте tout cela! s'écria-t-il.. Ce sont des faits qui sont aussi

loin de nous, aussi hors de notre pouvoir, que peut l'être l'histoire de l'empereur Néron ou la destruction de Babylone... Baruch n'existe plus, grâce à la science toute-puissante du docteur Cornélius. Il n'y a plus, devant vous, que Joë Dorgan, l'homme le plus riche de toute l'Amérique dans quelques jours et, en ce moment même, le plus heureux peut-être!

—Je vous le déclare ici, mes amis, je n'ai pas l'ombre d'un remords. Je suis fier de l'énergie qui m'a permis d'accomplir des actes qui épouvanteraient le commun des mortels.

—Vous ne souffrez donc plus, demanda sournoisement Cornélius, de ces "cauchemars du samedi" qui vous ont tant effrayé à certaine époque?

Baruch eut un haussement d'épaules.

—Bah! fit-il, j'ai fini par dompter mes nerfs. Ma santé est en ce moment aussi bonne que possible.

—A votre santé! s'écria Fritz.

Tous trois rapprochèrent leurs coupes pleines d'un vieux vin de lacrymchristi aux reflets d'or, et burent en silence.

La conversation se continua ainsi jusqu'à la fin du repas.

Elle ne prit une allure plus sérieuse que lorsque Léonello eut enlevé le dessert et apporté le café, les liqueurs et les cigares.

—Mes amis, dit Baruch en tirant de sa poche un carnet couvert de chiffres, il est temps de parler de choses pratiques. Comme ma dépêche de ce matin vous l'a appris, nous sommes maintenant entrés en possession du trust des cotons et maïs. Grâce aux sages précautions que nous avons prises, Harry n'a touché, en tout et pour tout, de l'héritage paternel que vingt millions de dollars, tandis que

la part de chacun de nous dépasse quatre-vingt millions de dollars... Encore cette somme est-elle appelée à doubler dans un laps de temps très court, à cause de l'extension, pour ainsi dire automatique, du trust qui, à un moment donné, doit englober toute la production américaine. Voici les détails des chiffres que vous pourrez vérifier vous-mêmes.

Cornélius d'abord, puis Fritz examinèrent avec une attention méticuleuse le carnet de Baruch et le trouvèrent parfaitement en règle.

Par un scrupule, assez fréquent chez les coquins de sa trempe, Baruch avait fait preuve, dans ce partage, d'une probité méticuleuse.

Ses deux complices le félicitèrent chaleureusement, et tous trois, sous l'influence des grands vins et des mets de haut goût, s'abandonnèrent à leurs rêves ambitieux.

Baruch rêvait le trust des trusts, l'universelle royauté de l'argent.

—A nous trois, s'écria-t-il, nous sommes de taille à attaquer une entreprise aussi sublime. Quel roi, quel empereur posséderait une pareille puissance? Quels rêves grandioses ne pourrait-on pas réaliser avec ce levier d'or entre les mains?... Les concepts les plus audacieux, les plus chimériques deviendraient de réalisation facile!... Atteindre les planètes, pénétrer jusqu'au centre de la terre, rendre l'homme immortel, tout cela deviendrait possible!... La science n'est-elle pas souveraine maîtresse?

Cornélius jeta quelques gouttes d'eau froide sur cet enthousiasme.

—En principe, dit-il, rien de tout cela n'est impossible... Mais nous en reparlerons. Pour le moment, je suis d'avis que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de consolider notre si-

tuation, de la rendre tout à fait inattaquable et d'éviter qu'on parle trop de nous.

—A propos, demanda brusquement Fritz, a-t-on des nouvelles de Joë?

Ce fut Léonello qui se chargea de répondre.

—Il se trouve en ce moment, dit-il, dans la propriété que possède Harry Dorgan, dans une île du lac Ontario.

—N'est-ce pas là que se trouvait le buste d'or massif aux prunelles d'émeraude?

—Précisément. Mais la propriété est si bien gardée qu'il n'y a pas moyen d'y pénétrer. Comme je l'ai expliqué au docteur, nous n'avons, je crois, rien à craindre de lord Burydan et de ses amis. Ils sont complètement matés et ils ont bien d'autres soucis que de chercher à nous nuire.

—Parbleu, dit Baruch, je le sais bien. Les actions de la Compagnie des Paquebots-Eclair sont en pleine baisse! La perte du procès qu'Harry Dorgan m'a intenté lui a porté un coup terrible. Il aura bien de la chance s'il n'arrive pas à la faillite. D'un autre côté, j'ai appris que M. Bondonnat allait retourner en France, en emmenant avec lui Paganot et Ravenel. Une fois livré à lui-même, Harry n'est pas de force à soutenir la lutte.

—Je vais aussi, dit brusquement Cornélius, m'arranger de façon à dissoudre la Main Rouge. Les bandits dont elle se compose sont des alliés trop dangereux... Il faut faire peau neuve d'une façon complète. Nous sommes désormais d'honnêtes milliardaires; nous ne devons avoir rien de commun avec la canaille!

Les trois bandits se séparèrent à une heure assez avancée. Baruch, en prenant congé des frères Kramm à la petite porte de la grille, leur rappela

qu'il comptait sur eux pour assister à son mariage, qui devait être d'une somptuosité sans précédent, même dans le monde des milliardaires. Tous deux l'assurèrent de leur exactitude. Il leur donna un dernier shake-hand, et, le cigare aux dents, en flâneur, descendit nonchalamment la trentième avenue.

Son auto l'attendait à la place où il l'avait laissée. Après y être monté, il s'étendit tout de son long sur les somptueux coussins, les yeux mi-clos, savourant le plaisir de se sentir emporté avec une vertigineuse vitesse et se laissant bercer par sa rêverie.

"Le trust des trusts! songeait-il. Il faudra que j'arrive à convaincre Cornélius. Sa science m'est nécessaire pour mener à bien un projet aussi magnifique. Que seront tous les chefs d'Etat en présence de celui qui sera l'unique détenteur de ce métal magique, de cet or que les alchimistes appelaient "l'essence de soleil". Et quand je serai devenu le roi des rois, l'empereur des empereurs, qui osera me reprocher d'avoir sacrifié à la réalisation d'une idée aussi grandiose quelques existences inutiles!..."

La vitesse de l'automobile avait encore augmenté.

Elle était devenue vertigineuse.

Baruch regarda machinalement par la portière et ne reconnut pas l'endroit où il se trouvait. C'étaient des cahutes de planches, des terrains vagues, tout un misérable paysage de banlieue, que les rayons de la lune éclairaient sinistrement.

—Ah ça! grommela-t-il, ce chauffeur est ivre! Ce n'est pas du tout le chemin... Chauffeur!..

Un ricanement sardonique fut la seule réponse qu'il reçut à ses réclamations.

Au même moment, deux ressorts se déclenchèrent avec un bruit sec. Deux fortes plaques de tôle, glissant dans leurs rainures, vinrent obturer complètement les glaces des portières. Une obscurité profonde régna dans l'intérieur du véhicule.

Baruch était pris comme un rat dans une ratière. Il cria, trépigna, menaça, sans qu'on fit la moindre attention à ce qu'il disait.

Voyant que tout ce qu'il faisait était inutile, le bandit se tint coi. Il comprenait maintenant que sa voiture avait été remplacée par une autre exactement semblable en apparence. Son chauffeur avait sans doute été assassiné, et, lui, il était prisonnier.

Prisonnier de qui?

Là gisait l'angoissant mystère.

Il souhaitait de tout son coeur d'être tombé dans les mains de véritables malfaiteurs. Avec ceux-là, il en serait quitte pour une rançon.

"Ce n'est pourtant pas la police, songeait-il en essayant de se rassurer lui-même. Si l'on avait dû tenter quelque chose contre moi de ce côté, j'en aurais déjà été prévenu. La Main Rouge a, dans les bureaux du Police-Office des agents dévoués, comme elle en a partout... Qui sait? C'est peut-être un amoureux de Carmen qui m'enlève pour empêcher mon mariage?"

Baruch se livra ainsi, pendant quelques minutes, à toutes sortes de suppositions extravagantes, mais il ne put en échafauder une seule qui lui parût vraisemblable en fin de compte.

L'auto qui lui servait de prison allait maintenant à une allure plus raisonnable. Enfin, elle ralentit sa marche et, brusquement, stoppa.

Baruch eut une minute d'angoisse. Il se demandait avec impatience si on n'allait pas bientôt le faire descendre,

lui expliquer à la fin ce qu'on voulait de lui.

Il avait pris en main son browning, en cas qu'il eût affaire à des assassins, décidé à vendre chèrement sa vie.

Tout à coup, les deux portières s'ouvrirent en même temps et, avant qu'il ait pu faire usage de son arme, quatre hommes d'une stature herculéenne l'empoignèrent et le garrottèrent.

—Où suis-je? criait-il. Qui êtes-vous? Vous vous trompez. Je suis le milliardaire Joë Dorgan. Si vous êtes des bandits, je suis prêt à vous payer telle rançon que vous me demanderez!

Personne ne lui répondit.

Mais, pour le réduire complètement au silence, un des hommes le bâillonna avec un mouchoir, pendant qu'un autre bandit lui bandait les yeux. Puis il se sentit soulever de terre et emporter comme une masse inerte.

Bientôt, au bruit qu'il perçut, à la légère secousse qu'il ressentit, il comprit qu'on l'avait déposé dans la cage d'un ascenseur.

Il entendit l'appareil s'arrêter.

De nouveau, brutalement saisi, emporté, on le posa à terre; on lui arracha son bandeau et son bâillon.

Une porte se referma bruyamment, et Baruch se trouva au milieu d'épaisses ténèbres.

CHAPITRE IV

Le cauchemar du samedi

Baruch demeura plus d'une heure à l'endroit où on l'avait déposé, sans faire le moindre mouvement.

Il était tellement atterré, tellement stupéfait qu'il n'avait plus la force de raisonner. La transition était tellement

brusque du pinacle triomphal où il se plaçait par imagination à ce cachot obscur, qu'il en restait comme foudroyé sur place.

Dans le désarroi d'idées où il se trouvait, il en arrivait à se demander si ce n'étaient pas Fritz et Cornélius eux-mêmes qui lui avaient tendu ce traquenard. Mais il lui suffisait de réfléchir un instant pour se rendre compte que ses deux complices avaient, au contraire, le plus grand intérêt à ce qu'il entrât en possession des sommes immenses qu'il devait toucher.

Petit à petit, il finit par se calmer, comprenant bien que, dans aucune des circonstances si périlleuses de sa vie, il n'avait eu autant besoin de sang-froid, de lucidité et d'intelligence.

Baruch était brave et l'idée qu'il allait perdre la partie au moment même où il croyait l'avoir gagnée rendit à son énergie tout son ressort. Il fallait lutter de nouveau? Eh bien! il lutterait!

La conviction d'avoir derrière lui de puissants alliés qui, lorsqu'ils connaîtraient la situation où il se trouvait, s'empresseraient de venir à son secours avec les formidables moyens dont ils disposaient, acheva de lui rendre courage.

"Il serait honteux, songea-t-il, de m'abandonner lâchement au désespoir alors que la partie est encore si belle pour moi, même dans l'état où je me trouve réduit."

Le premier usage que fit Baruch de son énergie reconquise fut de se dégager de ses liens; il constata avec surprise qu'ils n'avaient point été extrêmement serrés, soit par suite d'une négligence de la part de ses géôliers, soit à cause de la croyance où ils étaient qu'il ne pourrait s'évader.

A l'aide d'une série de torsions et de mouvements des poignets, il se débarrassa des cordes qui le liaient. Au bout d'une demi-heure d'efforts, il eut la satisfaction de recouvrer la liberté complète de ses mouvements.

—Maintenant, murmura-t-il, nous allons voir! J'ai les mains libres!

Il se mit à arpenter son cachot de long en large pour rétablir la circulation du sang, et, tout en marchant, il se fouilla. A son grand désappointement, il ne retrouva ni le browning dont il était toujours porteur, ni même son mouchoir. On ne lui avait laissé aucun objet qui pût lui servir d'arme ou de moyen de corruption à l'égard de ses gardiens.

Dans les ténèbres profondes où il était plongé, il se mit en devoir d'explorer les murs et le sol de son cachot. En dépit de tous ses efforts, il ne put découvrir aucune trace de porte ou de fenêtre.

Le sol, les parois, et même le plafond de la chambre carrée où il se trouvait renfermé, étaient uniformément revêtus d'un épais capitonnage, soigneusement matelassé, comme le sont les cellules où l'on enferme les aliénés atteints de la monomanie du suicide.

Ce qui alarma encore plus Baruch, c'est qu'il s'aperçut qu'on n'avait mis à sa disposition ni boisson ni nourriture. Aussi se demanda-t-il en frissonnant s'il n'était pas condamné à mourir de faim dans cette cabine rembourrée, d'où aucun cri d'appel ne devait pouvoir arriver au dehors.

Il fallait, pourtant, que l'air respirable pénétrât dans cette cage si hermétiquement close. Il n'y arrivait sans doute que par des ouvertures imperceptibles et si bien dissimulées que

c'eût été du temps perdu que de les chercher.

Bientôt, il tomba dans un abattement profond.

Il s'étendit tout de son long, ferma les yeux, essaya de dormir ou de penser. Mais, dès qu'il fermait les paupières, il se trouvait aussitôt obligé de les rouvrir.

Il songea tout à coup avec épouvante qu'il se trouvait précisément dans cette nuit du samedi au dimanche qui, pendant si longtemps, avait été hantée, pour lui, par les plus terribles cauchemars.

Ces craintes hâtèrent le commencement de l'hallucination même qu'il redoutait.

Dans ce silence profond, dans ces épaisses ténèbres, il entendait les battements de son cœur sonner à grands coups sourds dans sa poitrine. Il lui sembla ensuite que des voix chuchotaient à son oreille. En même temps, l'obscurité s'animait de toutes sortes de figures grimaçantes dont l'aspect se modifiait incessamment et qui voletaient, en tourbillonnant, tout autour de lui.

C'était, à certains instants, comme des milliers de mouches de feu douées d'un rapide mouvement de vibration; puis ces points lumineux se réunirent pour former d'innombrables mains sanglantes, qui toutes se tendaient vers son visage et le désignaient de l'index tendu, comme pour dire: "C'est lui!"

—La Main Rouge! bégaya-t-il éperdu de terreur.

Il lui semblait que ces mains, de minute en minute plus nombreuses et plus menaçantes, lui sautaient sur les épaules, lui tiraient les cheveux, se suspendaient aux basques de son habit ou se promenaient lentement sur son

visage, en lui procurant la même sensation que s'il eût été frôlé par l'aile d'une chauve-souris.

Baruch était épouvanté.

—Si je reste ici plus longtemps, songea-t-il, je deviendrai sûrement fou...

Il se mit à trembler de tous ses membres, en songeant que l'endroit où il se trouvait n'était peut-être que le cabanon de quelque "Lunatic Asylum", d'où il ne sortirait jamais et où sa raison aurait bientôt sombré.

Le propre de certaines hallucinations c'est de varier avec l'incessante rapidité d'un kaléidoscope.

Aux mains sanglantes qui tournoyaient autour de lui comme des oiseaux de mauvais augure, avaient succédé des faces grimaçantes, qui le regardaient avec de hideux sourires, et parmi lesquelles il reconnaissait les physionomies de quelques-unes de ses victimes.

Il aperçut au premier rang, Pablo Hernandez, qui s'avancait en donnant le bras au chimiste Maubreuil. Tous deux avaient le visage d'une couleur cadavérique, mais leurs prunelles rayonnaient d'un éclat insoutenable, d'une cruelle fixité; et la contemplation de ces regards avait, pour l'assassin, quelque chose de si terrible qu'il finit par perdre connaissance.

Un lourd sommeil, peuplé de mauvais rêves, succéda à cet évanouissement.

Quand Baruch rouvrit les yeux, il avait complètement perdu toute notion du temps et du lieu: il lui fallut beaucoup d'efforts pour arriver à se rappeler ce qui lui était arrivé la veille, et dans quel endroit il se trouvait.

Il avait été réveillé par le bruit d'une musique lointaine, dont les sons, à la fois doux et majestueux, allaient

sans cesse en s'augmentant jusqu'à atteindre les grondements imposants du tonnerre, auxquels se mélangeaient des chants aériens et légers, comme si les voix célestes d'un chœur d'archanges se fussent mêlées aux mugissements d'une tempête.

Peu à peu, les rumeurs de l'ouragan eurent le dessous et le chant d'alégresse et d'amour s'essora plus largement en montant vers le ciel.

Baruch était d'abord demeuré com-
men en extase, bercé par cette mysté-
rieuse musique qui lui semblait avoir
une expression surnaturelle.

Il comprit bientôt que ce qu'il entendait, c'était la voix d'un orgue puissant sur lequel un grand artiste exécutait de géniales improvisations. Le caractère de la musique se modifia brusquement; il prit quelque chose de suave, d'intime et de mélancolique à la fois. C'étaient comme de tendres promesses chuchotées à demi voix, de timides aveux, des confidences entremêlées de chastes caresses, des baisers et des sourires mouillés de larmes vite essuyées. Il y avait tout cela, et bien d'autres choses encore, dans ces surhumains accents qui parvenaient aux oreilles de Baruch comme s'il eût été tout proche de l'instrument qui les produisait.

Tout à coup, il lui sembla que les opaques ténèbres s'illuminaient d'une tremblante lueur, faible et incertaine, comme un reflet lointain qui paraissait monter du sol même de son cachot.

D'un mouvement instinctif, il se leva, porta la main à son front brûlant de fièvre et se dirigea d'un pas mal assuré du côté d'où venait la lumière.

Après avoir traversé la cellule, il vit à ses pieds une sorte de judas, qui s'était brusquement ouvert, dans le sol même, à la place d'un des losanges de

cuir du capitonnage, et dont le treillis serré laissait passer la lueur qui avait attiré son attention.

Avidement, fiévreusement, Baruch s'étendit à plat ventre, colla ses yeux au grillage et regarda.

Le spectacle qui se déploya alors à ses regards était tel que l'assassin sentit tout son sang refluer vers son coeur. Ses oreilles bourdonnaient, et il crut un instant qu'il était le jouet de quelque nouvelle hallucination. Mais la netteté, la réalité même du tableau qu'il apercevait, éclairé par des centaines de lampes électriques, ne lui permirent pas de croire à un rêve.

De son cachot situé dans les combles, Baruch voyait à ses pieds, comme au fond d'un gouffre, le chœur et la nef principale d'une chapelle catholique étincelante d'ors et de lumière; l'autel était paré de fleurs et la fumée d'azur des encensoirs s'effusait en harmonieuses spirales entre les piliers drapés de satin blanc et décorés de guirlandes de roses, de lis, de lilas blanc et de jasmin. Devant l'autel, un évêque aux vénérables cheveux blancs à la chasuble coruscante de pierreries, s'appêtait à donner la bénédiction nuptiale à un jeune homme et une jeune fille qui, en ce moment, tournaient le dos à Baruch.

Une brillante assistance remplissait la chapelle, et Baruch reconnut avec stupeur, parmi les invités aux brillantes toilettes, lord et lady Burydan, Fred Jorgell, Harry Dorgan, mistress Isidora, M. Bondonnat, Frédérique, Andrée et leurs époux, Oscar Tournesol, Régine, Agénor et le Peau-Rouge Kloum.

Cette stupeur se changea en une véritable horreur lorsque, dans un vieux gentleman mis avec une suprême élégance qui s'était tenu jusqu'a-

lors caché derrière un pilier, Baruch reconnut à ne pouvoir s'y tromper, William Dorgan lui-même!

William Dorgan, dont l'acte de décès avait été dûment dressé! William Dorgan, dont Cornélius et Fritz avaient retrouvé le cadavre sous les décombres du pont de Rochester et dont lui, Baruch, avait touché l'héritage presque entier, après un retentissant procès avec Harry Dorgan!

Baruch porta la main à son front avec un cri sourd. Il sentait sa raison chavirer en plein cauchemar, en pleine invraisemblance.

Il eut un moment, la pensée, qu'on lui avait fait absorber quelque'un de ces poisons du cerveau qui, comme le haschisch, ont le pouvoir de déformer les perceptions des sens.

Il se pinça jusqu'au sang, il se frotta les yeux, pour être bien sûr qu'il ne rêvait pas.

Mais non! Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait était d'une réalité trop intense pour appartenir au domaine du songe.

Il distinguait les moindres détails des toilettes ou des costumes, il pouvait compter les perles étincelantes au cou des jeunes femmes. La rumeur des orgues bruissait encore à son oreille et le parfum de l'encens montait à ses narines.

Tout ce qu'il voyait avait donc une existence bien tangible. Baruch demanda comment tous ses ennemis se trouvaient, comme par un fait exprès, réunis là, dans cette chapelle.

Il n'avait pu apercevoir encore le visage de la mariée, mais il tremblait de le deviner.

Il avait peur de savoir.

Au moment où la jeune fille, en somptueuse robe de brocart d'argent garnie de perles, se retourna pour la

cérémonie de l'anneau, il ferma les yeux pour ne pas apercevoir son visage. Néanmoins, la curiosité fut la plus forte, il les rouvrit presque aussitôt.

Il vit la fière dona Carmen Hernandez, tout à la fois souriante, extasiée, rougissante, échanger la bague nuptiale avec Joë Dorgan!... Joë Dorgan lui-même, le visage rayonnant d'intelligence et de santé!

Baruch eut la sensation qu'éprouve un homme qui roule dans un gouffre.

Il poussa un cri d'angoisse et s'évanouit.

Le docteur Cornélius Kramm était paisiblement occupé à travailler dans son laboratoire souterrain, en compagnie de son préparateur Léonello, lorsque son frère Fritz y fit brusquement irruption.

Le visage du marchand de tableaux était blême, décomposé. Ses vêtements en désordre, son front couvert de sueur, montraient qu'il était accourut précipitamment sans même faire usage de son auto.

Il s'écroula plutôt qu'il ne s'assit sur un siège placé à côté de celui de son frère.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Cornélius avec surprise.

—Tout est perdu! bégaya Fritz d'une voix étranglée. Baruch est pris!... Dona Carmen est mariée!...

—Que me chantes-tu là?... Tu es fou!... Mais c'est impossible, ce que tu me racontes!...

—Baruch n'a pas reparu à son hôtel depuis notre dernière entrevue, et l'on n'a revu ni son auto ni son chauffeur... On ne sait ce qu'ils sont devenus!...

—Voyons! tu déraisonnes... Si Baruch est arrêté ou en fuite, dona Carmen n'a pas pu se marier!

—Voilà bien le plus terrible! C'est qu'elle a épousé Joë Dorgan... Entends-tu? le vrai Joë Dorgan!... Mais ce n'est pas tout encore... William Dorgan est ressuscité!...

Cornélius tombait de son haut.

—Ah ça! fit-il, je commence à croire sérieusement que tu divagues... Soyons calmes, d'abord, pas d'énervement... Avant tout, de la logique et des faits précis!

—Il n'y en a que trop, hélas! de faits précis... murmura Fritz d'un air abattu.

—William Dorgan ne peut pas être ressuscité, puisque c'est nous-mêmes qui avons reconnu son cadavre lors de l'accident du pont de Rochester.

—Ce n'était pas lui. William Dorgan—à ce que m'a confié un de nos affiliés qui est employé au parquet—a introduit une demande en rectification d'état civil. Ramassé sur le lieu du sinistre par des amis, il a été soigné jusqu'à ce jour dans une maison de santé, et il possède toutes les preuves capables d'établir la vérité de ses affirmations. L'homme qu'on a entermé à sa place est un certain Murray. Tout l'échafaudage de nos projets s'écroule comme un château de cartes...

—Nous avons été roulés comme des enfants, comme des niais, par lord Burydan... Je vais réfléchir au meilleur parti à prendre... Mais explique-moi d'abord l'histoire du mariage de dona Carmen.

—Rien de plus simple. La jeune fille était du complot. Je viens d'apprendre, mais trop tard, qu'elle a eu plusieurs entrevues secrètes avec lord Burydan et Andrée de Maubreuil. Andrée et Carmen, qui, toutes deux, avaient à venger la mort de leur père

assassiné par Baruch, se sont entendues à merveille. Et c'est ainsi qu'a été organisée une comédie dont nous sommes nous-mêmes victimes aujourd'hui.

—Je comprends maintenant, reprit Cornélius avec une sourde exaspération, pourquoi l'Espagnole se montrait si fière et si cérémonieuse avec Baruch, pourquoi elle ne lui accordait que de si courtes entrevues.

—Elle en accordait de plus longues au véritable Joë, que, paraît-il, Bondonnat, a complètement guéri. Elle le connaissait, d'ailleurs, depuis longtemps, car William Dorgan et Pablo Hernandez avaient été autrefois en relations d'affaires.

—Persuadée par lord Burydan et par Andrée, l'Espagnole est fougueusement entrée dans la combinaison qui devait assurer sa vengeance. Quant à Baruch il a disparu, et maintenant nous allons avoir à compter à la fois avec William Dorgan et le véritable Joë.

—Et sans doute, ajouta Cornélius d'un air sombre, avec la police des Etats-Unis... C'est une vraie catastrophe...

—Dont tu peux bien accuser ton imprudence! s'écria Fritz avec colère. Si tu avais, dès le début, comme je le demandais, supprimer Joë Dorgan, nous n'en serions pas réduits à cette extrémité.

—Inutile de nous quereller. Tes reproches ne servent à rien, ne signifient rien! Nous avons la partie plus belle encore que tu ne penses. Nos contrats avec le trust de William Dorgan sont parfaitement en règle. Il faudra plaider, et, d'ici là, il peut se passer bien des événements.

—Mais si l'on t'accuse d'avoir opé-

ré la transformation des physionomies?

—Il faudra me le prouver. Les procédés que j'ai employés sont connus. Je les ai expliqués moi-même dans plusieurs brochures qu'a pu lire n'importe quel médecin. Reprends courage, mon cher Fritz, rien n'est encore désespéré.

—J'aime à te voir cette belle confiance, murmura le marchand de tableaux un peu calmé, mais que faut-il faire?

—Le plus pressé, c'est de retrouver Baruch, de savoir ce qu'ils en ont fait. C'est lui, en réalité, la seule et vivante preuve que l'on puisse invoquer contre nous.

—Je vais m'en occuper. Aujourd'hui même, Slugh se mettra en campagne avec une douzaine de nos plus habiles affiliés. Mais, crois-moi, il faut que nos adversaires soient bien sûrs de triompher pour se démasquer comme ils le font.

—C'est précisément cette assurance qui les perdra. Une fois que nous aurons retrouvé Baruch, je t'affirme, moi, que je ne serai pas embarrassé! Il est heureux, d'ailleurs, que tu m'aies prévenu. Je vais mettre à profit le temps qui nous reste pour faire disparaître certains objets et certains papiers compromettants.

—Crois-moi, lord Burydan et sa bande n'ont pas encore gagné la bataille, comme ils se l'imaginent!

—Je voudrais te croire.

—On n'attaque pas ainsi un homme comme moi. Je suis célèbre! Je suis riche! Et j'ai à mes ordres les poignards de la Main Rouge.

Les deux bandits passèrent trois longues heures à prendre les mesures nécessaires à leur défense.

Quand Fritz Kramm sortit de chez son frère, il avait reconquis sinon toute sa sérénité, au moins toute son audace.

CHAPITRE V

La coupe empoisonnée

Quand Baruch reprit connaissance, il fut tout surpris de ne plus se retrouver dans le cachot obscur d'où il avait assisté au mariage de dona Carmen. On avait profité de son évanouissement pour le transporter dans une autre prison.

C'était une chambre blanchie à la chaux, éclairée par une étroite fenêtre, garnie de forts barreaux de fer et meublée d'un lit de sangle, d'un escabeau et d'une table.

L'assassin pensa d'abord qu'on l'avait enfin livré à la justice et qu'il était dans un des états pénitenciers de l'Etat de New-York. Mais la vue d'un grand parc qu'il apercevait à travers les carreaux de la fenêtre, bien qu'on eût pris la précaution de les brouiller au lait de chaux, lui fit comprendre qu'il se trompait.

Il chercha vainement les raisons qui avaient poussé ses geôliers à le transférer là.

Décidément tout ce qui lui arrivait depuis le commencement de sa captivité était mystérieux.

Voici quel était le véritable motif de ce transfert.

C'était dans le palais de dona Carmen qui, appartenant à la religion catholique, possédait une chapelle installée dans une des ailes de sa riche demeure, que Baruch avait pu assister à son mariage. Mais, après lui avoir infligé ce premier châtiment, la jeune fille eût voulu, tout de suite, que le

meurtrier de son père fût livré à la justice.

Lord Burydan lui démontra bien vite que c'était là une chose impossible. La découverte de la vérité eût causé un scandale dont Carmen elle-même et son mari eussent été les premières victimes. En outre, lord Burydan et Fred Jorgell tenaient beaucoup à ce que mistress Isidora, qui ne savait rien de ces événements, continuât à demeurer dans l'ignorance.

La jeune femme demandait toujours de temps à autre, des nouvelles de son misérable frère, et on lui répondait constamment que sa santé était satisfaisante, mais qu'il ne recouvrerait jamais la raison.

Elle le croyait encore au Canada, et elle avait, à maintes reprises, pris la résolution d'aller l'y voir. Son mari et ses amis s'étaient toujours arrangés de façon à ce qu'elle ne pût mettre ce projet à exécution.

Très bonne et très généreuse, dona Carmen n'eût voulu causer aucun déplaisir à mistress Isidora. Alors, elle déclara avec beaucoup de fermeté à lord Burydan qu'elle voulait que la mort de son père fût vengée, et que, d'un autre côté, elle ne pouvait conserver plus longtemps dans son palais l'infâme scélérat dont la présence sous son toit lui causait un insurmontable dégoût.

La question était embarrassante. Pour la résoudre, lord Burydan réunit, dans une secrète conférence, William Dorgan, Fred Jorgell, l'ingénieur Harry et M. Bondonnat.

La discussion fut longue et animée. Les uns étaient d'avis que Baruch, auquel on restituerait sa véritable physionomie, fût réintégré dans le "Lunatic Asylum"; d'autres voulaient qu'on se débarrassât simplement de ce misé-

rable d'un coup de revolver, comme on fait d'un chien enragé.

Ce fut Fred Jorgell lui-même qui trancha la question.

—Mes amis, dit-il, d'une voix grave, puisque j'ai le malheur d'être le père d'un pareil monstre, c'est à moi seul qu'appartient le droit de le châtier. Je demande donc que ce fils indigne soit remis entre mes mains. Vous pouvez compter que je ne faillirai pas à ma tâche de justicier. Baruch doit recevoir le châtiment qu'il a mérité!...

Un profond silence accueillit ces paroles, qui mettaient fin à la discussion.

Personne ne s'opposa à ce que demandait l'inexorable vieillard.

C'est ainsi que Baruch fut transporté dans une propriété que possédait Fred Jorgell dans la banlieue de New-York, propriété qui se composait d'un parc au centre duquel était édifiée une villa, inhabitée depuis de longues années.

...L'assassin passa le restant de la journée en proie à une indicible angoisse.

Il eût voulu, à tout prix, connaître la vérité, sortir de la torturante indécision où il se trouvait.

Par moments, il avait de véritables accès de rage, en songeant que, pendant qu'il languissait entre les quatre murs d'un cachot, son sosie Joë Dorgan s'installait à sa place et jouissait sans doute, près de la belle Carmen, des douces prérogatives d'un époux.

—Que suis-je donc, moi, maintenant? s'écria-t-il en grinçant des dents. Je ne suis plus Joë Dorgan, je ne suis même plus l'assassin Baruch! Je n'existe plus que comme un spectre vivant, qui n'a ni nom ni personnalité légale! Je suis à la merci du premier

venu qui voudra me tuer puisque, socialement parlant, "je n'existe pas!..."

Baruch fut tiré de ces affligeantes réflexions par la venue d'un geôlier qui lui apportait des vivres.

Dans cet homme, qui était d'une taille colossale, il reconnut le géant Goliath, à la description que Slugh lui en avait faite, et, dès lors, il n'eut plus de doute sur sa situation.

Il était évident qu'il était tombé entre les mains de lord Burydan, de qui il n'avait, à coup sûr, aucune pitié à attendre.

Cette découverte lui porta un coup terrible, il eût préféré mille fois être dans les mains de véritables bandits ou même de policiers.

Avec les bandits, il en eût été quitte pour une rançon; avec les policiers, il se fût réclamé de la Main Rouge, qui avait parmi eux de nombreuses et puissantes accointances. De tels procédés n'étaient pas de mise avec des gens comme lord Burydan et Fred Jorgell, qu'on ne pouvait ni séduire ni tromper.

Baruch s'était fait toutes ces réflexions en l'espace de quelques secondes. Il pensa qu'il pourrait peut-être obtenir des éclaircissements de son geôlier.

—Qui êtes-vous, mon ami? lui dit-il de sa voix la plus affable.

Goliath, pour toute réponse, mit un doigt sur ses lèvres et roula de gros yeux féroces, donnant à entendre qu'il lui était défendu de parler.

Il n'y avait décidément rien à faire de ce côté.

Le géant avait mis le couvert et posé sur la table le repas du prisonnier.

Baruch avait faim. En dépit de ses préoccupations, il mangea de grand appétit, sous la surveillance de son si-

lencieux geôlier, qui ne le quitta pas des yeux une seule minute.

Le repas fini, Goliath enleva le couvercle et se retira.

Baruch remarqua alors que la porte massive et blindée comme celle d'un coffre-fort, était munie d'un guichet, à travers lequel on pouvait le surveiller à tout instant.

En proie à un sombre désespoir, que ses réflexions ne faisaient qu'augmenter, l'assassin se jeta sur son lit de sangle et essaya de dormir. Brisé par la fatigue et les émotions, il tomba dans un profond sommeil et il fut tout surpris, en rouvrant les yeux, de voir qu'il avait passé la nuit entière à peu près paisiblement.

Le soleil brillait joyeusement aux vitres de l'étroite fenêtre. Baruch regarda quelque temps les grands arbres du parc; puis il arpenta sa cellule de long en large en bâillant. Il ressentait déjà les premières atteintes de cette neurasthénie aiguë à laquelle succombent, tôt ou tard, ceux qui sont condamnés à la réclusion.

Il y avait des moments où il eût désiré être jugé, condamné, exécuté même, pour échapper à cette existence d'inaction et d'effroyable monotonie. Il avait la pénible sensation d'être pour toujours séparé du monde des vivants.

"Ils n'oseront pas me tuer! songeait-il en crispant les poings avec rage, ils vont me laisser crever d'ennui dans ce trou, pour ne pas charger leur conscience d'un meurtre!... Ah! j'aimerais cent fois mieux en avoir fini tout de suite!... Ces hypocrites m'assassineront à petit feu! Un coup de poignard serait préférable!..."

Cette journée parut à Baruch d'une durée interminable. Il la passa étendu sur son lit, ou se promenant de long en

large dans sa cellule comme un tige en cage.

Il était maintenant convaincu qu'on avait décidé de son sort et qu'il ne quitterait jamais sa prison.

Il se trompait.

Vers la fin de l'après-midi, la porte s'ouvrit brusquement Goliath entra, précédant respectueusement un vieux gentleman, dans lequel Baruch reconnut, avec saisissement, son véritable père, le milliardaire Fred Jorgell.

Tous deux se regardèrent quelques instants en silence. Mais, malgré toute son insolence et toute son audace, Baruch fut obligé de baisser les yeux sous le regard sévère du vieillard.

—Je ne croyais jamais vous revoir, dit Fred Jorgell d'un ton glacial. Je pensais, comme tout le monde, qu'après les premiers crimes que vous avez commis, vous aviez perdu la raison. Et, certes, je m'en applaudissais.

"Mes amis pouvaient ainsi prétendre, avec quelque vraisemblance, que les assassinats de Jorgell-City, que le meurtre de M. de Maubreuil n'étaient que le résultat d'une sanglante démence. Je sais maintenant que vous possédiez parfaitement votre raison, que vous n'avez jamais cessé d'être parfaitement intelligent, parfaitement conscient de vos actes!

Les yeux baissés, Baruch écoutait son père sans mot dire, se demandant à quoi tendait ce préambule.

—Vous avez une première fois échappé au châtement, continua le vieillard, et cela par un crime plus monstrueux que les précédents. Mais tout a une fin. Il est temps de mettre un terme à vos exploits, et, cette fois, ni la science infernale du docteur Cornelius, ni les poignards de la Main Rouge ne réussiront à vous sauver!...

L'assassin eut un mouvement de révolte. Sa physionomie prit une effroyable expression de haine et de rage impuissantes. Il serra les poings, s'élança sur Fred Jorgell et essaya de le saisir à la gorge.

Heureusement, Goliath veillait. D'une simple bourrade de son formidable poing, il força Baruch à s'asseoir sur l'escabeau, et il le maintint dans cette position.

—Je ne regrette qu'une chose, s'écria le bandit en grinçant des dents hideusement, c'est de ne pas vous avoir tué!...

—Silence, malheureux! dit le vieillard. J'ai hâte d'en avoir fini avec vous. Je ne pourrais longtemps supporter votre odieuse présence.

—Oui, finissons-en! Que me voulez-vous? Pourquoi êtes-vous venu me tourmenter?

—J'ai pensé que, si lâche que vous soyez, vous auriez encore le courage de vous suicider. Je vous laisse jusqu'à demain matin pour prendre une résolution à ce sujet. Mais, si, demain, vous ne vous êtes pas fait justice, d'autres se chargeront de ce soin!...

Baruch comprit que tout était perdu. Sa fierté disparut. Il se fût trouvé, en ce moment, parfaitement satisfait en se voyant condamné à une réclusion perpétuelle, lui qui, une heure auparavant, préférait la mort à l'emprisonnement.

—Mon père, balbutia-t-il d'une voix toute changée, j'aurais voulu revoir ma soeur Isidora... la seule personne que j'aie aimée et qui se soit montrée bonne pour moi!...

—Ah! vous n'avez pas dû lui dire ce que vous vouliez faire!... Isidora eût intercédé pour moi!... Que penserait-elle, quand elle saura que vous avez

eu le triste courage de me forcer à mourir! Accordez-moi la vie! seulement la vie!... Grâce, mon père, grâce, au nom d'Isidora!

Baruch, si Goliath ne l'eût contenu, se fût jeté aux genoux de Fred Jorgell.

—Cette lâcheté est écoeurante, dit le vieillard avec dégoût. Je croyais qu'un bandit de votre sorte aurait montré plus de courage!... Ces supplications sont inutiles. Je ne changerai rien à ce que j'ai résolu. Vous avez jusqu'à demain matin pour mourir!

Fred Jorgell avait tiré de sa poche une longue boîte d'acajou qu'il posa sur la table. Il sortit de la chambre, suivi de Goliath, sans un mot d'adieu, sans un regard pour le misérable, qui demeurait affaissé la tête dans ses mains, sur l'escabeau où la forte poigne du géant l'avait pour ainsi dire cloué.

Baruch entendit les verrous et les serrures grincer.

La porte s'était refermée.

Il se leva, en flageolant sur ses jambes comme un homme ivre, prit sur la table la boîte d'acajou et l'ouvrit.

Elle renfermait un revolver tout chargé.

Il le prit et l'examina avec une attention minutieuse.

—C'est une arme de précision, fit-il avec un ricanement amer, une arme de luxe, digne d'être offerte par un milliardaire à son fils!

Il demeura longtemps les yeux fixés sur les nickelures brillantes de l'arme qui semblaient l'hypnotiser. Puis, brusquement, il le déposa sur la table, alla vers la fenêtre et regarda avec une avide curiosité le ciel, où les derniers rayons du soleil couchant allaient en s'effaçant de minute en minute.

—Demain, murmura-t-il d'une voix sombre, le soleil ne se lèvera pas pour moi.

Il se jeta sur son lit, fermant les yeux pour ne plus penser. Quand il les rouvrit, la chambre était pleine de ténèbres. Seul le revolver étincelait dans la pénombre.

—Eh bien ! non, s'écria l'assassin d'une voix rauque, je n'obéirai pas à cet ordre de suicide, et je lutterai jusqu'au bout!... Mon père—c'est lui qui est au fond la cause de tous mes maux—me tuera de sa propre main, s'il a le coeur de le faire! Je me défendrai, et avec cette arme même dont on a voulu faire l'instrument de mon supplice. Je tuerai le premier qui, demain, ouvrira ma porte, je lutterai jusqu'au bout!...

Ce mouvement de révolte ne dura guère. Baruch réfléchit que des hommes aussi intelligents que lord Burydan et Fred Jorgell avaient dû prendre leurs précautions contre toute tentative de résistance.

—A quoi bon essayer de lutter ? murmura-t-il. Ils s'apercevront bien vite que je ne suis pas mort. Périr d'une balle dans la tête ou périr de faim et d'ennui entre ces quatre murs, lequel est préférable?... Il vaut mieux en finir tout de suite. Il ne me reste aucun espoir d'être secouru!

Le bandit se leva, prit le revolver d'une main fébrile et revint de nouveau s'étendre sur son lit de sangle. Le doigt sur la gâchette de l'arme, il réfléchissait.

Toutes les scènes qui s'étaient déroulées dans le courant de son existence tumultueuse se présentaient l'un après l'autre à ses regards. Il revoyait par la pensée, avec une singulière netteté, des actes et des gestes

qu'il croyait avoir complètement oubliés.

Il comprenait maintenant qu'il était "seul", que les luttes passionnantes de la vie active ne viendraient plus le distraire de ses pensées, qu'il était condamné à vivre dans la seule compagnie de ses terribles souvenirs, à vivre jour et nuit dans la société de ses victimes!

—Décidément, soupira-t-il, le sommeil éternel de la mort est encore préférable à tous ces cauchemars!

Il prit le revolver cette fois d'une main ferme et l'appuya contre sa tempe.

Mais au moment où il allait presser la détente, il lui sembla entendre un bruit singulier au-dessus de sa tête.

—Qu'est-ce que c'est que cela?

Il se dressa en sursaut et tendit l'oreille.

Le bruit avait cessé.

—Bah! fit-il, qu'importe!...

A l'instant même où il prononçait ces paroles, un menu fragment de plâtre se détacha du plafond et tomba sur son visage.

Le même bruit de grattement avait recommencé.

Cette fois, Baruch mit son revolver dans sa poche et se leva, en proie à une grande agitation. Il ne pensait déjà plus à ce suicide auquel il était si fermement résolu à l'instant d'auparavant.

Un autre plâtras venait de se détacher du plafond, puis un autre. On cognait maintenant à coups redoublés et Baruch était profondément étonné que Goliath n'eût pas déjà été attiré par le bruit.

Le coeur du prisonnier palpait d'espérance. Mais, en même temps, Baruch tremblait que Goliath n'intervînt.

—Si cette brute a le malheur de venir nous déranger, grommela-t-il, je le tue comme un chien ! Décidément, mon père a eu une heureuse idée en me faisant cadeau de ce revolver.

Un énorme fragment du plafond venait de se détacher, un rayon de lumière pénétra dans le trou béant qui venait de s'ouvrir, et Baruch vit apparaître la face énergique de Slugh. Il était armé d'une hache, grâce à laquelle il venait de se frayer un passage à travers le toit.

Baruch crut qu'il allait devenir fou de joie. Il chancelait comme pris d'une sorte d'ivresse.

—C'est toi, mon brave Slugh? balbutia-t-il.

—Oui, mylord, répondit le bandit avec respect. J'ai reçu l'ordre de vous délivrer.

—Mais, malheureux, ne put s'empêcher de dire Baruch, tu fais trop de bruit. Je suis surpris que Goliath ne soit pas déjà là!... Un peu plus de prudence, que diable!

Slugh eut un bruyant éclat de rire.

—Ce bon Goliath, fit-il jovialement, ne vous faites pas d'inquiétude à son sujet ! Ils dorment d'un si profond sommeil, — lui et ses collègues qui montaient la garde dans le jardin, — qu'il serait, je crois, très difficile de les réveiller.

—Tu les a tués?

—Non, mylord. Ils sont seulement endormis. J'ai pris avec moi, pour mener à bien cette expédition, une dizaine des plus expérimentés de nos chevaliers du chloroforme. A l'heure qu'il est, les geôliers sont tous solidement garrottés et bâillonnés. Les lords avaient défendu qu'on leur fit le moindre mal,

Baruch reconnu, à cet ordre, la prudence de Cornélius.

—Les lords ont eu raison, dit-il. Mais apprends-moi donc où je me trouve?

—Tout simplement dans la banlieue de New-York, et j'ai ici une auto qui vous conduira où vous voudrez.

—Eh bien, soit! Mais pas de paroles inutiles! J'ai hâte d'être déjà hors d'ici.

Baruch monta sur l'escabeau qu'il avait hissé sur la table et, avec l'aide de Slugh, il passa par le trou pratiqué dans le plafond et se trouva dans un grenier, d'où il fut facile aux deux bandits de gagner le parc, à l'aide d'une échelle. La même échelle leur servit aussi à franchir le mur d'enceinte. Et, enfin, Baruch eut la satisfaction de se retrouver dans une auto — l'automobile de fantôme elle-même — qui, pilotée par Slugh, partit à toute allure dans la direction de New-York, dont les lumières formaient, au fond de l'horizon, comme une brume de clarté.

Baruch éprouvait une immense satisfaction en se voyant si miraculeusement sauvé, après avoir été pour ainsi dire effleuré par les ailes de la mort.

Il aspirait avec délices l'air frais de la nuit, se jurant en lui-même de ne plus tomber aussi sottement entre les mains de ses ennemis.

—Libre! s'écria-t-il avec une sorte d'ivresse, je suis libre! Je vais donc pouvoir prendre ma revanche! Ils ont eu la sottise de me laisser échapper, ils m'ont manqué, mais moi je ne les manquerai pas!...

Se conformant aux ordres qu'il avait reçus, Slugh déposa Baruch à l'entrée de la trentième avenue, et, après lui avoir courtoisement deman-

dé s'il n'avait besoin de rien, il remonta en auto et disparut.

Baruch Jorgell ne se trouvait qu'à quelques pas de l'hôtel habité par le docteur Cornélius. Il s'y rendit aussitôt, bien sûr qu'il y était attendu.

La petite porte du jardin avait été laissée ouverte à son intention. Il entra, après s'être assuré que personne ne l'avait suivi, et se dirigea vers l'hôtel, dont quelques fenêtres étaient encore éclairées.

Il ne rencontra sur son passage aucun serviteur. Le vestibule, le salon et les autres pièces du rez-de-chaussée où il pénétra successivement étaient désertes. On eût dit que la maison avait été abandonnée. Mais Baruch connaissait les aîtres. Il alla droit à l'ascenseur. Quelques minutes plus tard, il frappait à la porte du laboratoire souterrain.

Ce fut Cornélius qui vint lui ouvrir. Tous deux se serrèrent la main avec effusion.

— Mon cher Baruch, dit le docteur, je suis charmé de vous revoir en liberté. Je viens d'apprendre, il y a une demi-heure à peine, le succès de votre évasion...

— Comment! vous saviez déjà?... murmura Baruch avec surprise.

— Oui... Un de nos affiliés m'a téléphoné sitôt que vous avez été hors de votre prison.

— Je vous dois tous mes remerciements pour votre intervention. Slugh est arrivé juste à point. Il m'est apparu comme un messenger céleste au moment même où j'appuyais le canon d'un revolver sur ma tempe.

Cornélius fronça le sourcil.

— Vous vouliez donc vous suicider? fit-il avec une subite méfiance.

— Je voulais, n'est pas le mot, j'étais forcé de me suicider.

En quelques phrases rapides, Baruch raconta à Cornélius ses aventures des jours précédents.

Tout en parlant, ils étaient entrés dans le laboratoire, où se trouvaient déjà Fritz et Léonello, que Baruch mit aussi au courant de sa captivité et de son évasion. Ses regards, pendant qu'il parlait, erraient distraitemment autour de lui. Il constata qu'un grand nombre des appareils et des moulages coloriés qui garnissaient les murs et les vitrines avaient disparu.

— Il me semble, fit-il, qu'il y a chez vous quelque chose de changé.

— Oui, répondit Fritz, nous avons dû prendre quelques précautions, détruire certains objets compromettants car il n'y aurait rien de surprenant à ce que la police fit ici une perquisition.

Et Fritz, à son tour, mit Baruch au courant de ce qu'il ignorait, et lui fit comprendre la gravité de la situation.

Tous trois demeurèrent quelque temps silencieux, comme si nul n'eût voulu émettre son opinion le premier.

— Que faut-il faire? demanda enfin Baruch avec agitation.

— Il ne vous reste, répondit Cornélius, qu'un seul parti à prendre. C'est de fuir le plus vite possible... Cette nuit même, à l'instant... Et de vous en aller très loin, jusqu'à ce que nous ayons réparé l'échec que nous venons de subir.

Baruch était atterré, anéanti.

— Je n'aurais jamais cru, fit-il, à une catastrophe aussi complète. C'est l'écroulement de tous nos projets!... Pour mon compte je ne crois pas que cet échec soit réparable...

— Vous avez tort, fit hypocritement Cornélius. Nos adversaires ne sont pas immortels. Les trains peuvent dérailler, les paquebots sombrer, les mai-

sons sauter. Il pourrait suffire d'un seul de ces accidents pour rétablir complètement nos affaires! J'ai gagné autrefois des parties plus difficiles!

—Vous me rendez un peu d'espoir, murmura Baruch avec accablement. Je vais vous obéir de point en point.

—Tout a été disposé pour votre fuite. Dans une heure, vous serez à bord d'un paquebot dont le capitaine est des nôtres et qui met à la voile pour les Antilles.

—Mais, dit Fritz avec un bizarre sourire, vous devez avoir besoin d'argent. Voici toujours une liasse de bank-notes pour parer au plus pressé. Vous en recevrez d'autres, sitôt votre arrivée à la Havane.

—J'accepte les bank-notes, fit Baruch en serrant le portefeuille que Fritz lui tendait. Je voudrais bien aussi que vous me fassiez donner quelque chose à boire; j'ai la gorge sèche, je meurs de soif.

Sur un geste de Cornélius, Léonello apporta trois coupes et alla chercher, dans la glacière où elle était tenue au frais, une bouteille d'extra-dry.

Fritz et Cornélius trinquèrent au bon voyage de leur complice. Baruch se leva et se disposa à partir.

—Léonello va vous conduire jusqu'au paquebot dans mon automobile, dit Cornélius. Il ne vous quittera que quand vous serez monté à bord. Adieu donc, mon cher Baruch, et bon voyage!

Les trois bandits échangèrent un dernier et cordial shake-hand. Baruch se dirigea vers la porte du laboratoire, suivi à quelques pas par Léonello, qui s'était courtoisement effacé pour le laisser passer le premier.

Comme l'Italien allait entrer dans le vestibule, il se retourna et échangea

un rapide coup d'oeil avec le docteur Cornélius.

Baruch entrait déjà dans l'ascenseur. Au moment précis où, tournant le dos à Léonello, il baissait la tête pour franchir la porte de la cage vitrée, l'Italien, d'un geste prompt comme la foudre, le frappa d'un coup de stylet aigu à la base du crâne.

Le coup avait été porté avec une sûreté et une précision qui eussent fait honneur à un spadassin de profession.

La pointe affilée de l'arme avait atteint la moelle allongée, l'endroit que les anciens anatomistes appelaient le "noeud vital" et dont la moindre lésion amène une mort foudroyante.

Baruch roula comme une masse sur les coussins de l'ascenseur.

Il était mort sans avoir poussé un cri.

Léonello essuya sur les vêtements du mort le stylet à peine rougi et rentra dans le laboratoire.

—C'est déjà fait ? demanda Fritz avec surprise.

—Oui, maître ! répondit l'Italien avec un calme parfait.

—Maintenant, dit Cornélius, il faut, sans perdre une minute, porter ce cadavre dans le four électrique et y lancer un courant aussi puissant que nos accumulateurs pourront le fournir. Avant une demi-heure, il n'en restera qu'une poignée de cendres...

Léonello chargea aussitôt sur ses épaules le cadavre encore chaud et alla le déposer dans l'intérieur du four électrique.

—C'est curieux, murmura soudain Fritz devenu songeur, Baruch meurt presque dans les mêmes conditions que le chimiste français, M. de Maubreuil, qu'il assassina autrefois!

—Ne croirais-tu pas à la Providence? s'écria sarcastiquement le sculp-

teur de chair humaine. Moi, j'y crois. Ce doit être elle qui nous a permis de nous débarrasser si aisément de Baruch, qui ne pouvait que nous compromettre, et dont nous avons retiré toute l'utilité possible.

—D'une façon ou d'une autre, il n'aurait pas été très gênant, reprit Fritz, puisqu'il devait, cette nuit même, se brûler la cervelle. Si j'avais été prévenu de cela, je n'aurais certes pas dérangé Slugh pour le faire évader.

— Cette disparition me met tout à fait à l'aise. Que lord Burydan et sa bande osent maintenant porter plainte contre moi! Il leur sera impossible de prouver une seule de leurs accusations. Baruch était une vivante pièce à conviction, et maintenant il n'en reste rien.

—Ce qu'il y a de mieux, reprit Fritz avec un sourire de satisfaction, c'est que nous avons touché notre part du trust des maïs et cotons.

—Sans oublier qu'il nous reste encore un grand nombre de diamants de M. de Maubreuil...

Cornélius s'interrompit brusquement. Depuis quelques instants il jetait des regards anxieux dans la direction du four électrique.

—Que fait donc cet animal de Léonello? grommela-t-il. Nous devrions déjà sentir la chaleur du four. Est-ce que par hasard, le courant serait interrompu? Ce serait alors une vraie malchance!

Le sculpteur de chair humaine s'était levé d'un mouvement brusque et s'était dirigé vers le four.

A peine avait-il tourné les talons que Fritz tira de sa poche un petit flacon et laissa tomber quelques gouttes de son contenu dans la coupe de Cornélius, qui était demeurée à demi

pleine après le départ de Baruch. Puis il reboucha le flacon, le fit disparaître avec prestesse et se leva pour aller rejoindre son frère, en simulant un grand intérêt pour l'accident arrivé à l'électricité.

—Qu'allons-nous faire, dit-il, si le courant vient à manquer? Nous serons obligés d'attaquer le corps à l'aide des acides?

—Nous n'aurons pas cette peine, ricana Cornélius, le courant marche de nouveau à merveille. Dans une minute, la température dépassera deux mille degrés dans l'intérieur du four.

—Où est donc Léonello?

—Il est allé me chercher une clé anglaise.

L'Italien revint, en effet, un instant après, tordit un fil, resserra un boulon et les portes de métal ne tardèrent pas à devenir incandescentes malgré l'amiante dont elles étaient doublées. Une violente chaleur força les trois bandits de se retirer à l'autre extrémité de la pièce.

—Le rayonnement de ce four est insupportable, dit Cornélius du ton le plus naturel. Rien que d'être demeuré quelques minutes dans son voisinage, je me sens la gorge desséchée. Je vais boire un peu.

—Moi, de même!

Fritz et Cornélius se rapprochèrent de la table. Léonello acheva de remplir les coupes, qui étaient à moitié vides et il s'en servit une lui-même. Tous trois burent la pétillante liqueur jusqu'à la dernière goutte.

—Il me semble, dit Cornélius d'un ton singulier, que ce vin a un goût bizarre.

—Je ne trouve pas, moi, répondit Fritz, qui rougit imperceptiblement.

—Vois-tu que je me sois empoisonné, ajouta le docteur d'un ton de cin-

glante raillerie. C'est pour le coup, que tu serais en droit de dire qu'il y a une Providence. Sans compter que je te laisserais un héritage assez rondelet...

—Pourquoi parler de cela ? murmura Fritz avec embarras.

—Bah ! il faut bien dire quelque chose... Mais qu'as-tu donc ? Il me semble que tu es pâle !

—Ce n'est rien, balbutia le marchand de tableaux qui ressentait depuis quelques instants un commencement de malaise. J'ai la tête lourde...

—Tant mieux, que ce ne soit rien... Je reviens à ma plaisanterie de tout à l'heure. Je disais donc que je te laisserais, mon cher Fritz, un héritage assez important. Puis, faisons une supposition...

“Mon cher Fritz se dit un beau matin que son legs se fait décidément bien attendre, que le docteur Cornélius est un parent compromettant, et que ce serait vraiment un très heureux hasard, si le dit Cornélius venait à mourir de mort subite...”

—Je n'ai jamais eu une pareille pensée ! protesta Fritz dont le visage s'était couvert d'une pâleur livide, mais ne me parle plus ainsi...

—Je plaisante... Laisse-moi continuer ma petite histoire... La mort de son excellent frère Cornélius est donc devenue chez Fritz une idée fixe, et, comme dit un proverbe, “l'occasion fait le larron”... Un beau jour que les deux frères sont à boire tranquillement une coupe de champagne, Fritz profite de ce que Cornélius a le dos tourné pour jeter du poison dans son verre...

—Grâce ! grâce ! balbutia Fritz qui commençait à sentir dans ses entrailles comme la brûlure d'un fer rouge.

Cornélius continua, avec une tranquillité parfaite :

—Heureusement pour lui, Cornélius, sur qui veille la Providence dont nous parlions tout à l'heure, a vu dans la glace de Venise le geste, pourtant rapide, de son cher Fritz. Que fait Cornélius ? Il dit un mot à l'oreille de son fidèle Léonello. Celui-ci va au fond du laboratoire sous prétexte de chercher une clé anglaise et change les verres, de sorte que...

Pendant cette explication, Léonello s'était éclipsé. Fritz se tordait sur sa chaise. L'effet du poison était si rapide que déjà son visage se marbrait de larges plaques rougeâtres.

—Grâce, Cornélius ! répétait-il d'une voix déchirante en jetant le flacon dont il s'était servi sur la table ! Tu dois avoir le contre-poison, ajouta-t-il.

Je l'ai, répondit froidement Cornélius.

—Donne-le-moi ! Tu peux encore me sauver !

—Non !

—Je t'en supplie !...

—Non ! Tu m'as trahi, tu mourras !

Fritz n'avait plus même la force de parler. Il poussait des gémissements inarticulés, tordant vainement ses mains suppliantes vers Cornélius, qui le regardait avec un sourire inflexible.

Subitement, Fritz battit l'air de ses bras, roula à terre. Tout son corps fut agité de spasmes violents. Puis, brusquement, il demeura immobile.

Le poison avait fait son oeuvre !

Cornélius cria de loin :

—Léonello ! Il faudra porter ce corps dans le four électrique avec l'autre !

Léonello apparut au bout d'un instant. Mais son visage était bouleversé.

—Maître ! s'écria-t-il, nous avons attendu trop longtemps ! L'hôtel est cerné ! La rue est barrée par un cordon

de policemen, et il y a des détectives plein le jardin!...

—Alors, vite! Fuyons! Nous avons encore quelques minutes devant nous! Ouvre la porte de fer, pendant que je prendrai les papiers de Fritz.

Une minute après, les deux bandits s'engageaient dans une issue secrète qui aboutissait au laboratoire.

Ils refermèrent avec soin, derrière eux, la porte blindée qui y donnait accès.

A peine venaient-ils de disparaître, qu'une cinquantaine de détectives, le revolver au poing, firent irruption dans le laboratoire.

Mais au même moment une terrible commotion ébranla le sol. Une gerbe de flammes enveloppa l'hôtel, lançant de tous côtés des moellons, des poutres et des débris embrasés.

Le laboratoire du sculpteur de chair humaine venait de sauter.

CHAPITRE VI

Epilogue

La nouvelle de l'explosion de l'hôtel du docteur Cornélius Kramm eut, dans toute l'Amérique, un profond retentissement; dans certains milieux dévots, protestants ou catholiques, on affirma que c'était le diable en personne qui, sur un cheval de feu, était venu emporter, tout vivant, dans les enfers, le sculpteur de chair humaine.

Ailleurs, le bruit s'était répandu que c'étaient Cornélius et Fritz les grands chefs, les lords de la Main Rouge, et cette découverte causait dans la société new-yorkaise une émotion considérable.

Pendant trois jours, un cordon de policemen entoura les ruines de l'hôtel, et des détectives, assistés d'une

escouade de travailleurs, explorèrent les décombres.

On retrouva plusieurs cadavres, plus ou moins défigurés. Celui de Fritz Kramm fut le premier qu'on put identifier; un autre, découvert dans un four électrique et à demi carbonisé, était absolument méconnaissable. On supposa, avec quelque vraisemblance, que c'était celui de Léonello, qui, trop bien informé des secrets de son maître, avait dû être assassiné par lui. Seuls, lord Burydan et Fred Jorgell, mis en présence du corps, avaient parfaitement reconnu Baruch. Mais ils gardèrent pour eux leur secret, et le nom de l'assassin de M. de Maubreuil ne fut même pas prononcé au cours de l'instruction qui fut ouverte pour essayer de déterminer les causes de l'explosion, où plus de cinquante policiers avaient perdu la vie. Quelques-uns des hauts fonctionnaires du Police Office connurent la vérité. Mistress Isidora, à laquelle on ne voulait causer aucun chagrin inutile, ne soupçonna jamais de quelle façon son misérable frère était mort. Ce ne fut que de longs mois après, qu'une lettre du Canada lui annonça que le dément de la Maison Bleue s'était éteint doucement, sans avoir recouvré la raison.

Lorsque l'on eut terminé le déblaiement, on se trouva en présence du cadavre de Cornélius affreusement mutilé, mais, au dire des détectives, suffisamment reconnaissable.

Un fait qui causa beaucoup d'étonnement, c'est qu'on ne trouva trace, ni dans les banques, ni dans les ruines de l'hôtel, des sommes considérables en or et en bank-notes que possédait Cornélius, au vu et au su de tout le monde. On supposa que le docteur avait été prévenu à l'avance de l'arrestation qui le menaçait et qu'il avait mis son

argent en lieu sûr, en le confiant à quelqu'un des affiliés de la Main Rouge.

Quant à la fortune de Fritz, elle eut une destination inattendue. Il existait chez un notaire de New-York un testament en bonne et due forme, par lequel Cornélius, Fritz et Joë Dorgan se léguaient réciproquement tout ce qu'ils possédaient. Ce fut donc le véritable Joë Dorgan, l'époux de Carmen, qui entra en possession des vastes magasins remplis de tableaux et d'objets d'art.

Le jeune milliardaire ne voulut garder de cette fortune suspecte que quelques tableaux sans valeur et les diamants provenant du vol commis chez M. de Maubreuil, dont un certain nombre n'avaient été ni taillés ni vendus.

Ce testament, que Fritz et Cornélius avaient imposé à leur complice Baruch eut pour conséquence de rendre Joë seul propriétaire du trust des maïs et cotons. Il s'empressa de partager intégralement avec son frère, l'ingénieur Harry, les capitaux provenant de cet héritage.

Un moment, certains journaux, probablement dans une intention de chantage, insinuèrent que Joë Dorgan avait été en trop bons termes avec les deux frères pour ne pas être leur complice. Mais les hauts fonctionnaires de la police de New-York, parfaitement au courant de la véritable personnalité de Baruch, eurent vite fait de réduire au silence les maîtres chanteurs.

Débarrassée de ses adversaires financiers, la Compagnie des Paquebots-Eclairs entra dans une ère de prospérité qu'elle n'avait jamais connue, et, bientôt, elle fusionna avec le trust des maïs et cotons, où lord Bury-

dan possédait une part d'actions très importante.

Fred Jorgell et William Dorgan, devenus inséparables, avaient abandonné la direction des deux trusts à Joë et à Harry. Ces derniers auraient été ravis de garder près d'eux—à de royaux appointements—l'ingénieur Paganot et le naturaliste Roger Ravenel, dont ils avaient pu apprécier le mérite; mais, après tant d'aventures, les deux jeunes gens et leurs femmes, Andrée et Frédérique, désiraient revenir en France. M. Bondonnat, lui aussi, réclamait à grands cris son laboratoire et ses magnifiques jardins du pays breton.

Les Français demeurèrent encore un mois près de leurs amis de New-York; puis ils s'embarquèrent sur l'"Ariel", que lord Burydan tint à commander lui-même pendant la traversée de New-York à Brest.

Andrée et Frédérique, en se séparant d'Isidora et de Régine, leur avaient fait promettre de venir les voir en France, à la première occasion favorable.

Les Américaines tinrent leur promesse, six mois plus tard, à l'occasion d'une fête de famille qui réunit dans la propriété de Kéridy-sur-Mer tous les amis de l'illustre Bondonnat.

A huit jours de distance, Andrée et Frédérique étaient devenues mères. La fille d'Andrée fut appelée Frédérique, le fils de Frédérique, Prosper, ainsi que l'avait désiré son grand-père.

Les fêtes du baptême durèrent huit jours et donnèrent lieu à des réjouissances dont on n'a pas perdu le souvenir dans ce coin de Bretagne.

M. Bondonnat, qui venait de remporter le prix Nobel, à la suite de la publication de son beau livre, "La

Conscience des végétaux", put voir réunis autour de sa table presque tous ceux qui, de près ou de loin, avaient pris part à ses fantastiques aventures.

C'était d'abord Harry Dorgan et mistress Isidora qui avaient voulu tenir, sur les fonts baptismaux, la petite Frédérique Paganot, tandis que Joë Dorgan et Carmen étaient les parrain et marraine du petit-fils de M. Bondonnat.

William Dorgan et Fred Jorgell étaient venus aussi, heureux de revoir le vieil ami dont la science et l'abnégation leur avaient rendu de si grands services.

Les deux milliardaires étaient chargés de cadeaux qui eussent, par comparaison, fait taxer de mesquinerie et d'avarice les génies des Mille et une Nuits et les princesses des contes de fées.

M. Bombridge, qui était en train de devenir milliardaire grâce à la création par sélectionnement d'un escargot géant exceptionnellement savoureux, n'avait pu venir, absorbé par le souci des affaires; en son lieu et place, il avait délégué sa fille, la gentille Régine, et son gendre, Oscar Tournesol.

C'est avec la plus profonde émotion que l'ex-bossu mit le pied sur le sol de la terre natale et qu'il revit ses bienfaiteurs et ses amis, M. Bondonnat et sa famille.

Il fut aussi très heureux de revoir son camarade, le Peau-Rouge Kloum, qui était venu avec lord Burydan, le cosaque Rapopoff, à présent garçon de laboratoire, et la petite Océanienne Hatouara, qui avait quitté, pour assister au baptême, l'institution parisienne où elle faisait ses études.

Ce fut également une grande joie pour lui de se rencontrer avec lord

Burydan, qu'accompagnait l'indispensable Agénor.

Depuis son mariage, l'excentrique avait cessé d'occuper l'attention des feuilles humoristiques des deux mondes. En revanche, il était complètement guéri de sa neurasthénie, et c'est à la charmante Ellénor, à "la dame aux scabieuses", qu'il attribuait, non sans raison, tout le mérite de cette guérison.

M. Bondonnat n'avait eu garde d'oublier dans ses invitations Lorenza et son mari, le peintre Grivard, qui avait commencé quelques semaines auparavant, un superbe portrait du vieux savant. Tout le monde admira la beauté de la guérisseuse de perles, dont la santé, un instant compromise par les privations qu'elle avait endurées pendant sa captivité chez les bouddhistes, était plus florissante que jamais.

Le chien Pistolet, comme on peut le penser, eut aussi sa part des réjouissances et, s'il n'eût été un animal presque aussi raisonnable et aussi sobre qu'un être humain, il fût certainement mort d'indigestion, tant il lui fut offert de sucreries, de gâteaux et de friandises de toutes sortes.

La semaine que durèrent les réjouissances s'écoula avec la rapidité d'un rêve. Ce fut avec un vrai chagrin que les invités de M. Bondonnat songèrent enfin à se séparer de leurs amis.

La veille du départ, le vieux savant et les deux milliardaires se trouvaient seuls sur une des terrasses du magnifique jardin de la villa. Les massifs de fleurs embaumaient l'air; le ciel étincelait de milliers d'étoiles. On entendait, dans le lointain, la chanson murmurante de la mer contre les rocs. Les trois vieillards demeurèrent longtemps silencieux, prêtant l'oreille au bruit des rires et des voix joyeuses qui

s'échappaient de la villa aux fenêtres illuminées.

—Eh bien, demanda tout à coup M. Bondonnat, et la Main Rouge?

—Complètement anéantie, répondit Fred Jorgell. Le gouvernement américain s'est enfin décidé à prendre des mesures énergiques. Plus de dix mille arrestations ont été opérées. Le Police Office a été épuré. On a révoqué tous les détectives qui, de près ou de loin, avaient appartenu à la sanglante association. Un seul des bandits que nous avons connu a pu échapper à toutes les recherches. C'est Slugh.

—Que peut-il bien être devenu?

—On suppose qu'il s'est retiré dans un des cantons perdus de la frontière mexicaine, où il existe encore des bandits. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, c'est lorsqu'il tenta de mettre à sac l'hacienda de San-Bernardino, qu'habitent toujours Dorypha et son mari. Les tramps, en cette circonstance, rencontrèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas. Trois d'entre eux restèrent sur le carreau, et Slugh fut gravement blessé.

—Et nos amis de la Maison Bleue? demanda encore M. Bondonnat.

—C'est moi, répondit William Dorgan, qui suis à même de vous donner de leurs nouvelles. Ils sont très heureux. Lord Fesse-Mathieu, qui est mort le mois dernier, leur a laissé une fortune princière. On a découvert après son décès, dans un caveau soigneusement blindé, un trésor de près d'un million de dollars en or et en bank-notes.

—J'espère, dit le vieux savant avec un sourire, qu'ils en feront un meilleur usage que le baronnet...

Puis, passant brusquement à une autre idée:

—Souvent, murmura-t-il, il m'arrive de penser à ce mystérieux docteur Cornélius qui est mort en emportant son secret. C'est pour moi une physionomie inoubliable.

—Croyez-vous qu'il soit mort? dit Fred Jorgell.

—On a retrouvé son cadavre, fit William Dorgan.

—Etait-ce bien le sien? Vous savez mieux que personne, monsieur Bondonnat, que le sculpteur de chair humaine excellait dans l'art de truquer les pièces anatomiques. Or, il y avait à l'île des Pendus un bandit qui offrait la ressemblance exacte de Cornélius et qui n'a jamais été retrouvé. N'est-ce pas le cadavre de ce bandit qui a été exhumé des décombres? Voilà ce que je me suis souvent demandé avec une certaine perplexité.

—Mais par où se serait-il échappé? reprit William Dorgan.

—Je n'ose rien affirmer. Mais on s'est aperçu, en déblayant le terrain, qu'un couloir, aboutissant à un ancien égout et fermé d'une porte de fer, communiquait avec le laboratoire de Cornélius. S'il s'est échappé, cela n'a pu être que par cette issue.

—Ce qui confirmerait cette hypothèse, dit M. Bondonnat après un instant de réflexion, c'est que les sommes énormes qu'il avait à sa disposition ont disparu avec lui.

—Tenez, dit Fred Jorgell en tirant de sa poche un journal tout froissé, voici un numéro du "Sydney Times". Il contient un portrait d'un certain docteur Malbourg, qui, en dépit de ses favoris, ressemble étonnamment à Cornélius. Le plus étrange, c'est qu'en quelques mois il s'est fait, en Australie, une réputation grâce à des tours de force chirurgicaux qui ressemblent

singulièrement à ceux qu'opérait jadis Cornélius.

—Il n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence, murmura M. Bon-donnat devenu songeur.

—Qui pourra jamais nous le dire ? s'écria Fred Jorgell en se levant.

Personne ne releva ces paroles. Et les trois vieillards regagnèrent silencieusement la villa toute bruissante de l'animation et de la gaieté des invités.

Fin du Mystérieux docteur Cornélius.

— o —



LE BOUDDHISME

Le bouddhisme est une doctrine philosophique et religieuse dont le Bouddha est à la fois le fondateur et le point central. Cette religion, répandue maintenant en Chine, dans l'Indo-Chine, au Japon et au Thibet, est née dans l'Inde centrale, sur les confins du Né-paul, dans le courant du VIe ou du Ve siècle avant l'ère chrétienne.

Les dogmes du bouddhisme sont presque tous empruntés à la philosophie brâhmanique. Ils énoncent les quatre vérités essentielles qui sont : Partout où vit l'homme, existe la souffrance ; la souffrance naît de désirs passagers ; le seul moyen d'apaiser la souffrance et d'éteindre le désir et ce moyen est enseigné dans la doctrine du Bouddha.

L'état de ceux qui, par la méditation, l'étude, le renoncement au monde, l'abnégation du "moi", atteignent la perfection, est appelé le Nirvâna, qui est bien comme nous le disons un état et non un lieu comparable au Paradis de la religion catholique.

Les commandements de cette religion asiatique comportent cinq interdictions et dix péchés. Bouddha prêche l'abstention de meurtre, de vol, d'adultère, de mensonge, de médisance, d'injures, de bavardage, d'envie et de haine.

Les six grandes vertus sont l'aumône, la moralité parfaite, la patience, l'énergie, la bonté, la charité et l'amour du prochain.

La métempsycose, ou transmigra-tion des âmes d'un corps dans un autre, qu'enseigne le bouddhisme, conduisait ceux qui l'admettaient à ne pas se nourrir de viande de peur de manger l'un de leurs parents.

L'âme de celui qui avait été bon passait dans une personne ou une chose supérieure ; celle du méchant entraînait dans un rat, un ver ou une pierre.

Si une ménagère nettoie mal ses parquets, à sa mort elle devient un balai ; si un méchant petit garçon brise une fenêtre volontairement, à sa mort, pour punition, il est changé en vitre, etc.

Un bouddhiste dévot ne tuera jamais une mouche de peur que l'âme de sa grand'mère ne soit dans ce moustique. Ils adorent leurs ancêtres.

Tout pieux qu'ils sont les bouddhistes n'ont pas de Dieu. Mais, par contre, ils croient à l'existence de 136 gé-hennes ou enfers, dans lesquelles les pécheurs peuvent séjourner de dix millions à dix milliards d'années.



LE DETROIT DE BELLE-ISLE

Embouchure du golfe Saint-Laurent au nord; ses courants

Le projet, à l'état théorique, d'un barrage du détroit de Belle-Isle, occupe spasmodiquement, il est vrai, mais aussi très sérieusement l'attention depuis au moins un quart de siècle.

D'aucuns espèrent vivement, d'autres entrevoient avec conviction, dans l'exécution du projet, une protection efficace contre les banquises du nord qui, alors, s'en iraient vers quelques pays comme la Norvège, ce qui, comme conséquence, devrait déterminer un adoucissement extraordinaire du climat sur une vaste étendue de pays et, comme action réflexe, favoriser singulièrement la colonisation et l'agriculture.

Après une accalmie, la question est remise à neuf sur le tapis dans le monde géographique et économique.

Les documents sur le compte du détroit de Belle-Isle ne sont pas nombreux. Cependant nous ne serions pas surpris d'apprendre que certaines sur la côte nord du Saint-Laurent, ont des cahiers de notes sur les marées, les courants, le mouvement des glaces, leur effet sur la température, suivant leur rapprochement ou éloignement des côtes, sur la direction dominante des vents, etc.

Ces personnes n'ont qu'un moyen de sauver leurs manuscrits: c'est de les publier. La Société de géographie de Québec leur offre l'hospitalité dans son bulletin.

Quant à la littérature officielle es-matière, si elle n'est pas encore très étendue, elle se fait plus abondante et plus précise, et c'est merci à elle, si nous sommes en mesure aujourd'hui de causer du détroit de Belle-Isle, et nous en sommes redevable à la parfaite obligeance de M. W. Bell Dawson, d'Ottawa, ingénieur civil, docteur ès-science, membre de la Société des Ingénieurs de ponts et chaussées de France, et surintendant du service d'explorations des marées et courants du Canada.

M. Dawson a bien voulu mettre à notre disposition, deux brochures, texte anglais, l'une traitant des courants du détroit de Belle-Isle, au cours des saisons de 1894 et 1906, et l'autre donnant les tableaux des marées sur les côtes du Canada à l'est, y compris naturellement le détroit (pages 60 et 61 de la brochure) pour 1920.

Il a eu aussi la complaisance d'ajouter un article de lui, sur les conditions du détroit, article qui est un résumé des observations qu'il a faite

lui-même sur place durant deux saisons.

Nous en offrons à nos lecteurs une traduction aussi fidèle que possible. Voici ce que dit M. Dawson sous le titre de "Courants du détroit de Belle-Isle. Entrée du Golfe Saint-Laurent du côté Nord".

"Le détroit de Belle-Isle qui relie le Golfe Saint-Laurent à l'Atlantique, au nord de Terre-Neuve, est de grande importance pour la navigation, puisque d'après un grand cercle, partant du lac Erié, contournant la vallée du Saint-Laurent et traversant l'Atlantique, jusqu'à Londres, en Angleterre, ce cercle se trouve à passer droit à travers le détroit.

"Il est donc sur la ligne de navigation la plus directe qui soit entre Montréal, Québec et la Grande-Bretagne. On a en conséquence cru devoir étudier la nature de ses courants et de ses glaces dès 1894, aussitôt que le service d'exploration des Marées et Courants a été organisé.

"Il est difficile de s'expliquer pourquoi l'on a mis tant d'années à se rendre compte des faits qui ont été mis à jour.

"Dès même 1854, un officier du gouvernement de Terre-Neuve, faisait l'examen du caractère des courants du détroit et en rédigeait un rapport exact; cependant, ce rapport ne fut pas publié; ce ne fut que plus tard qu'il parut dans les rapports de la Commission d'exploration des marées.

Quant au projet que l'on discute en ce moment d'un barrage du détroit, on peut assurer qu'en somme, il ne s'appuie que sur une conception erronée des faits. Le courant du détroit est à la merci des marées et pratiquement, il y a parité d'écoulement entre le flux et le reflux d'une marée. Ceci

a été démontré par l'examen minutieux que la Commission d'exploration a fait des conditions du détroit en 1894, et a plus complètement établi encore en 1906, au moyen d'expériences sous la conduite personnelle du surintendant de la Commission d'exploration.

"Le bateau à vapeur qui servit à ces expériences, pourvu qu'il était d'appareils d'ancrage à eau profonde, pouvait rester à l'ancre plusieurs jours de suite, quelque fût l'endroit du détroit. Ce bateau était outillé de maréographes qui, au moyen de l'électricité, enrégistraient sans arrêt, jour et nuit, les courants, leur vitesse et leurs directions. Il y avait aussi à bord des instruments servant à vérifier les courants du fond, et, au moyen d'un anémomètre et d'autres instruments employés dans les observations météorologiques, on obtenait l'état de la température.

"Le détroit mesure entre 10 et 16 milles de largeur, sur une étendue de 50 milles, après quoi il s'élargit brusquement de chaque côté. Dans son endroit le plus étroit, la profondeur de l'eau n'excède pas 35 brasses (environ 210 pieds) d'un bord à l'autre.

"On a constaté que le courant, à son état normal, change régulièrement toutes les six heures avec la marée, tout comme les autres cours d'eau soumis à l'action des marées. Parfois, le volume d'eau se fait plus abondant, dans une direction que dans l'autre, et il est possible que cette précipitation se fasse, sans intermittence, durant deux ou trois jours consécutifs avec comme rapidité, une variante qui coïncide soit avec le montant, soit avec le déclin de la marée, c'est-à-dire que cette précipitation plus continue s'opère tantôt vers le golfe Saint-Lau-

rent, au montant, tantôt du côté de l'Atlantique, au baissant. D'après les observations enrégistrées pendant toute la saison, depuis juin jusqu'à septembre, il est établi qu'en somme, le débit reste à peu près le même; cependant, au cours de toute une année, il peut aussi arriver que le flot qui entre, accuse un excédant de débit au bénéfice du Golfe Saint-Laurent.

Un rapport publié originairement en 1895 par la Commission d'exploration hydrographique, sous le titre de "Les courants du détroit de Belle-Isle," renferme une description complète de la nature du détroit. Il en existe une autre édition publiée en 1907, qui contient des renseignements encore plus détaillés. Dans ce rapport, des diagrammes indiquent la concordance qui existe entre les volte-face du courant dans son état normal et le flux et le reflux de la marée, tel qu'enregistré par une jauge marégraphique à la baie Forteau dans le détroit.

"L'action du vent sur le courant y est aussi entièrement traitée, attendu qu'il imprime à la surface de l'eau une poussée en sens contraire du mouvement régulier d'entrée ou de sortie de la masse d'eau actionnée par le courant du fond. De plus on y donne un état complet de la température de l'eau, à partir de la surface jusqu'au fond de la mer, au cours des mois d'été.

"Il est évident, d'après l'état de choses que l'on rencontre dans le détroit de Belle-Isle, qu'il n'y a pas d'infiltrations continues d'eau glacée provenant du courant du Labrador, dans le golfe Saint-Laurent, et qu'un barrage aurait pour objet d'empêcher.

"Ce que l'on s'explique difficilement, c'est la persistance de l'idée

que l'on a de l'existence de cet épanchement d'eau glacée, en face des renseignements de toute exactitude publiés depuis vingt-cinq ans dans les rapports du gouvernement canadien. Cette idée erronée est au moins disparue des cercles maritimes, vu que l'on a pris la peine de porter à la connaissance des navigateurs les faits exacts.

En effet, de suite, en décembre 1895, parut un "Avis aux Marins" exposant tous les faits que l'on avait vérifiés; autrement, la fausse opinion que l'on avait de la direction du courant dans un détroit de l'importance de celui de Belle-Isle, pouvait par un temps de brume être la cause d'une erreur de manoeuvre et amener un accident.

"La seule explication que l'on puisse donner de la croyance à ce courant constant qui s'opèrerait à travers le détroit, c'est qu'elle a pu naître d'observations passagères du mouvement des glaces. Après avoir dépassé l'extrémité du détroit de Belle-Isle du côté de l'Atlantique, nombre de banquises sont entraînées vers le sud, sous l'impulsion du courant du Labrador, et, à la marée montante, ou au moment où le courant s'affirme vigoureusement au jusant, quelques-unes des plus petites banquises se trouvent emportées vers le golfe, et finissent pour la plupart par aller s'échouer sur les rivages du détroit ou au delà de sa limite à l'intérieur, et se brisent; de sorte qu'il en est peu qui reviennent à la mer.

"C'est ainsi que la masse d'eau manifeste son allure au montant de la marée et non à son déclin. Un observateur peut donc être induit en erreur, si, au lieu de séjourner quelque temps dans le détroit, il ne fait qu'y passer.

“Il est aussi de fait, qu'au printemps, à bonne heure, ces glaces erratiques qui viennent de régions du nord, peuvent s'introduire dans le détroit, au retour du courant vers l'intérieur, mais le courant de sortie emporte toutes les glaces du détroit et le fait libre.

“Ce qui a pu contribuer à ancrer davantage l'erreur dans les esprits, c'est qu'au montant le courant du détroit est parfaitement visible par suite du mouvement des glaces, tandis que celui de retour vers l'Atlantique, n'offre rien de semblable.

“Il est tout de même à espérer que d'autres que des marins étudieront avec soin les tenants et aboutissants du détroit de Belle-Isle, pleinement décrits qu'ils sont dans les rapports susmentionnés, avant que l'on fasse des plans pour l'exécution d'une entreprise aussi coûteuse que le barrage du détroit de Belle-Isle”.

— o —

L'ADIANTE DU CANADA

Le nom de cette plante dérive d'un mot grec “adiantos” “non mouillé”, parce qu'elle a la propriété de rester sèche quand on la plonge dans l'eau.

Elle est de la famille des fougères: elle a des folioles d'un vert pur placées sur un pétiole lisse, glabre, d'un rouge brillant. Les anciens la dédiaient à Vénus parce qu'ils attribuaient à son parfum délicat et particulier la vertu d'éveiller l'amour chez les personnes rebelles à ce sentiment et de préserver de tous les tourments, de toutes les tristesses et de tous les accidents que l'amour peut inspirer ou causer: mensonges, trahisons, abandon, causes de jalousie, infidélités, désillusions.

L'adiante, dit Avicenne, est le préservatif de toutes les entreprises diaboliques qui emploieraient la voie des maléfices pour faire parvenir à quelqu'un, secrètement, d'une façon occulte des maladies contagieuses, une infirmité incurable. Il est le contre-charme qui délivre des maléfices, qui protège et fait retomber sur des ennemis le mal qu'ils ont méchamment essayé de causer.

Il préserve les maladies de coeur. C'est aux suaves émanations de son parfum seules qu'on attribue cette mystérieuse puissance ainsi que celle qui consiste à faire retrouver les objets qui ont été dérobés.

La chimie extrait de l'adiante du Canada une matière amère, des acides galliques et tanniques, et surtout “l'huile essentielle” à laquelle sont attachées des vertus si puissantes.

La médecine lui attribue des effets béchiques et expectorants, et elle recommande les infusions de 10 à 20 grammes de feuilles d'adiante du Canada par mille grammes d'eau coupée avec du lait, ou 30 à 100 grammes quotidiens de sirop préparé avec cette plante, pour la guérison rapide des rhumes, des bronchites et des catarrhes.

Le capillaire de Montpellier, dont le nom scientifique rappelle qu'il était lui aussi dédié à Vénus “Capillus Veneris”, ainsi que la doradille des murs et le cétérach des boutiques sont des succédanés de l'adiante du Canada, mais leurs mérites sont plus atténués.

— o —

UN CONCOURS INTERESSANT

En 1919, le ministère fédéral de l'agriculture voulut instituer un concours interprovincial pour la fabrication du beurre. Chaque province du

Canada était invitée à envoyer à Montréal, pendant plusieurs mois consécutifs, une vingtaine d'échantillons de son meilleur beurre, pris dans diverses beurreries.

On voulait savoir si toutes les provinces produisaient du beurre de première qualité, découvrir les meilleures méthodes de traitement du lait et de fabrication du beurre, établir un type modèle pour l'exportation, promouvoir une saine rivalité entre les différentes provinces.

Les juges étaient MM. Geo. H. Barr, P. W. McLagan, J. B. Muir et M. Ingersoll. Ils classaient le beurre en quatre catégories: extra, No 1, No 2, inférieur.

La province de Québec arriva de beaucoup la première dans le concours. Sur 23 échantillons qu'elle présenta, 17 furent dans la classe extra, 6 dans la classe No 1, aucun dans les deux dernières classes. On verra la place des autres provinces dans le tableau suivant:

| Provinces | Nombre d'échantillons | Extra | No 1 | No 2 | Inférieur |
|-------------------|-----------------------|-------|------|------|-----------|
| Col.-Britannique | .18 | 6 | 10 | 2 | — |
| Alberta | .22 | 15 | 7 | — | — |
| Saskatchewan | .22 | 8 | 11 | 3 | — |
| Manitoba | .20 | 14 | 4 | — | 2 |
| Ontario | .19 | 2 | 7 | 10 | — |
| Québec | .23 | 17 | 6 | — | — |
| Nouv.-Brunswick | .23 | 5 | 9 | 9 | — |
| Nouvelle-Ecosse | .14 | 8 | 6 | — | — |
| Ile du P.-Edouard | .20 | 6 | 8 | 6 | — |

Tel fut le résultat du premier examen, à l'arrivée du beurre. D'après les conditions du concours, un second examen devait avoir lieu quelques mois plus tard, pour voir si le beurre conserverait sa saveur. Entre temps, il était déposé dans un entrepôt froid.

A cette seconde épreuve, la province de Québec resta seule dans les deux premières classes, toutes les autres provinces déclinant sensiblement, comme on peut en juger par ce second tableau:

| Provinces | Nombre d'échantillons | Extra | No 1 | No 2 | Inférieur |
|-------------------|-----------------------|-------|------|------|-----------|
| Col.-Britannique | .18 | — | 11 | 6 | 1 |
| Alberta | .22 | 9 | 8 | 5 | — |
| Saskatchewan | .22 | 4 | 13 | 5 | — |
| Manitoba | .20 | 14 | 4 | 2 | — |
| Ontario | .19 | 1 | 2 | 5 | 11 |
| Québec | .23 | 9 | 14 | — | — |
| Nouvelle-Ecosse | .14 | 1 | 7 | 5 | 1 |
| Ile du P.-Edouard | .20 | 3 | 1 | 7 | 9 |

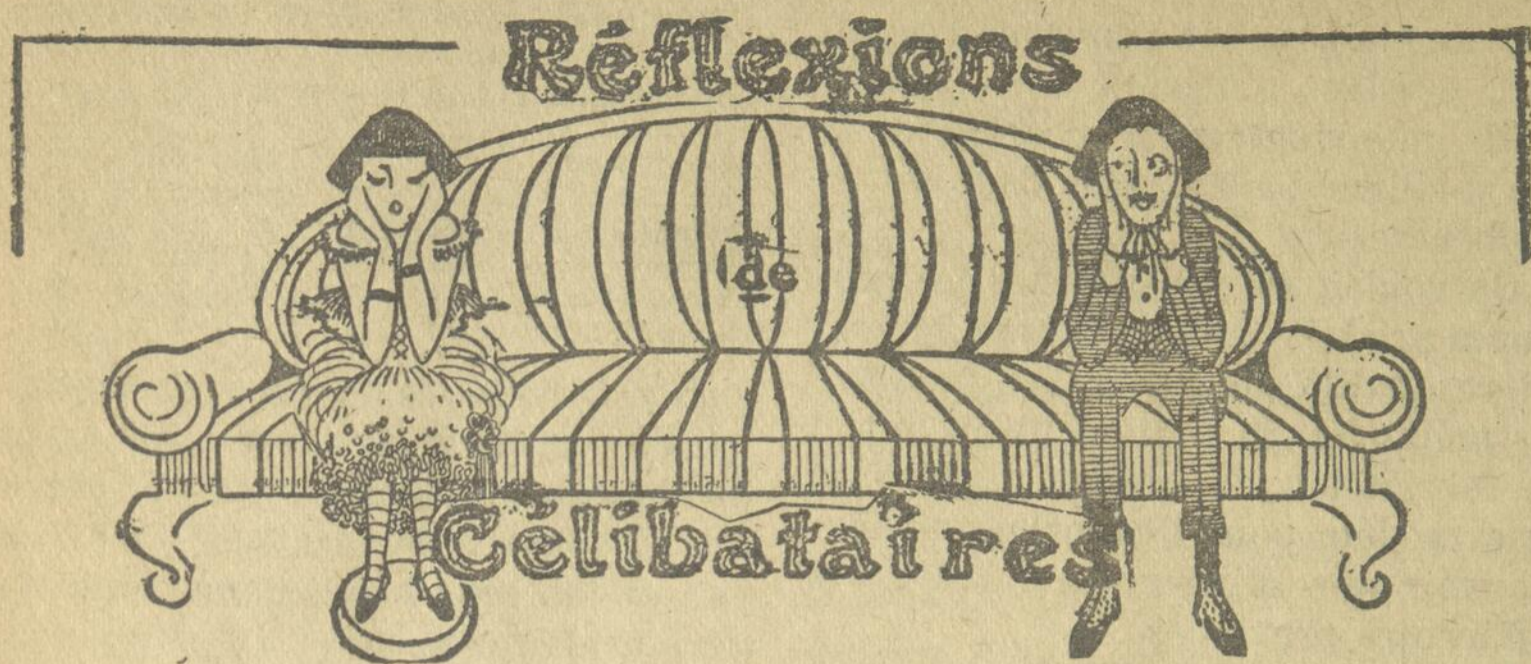
Il y a quelques années, par snobisme ou par ignorance, certaines gens de chez nous, affectaient de ne vouloir que du beurre de l'Ontario. On voit par ces tableaux jusqu'à quel point ces gens avaient raison.

La supériorité de Québec, que l'on vient de constater officiellement en ce qui concerne le beurre, existe dans beaucoup d'autres choses, mais les Canadiens-français, surtout ceux qui posent en hommes d'affaires et en personnes éclairées, seront sans doute les derniers à le reconnaître.

Quand nous aurons confiance en nous-mêmes, quand nous exalterons et encouragerons nos compatriotes, au lieu de les déprimer et de nuire à leur commerce en favorisant celui des autres, alors nous commencerons peut-être à occuper la place qui nous revient dans le pays de nos ancêtres.

Le cuivre au Canada

D'immenses dépôts de cuivre viennent d'être découverts dans une partie étendue du nord du Canada. L'étude des échantillons extraits de ces mines donne à croire qu'ils ressemblent à ceux de la formation géologique de la région du lac Supérieur, reconnue pour ses gisements miniers. La superficie embrassant ces terrains va du lac des Ours, suit le cours de la Copper Mine River qui se jette dans le golfe du Couronnement. C'est une richesse de plus que des mineurs canadiens peuvent exploiter.



FEMMES

Toutes les femmes font partie des trois règnes: animal, végétal et minéral. Il y a des femmes qui sont des tigresses, des souris, des agneaux; d'autres ont un tempérament de pommes de terre et quelques-unes ont un tempérament de cristal de roche.

* * *

La raison pour laquelle plusieurs mariages sont malheureux c'est qu'en amour la femme est idéaliste tandis que l'homme est réaliste et que les deux ne parlent pas le même langage.

* * *

Une once de tact vaut une livre de vérité.

* * *

Pourquoi une femme mariée aime-t-elle à présenter un ancien amoureux à son mari alors que son mari déteste souverainement présenter une ancienne flamme à sa femme.

* * *

Regardez passer un célibataire et demandez-vous comment il se fait que ce même homme était autrefois pour une femme le plus bel enfant de la terre.

* * *

Plus la jeune fille est âgée plus l'engagement est court.

HOMMES

Un homme traitera une femme de menteuse parce qu'elle ne lui dira que la moitié de la vérité qu'elle connaît sur son compte, à lui.

* * *

Un vieil amour ressemble à une fleur fanée, il n'a ni couleurs, ni parfum, ni forme, il ne reste que les souvenirs de l'imagination.

* * *

Aucun célibataire ne peut croire qu'une femme puisse rire de lui, même après qu'une femme s'en est joué.

* * *

L'amour intéressé est comme une fleur sans parfum ou un oiseau qui ne chante pas.

* * *

La jalousie est le sel de l'amour, mais après le mariage le sel perd beaucoup de sa saveur.

* * *

La femme compte ses chapeaux avant qu'ils soient payés; le mari compte son argent après qu'ils sont payés et ça ne lui prend pas grand temps.

* * *

Il n'y a rien de doux en amour comme les rêves.

FEMMES

Toute femme mariée veut faire marier sa meilleure amie, tandis que tout homme marié conseille à son meilleur ami de rester célibataire.

* * *

Pour la vampire la vie n'est qu'un célibataire après un autre célibataire.

* * *

Toutes les jeunes filles qui souffrent du manque d'amour le font parce qu'elles n'ont à se plaindre de rien autre chose.

* * *

Après tout, qu'est-ce que peut bien avoir l'amour d'un célibataire pour que nous en soyons si folles?

* * *

La femme qui contribue au succès financier de son mari est un trait d'union entre le réveil-matin et l'oreiller.

* * *

Une petite pluie de larmes peut rafraîchir la fleur de l'amour, mais un déluge continuel la fait inmanquablement périr.

* * *

La femme qui n'épouse pas l'homme qu'elle veut avoir est malheureuse pendant quelque temps; mais la femme qui épouse celui qu'elle désire avoir est malheureuse toute sa vie.

* * *

Si toutes les brûlantes lettres d'amour avaient été détruites sitôt lecture faite, elles n'allumeraient pas tant de conflagrations plus tard.

HOMMES

L'occupation favorite du vieux célibataire est de songer à toutes les jeunes filles qui l'ont aimé et qu'il a oubliées.

* * *

Lorsqu'un homme marié a trouvé une bonne excuse pour entrer chez lui à quatre heures du matin; et que sa femme ne se réveille même pas pour le recevoir, il connaît alors toutes les sensations d'un génie incompris.

* * *

L'amoureux regarde la lune, l'homme marié son journal.

* * *

Le célibataire traite la femme qu'il aime comme la fleur à sa boutonnière; il la montre tant qu'elle n'est pas fanée, mais la met de côté sitôt qu'elle n'est plus fraîche.

* * *

La chose la plus redoutable chez une veuve est son attirance vers les jeunes gens.

* * *

Le monsieur qui se marie une fois est un bon homme; celui qui se marie deux fois est un optimiste, mais celui qui se marie trois fois est un "dopé".

* * *

Un célibataire ne comprendra jamais pourquoi lorsqu'il demande à une jeune fille si elle l'aime, pourquoi celle-ci lui répond: naturellement.

* * *

Le célibataire a un coeur, mais le dépôt de cynisme qui le recouvre est si profond que même la plus femme des jeunes filles n'y peut créer une impression.

Les grands hommes sont de piètres maris

Les philosophes, savants, écrivains et artistes de génie, en un mot tous les cérébraux, ceux qui vivent en continuelle conversation avec leurs idées, font de mauvais maris. C'est un axiome que nous pourrions illustrer d'une centaine de cas; nous ne donnerons que celui de Léo Tolstoï, l'éminent penseur russe, qui rêvait la paix universelle et ne la connut même pas en ménage.

Voici une lettre qu'il écrivait de Moscou à sa femme, en 1870, et qui fut retrouvée dans les papiers de Léo Nabokoff, contemporain et ami intime de Tolstoï, décédé dernièrement à New-York:

"Ma chère Sonia,—Mon ami Nabokoff qui revient de l'Alaska m'a rapporté quelques livres d'écrivains américains, et, entre autres, de Emerson, Hawthorne, Longfellow et Thoreau. Le plus intéressant de tous est Emerson; les vers de Longfellow me laissent indifférent. Nabokoff me conseille de visiter l'Amérique. Je brûle de me familiariser avec les conditions sociales du Nouveau-Monde. Si l'agriculture est aussi florissante là-bas qu'ici, je m'y construirai un ranch et vivrai dans la solitude.

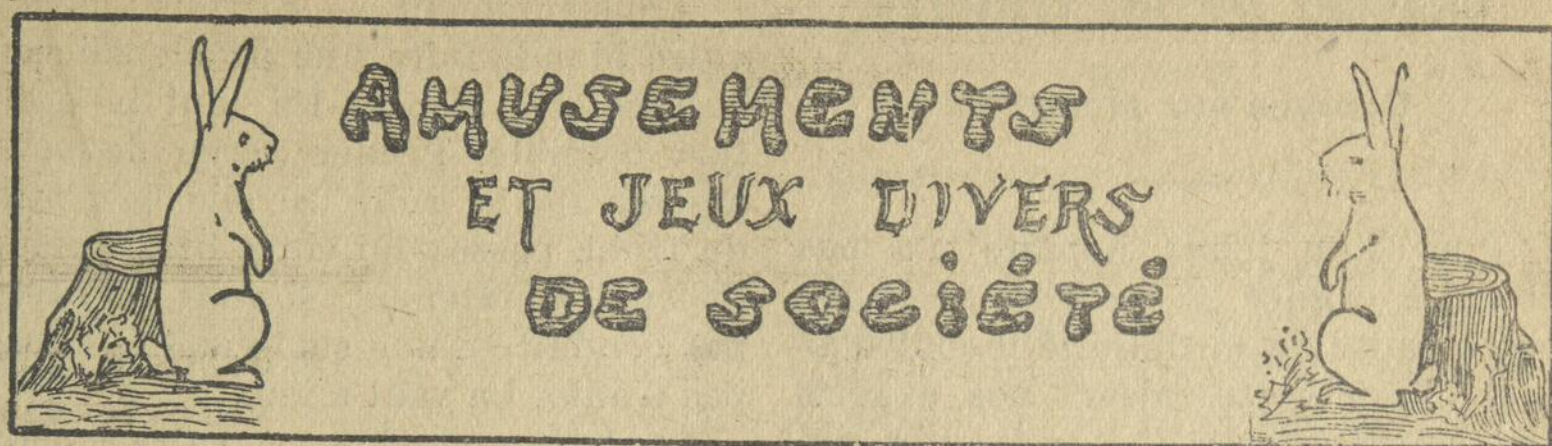
Je sais que vous vous opposerez à ce projet, mais je sais aussi que je dois faire ce voyage. Vous détestez les Anglais et les Américains, parce que vous les regardez comme des propriétaires d'esclaves et des massacreurs d'Indiens; moi, je les admire à cause de leur amour de la liberté et de la vie aventureuse."

Une note écrite par Nabokoff sur les relations de Tolstoï avec sa femme (après huit ans de mariage) est d'un grand intérêt.

"Autant Tolstoï est désireux de venir en Amérique, autant sa femme ne l'est pas. D'ailleurs, ils ne s'entendent aucunement. Le philosophe me répond infailliblement quand je l'interroge sur ce sujet: Je pense qu'un homme qui vit pour l'humanité ou embrasse quelques grands idéals ne doit pas se marier. Il est tellement anarchiste dans ses opinions et inclinaisons qu'un ange même ne pourrait posséder toutes les vertus qu'il exige dans son cerveau, d'une femme. Les enfants de tous les grands hommes, à part quelques rares exceptions, sont des médiocrités ou des rachitiques, exemple: les enfants de J. J. Rousseau, Voltaire, etc.

Ma femme n'est qu'une poupée pour moi et je la préfère ainsi parce que j'ai les femmes d'une haute intelligence en aversion. Quand une femme devient trop intellectuelle et trop intéressée aux affaires extérieures de la vie, elle perd son charme. Turgeniëff (un romancier russe remarquable) me disait souvent qu'il n'embrasserait jamais une femme de tête mais préférerait une femme de coeur."

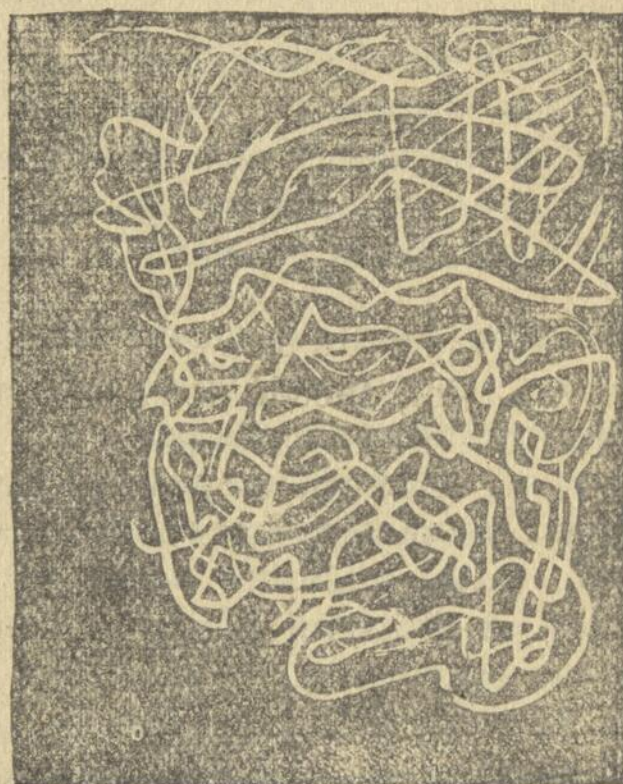
Léo Tolstoï, d'ailleurs, quand il composait un roman ou quelque autre ouvrage philosophique, oubliait sa femme, et les questions de ménage. Et il en est ainsi de presque tous les génies.



Jeux en famille pour les enfants

Passez sur ces deux figures un trait de plume sur toutes les lignes inutiles afin de ne laisser que les lignes indispensables pour former les figures indiquées plus bas.

Ceci peut paraître facile au premier abord, mais c'est beaucoup plus difficile qu'on ne croit.



Rappelez-vous bien qu'il ne faut effacer que les lignes inutiles et non les autres.

Essayez, jeunes amis, et amusez-vous à faire les figures joyeuses et grimaçantes de nos deux bonshommes.

CHASSEZ VOTRE TIMIDITE

Consells aux amoureux

Plus d'un jeune homme n'a pas réussi à gagner le coeur de son adorée à cause de sa timidité incontrôlable. Pour cette raison, nos experts ont compilé les règles suivantes qui peuvent servir de guide aux amoureux gênés et trop modestes. En les suivant, il n'est pas un prétendant qui ne se trouvera pas aussi à son aise avec les dames qu'avec ses plus intimes camarades.

Etudiez ces règles soigneusement et regardez disparaître votre timidité. Puis, soyez-nous reconnaissants de l'assistance absolument gratuite que nous vous aurons donnée.

Premièrement. — Quand vous allez voir une jeune personne de votre connaissance, ne rougissez pas, ne grimacez et ne vous agitez pas comme un poisson rouge dans son bocal. Au contraire, faites quelques pas à sa rencontre et dites-lui combien vous la trouvez charmante. N'oubliez pas surtout de trouver sa mine fraîche et réjouissante et sa tenue élégante. Allez-y de vos plus beaux compliments. C'est très important. D'un autre côté, ne montrez pas trop de familiarité et ne la tutoyez pas à la première entrevue. Les deux extrêmes sont à éviter.

Deuxièmement. — Si vous lui demandez de faire une partie de théâtre et qu'elle vous réponde qu'elle préfère aller au bain, ne lui avouez pas que vous ne savez pas nager. Vous avez 99 chances sur 100 qu'une fois sur la plage elle ne trempera même pas son costume à l'eau. Les femmes vont au bain pour étaler leur petite académie et non pour se jeter à l'eau.

Troisièmement. — Si vous amenez votre blonde faire une promenade en automobile, assurez-lui tout le confort possible. Prenez garde de vous asseoir sur sa robe. Si elle se plaint du froid, passez-lui votre bras autour du cou. Maintenant, si vous ne savez pas conduire d'une seule main, n'ayez pas d'auto. Ça vaut mieux.

Quatrièmement. — A votre retour à la maison avec elle, soyez poli et courtois. Pendant que vous cherchez un endroit propice pour vous asseoir, elle vous étudie du coin de l'oeil. Rappelez-vous que si vous déchirez une voilette ou si vous froissez une robe dans une salle de danse, vous serez traité de malpoli, mais que dans un salon — bien — c'est différent!

S'il vous arrive de jouer tous les deux ou avec d'autres personnes une partie de cartes, ne faites pas la bêtise, si vous gagnez, de refuser l'argent de votre amoureuse. Rappelez-vous qu'après votre mariage avec elle, elle ne se gênera pas pour vous en demander ou tout simplement en voler dans vos poches.

Expliquez-lui l'intrigue des films que vous avez vus au cinéma et illustrez votre récit de certains gestes héroïques qu'eurent les principaux personnages. Les femmes aiment les histoires bien racontées. Si par hasard, dans quelque endroit que se puisse être, une de ses frisettes tombe par terre, empressez-vous de lui dire pour la tirer d'embarras que vous saviez que "ses frisettes n'étaient pas naturelles, mais que vous l'aimez tout autant."

N'ayez jamais peur de lui tenir les mains avec tendresse; il n'y a pas de mal à cela. En plus, sachez que c'est là une bonne pratique parce que dans le mariage, vous aurez souventes fois

l'occasion de les tenir — pour l'empêcher de vous battre!

Dernièrement. — Quand vous demandez au père la main de sa fille, ne fondez pas en abordant ce sujet. Ne lui offrez pas de cigare à moins que vous sachiez qu'il ne fume pas. Dites-lui carrément que vous voulez épouser sa fille et s'il vous fait remarquer "qu'il pourra difficilement supporter que son enfant quitte son toit", répliquez-lui à brûle-pourpoint que vous ne lui infligerez pas cette peine, votre intention étant de vivre dans sa propre maison!

LA POMME D'AMOUR

Combien de personnes reconnaissent dans la populaire tomate comestible la pomme d'amour qui, très longtemps, ne fut cultivée que dans un but décoratif.

Son actuelle popularité en tant qu'aliments, est due à M. Adam Duncan, membre de la Société Royale d'Horticulture, lequel mourut récemment.

Lorsqu'il vit pour la première fois la tomate, c'était une chose ridée et laineuse. Par de savantes hybridations il réussit à obtenir le brillant fruit à peau soyeuse d'aujourd'hui.

M. Duncan était le fils d'un berger de Banffshire; il ne fréquentait l'école que pendant deux périodes de trois mois chacune, les hivers étant trop rudes pour qu'il pût garder les troupeaux paternels.

Ses premiers succès en horticulture datent du moment où il fut assez heureux pour transformer le chrysanthème en la fleur de nos jours, qui épanouit ses pétales allongés et artistiquement incurvés, alors que primitivement ce n'était qu'une modeste corolle.

LES COMMANDEMENTS DE LA SANTE

La commission américaine contre la tuberculose a préparé une propagande sanitaire des plus pratiques, conférences, tracts, affiches, cartes postales. Elle s'efforcera notamment de vulgariser les "douze commandements de la santé" qu'elle conseille aux enfants de lire chaque jour jusqu'à ce qu'ils les sachent par coeur:

"Je m'engage à essayer:

1° De respirer de l'air frais partout où je travaille et joue;

2° De rester au grand air autant que possible;

3° De dormir avec les fenêtres ouvertes;

4° De respirer par le nez et non par la bouche;

5° De prendre un bain au moins une fois par semaine;

6° De conserver mes vêtements propres et bien tenus;

7° De me tenir toujours droit à l'école;

8° De ne pas salir ma classe;

9° De brosser mes dents, surtout le soir avant d'aller me coucher;

10° De ne pas cracher dans les endroits publics;

11° De ne pas porter à la bouche les objets sur lesquels la salive des autres a pu se poser;

12° De me laver les mains avant les repas.

De toutes les vertus en amour qui ne paient pas de dividendes, le désintéressement tient la première place.

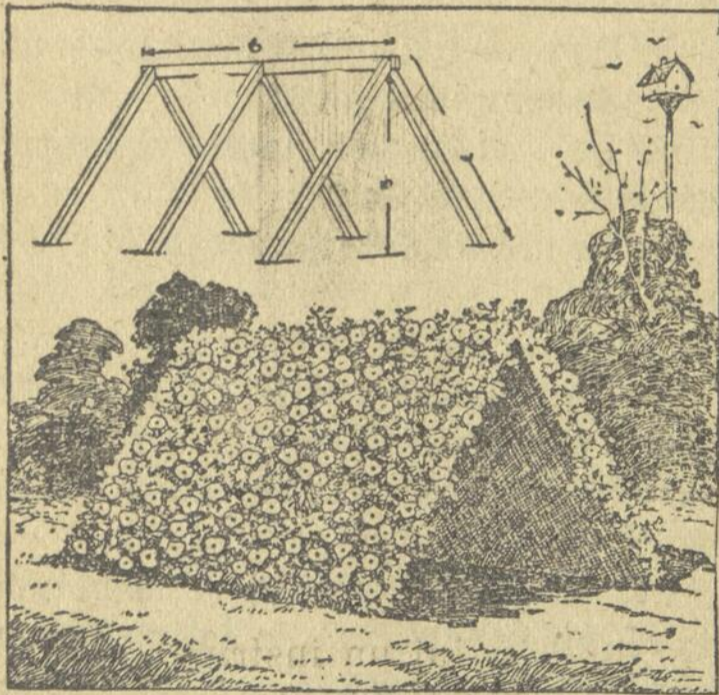
Les amoureux se marient parce qu'ils sont d'accord sur tous les sujets, principalement sur les sujets qu'ils n'ont pas discutés.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

MAISON DE VERDURE

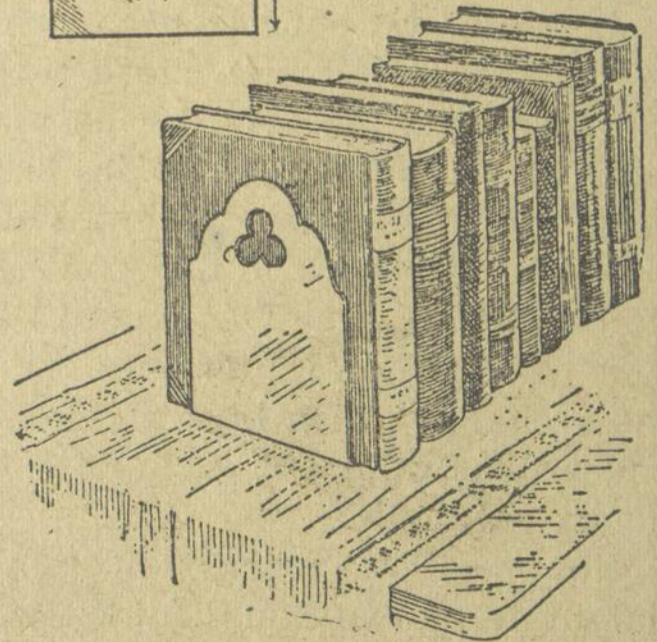
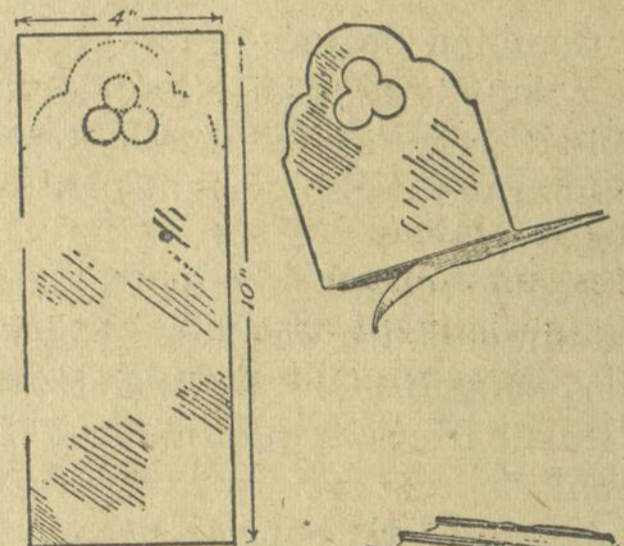
Une tente recouverte de vigne pour servir à l'amusement des enfants et ornementer en même temps le jardin ou le parterre, voilà ce que représente notre vignette. Elle consiste en une armature en bois recouverte de fils de fer sur lesquels croît la vigne. Le ca-



dre est fait de sept poteaux de 6 pieds; sa hauteur doit être de cinq pieds. Il peut être peinturé en vert pour avoir meilleure apparence. En six ou huit semaines, cette maison de jeux est terminée. La saison étant très avancée cette invention ne peut servir pour personne, cette année. Mais, l'été prochain, songez-y de bonne heure pour que vos enfants en jouissent tout de suite.

APPUI-LIVRES

Vous pouvez vous fabriquer sans l'aide de personne un appui-livres pratique et artistique avec seulement



deux feuilles métalliques de 4 pouce par 10, assez rigides pour ne pas plier facilement.

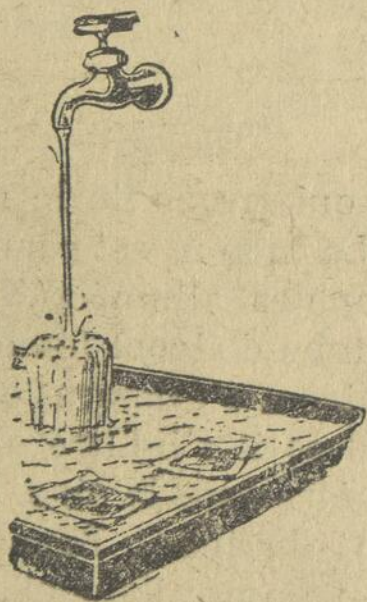
Avant que le métal soit découpé, les dessins désirés doivent être faits

découpés à même. Les pointes d'acier d'un compas ordinaire sont assez incurvées pour tracer suffisamment les lignes à découper. Quand ceci est fait, pliez les deux feuilles par le milieu, à angle droit. On doit prendre garde à ce que l'inclinaison soit bonne et proprement calculée.

Un mince morceau de caoutchouc peut être collé à chaque côté de l'appui-livres pour empêcher les feuilles de glisser.

LE LAVAGE DES PHOTOGRAPHIES

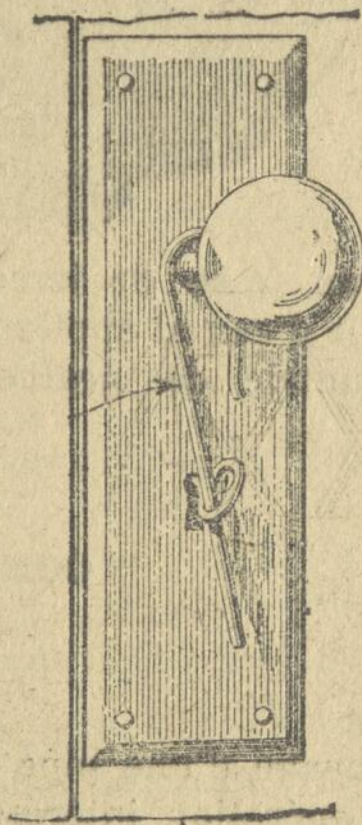
Voici une excellente suggestion qui s'adresse au photographe amateur. Quand l'eau coule à toute pression dans le plateau à laver les photographies, un courant est établi. Les imprimés viennent en contact et se collent. Ainsi sont-ils empêchés de re-



cevoir le large nécessaire. Un simple verre placé au milieu du plateau prévient cet ennui. L'eau coule du robinet dans le verre et tombe ensuite dans le plateau. De cette façon, aucun courant ne se produit dans le récipient qui reçoit quand même assez l'eau pour nettoyer les imprimés.

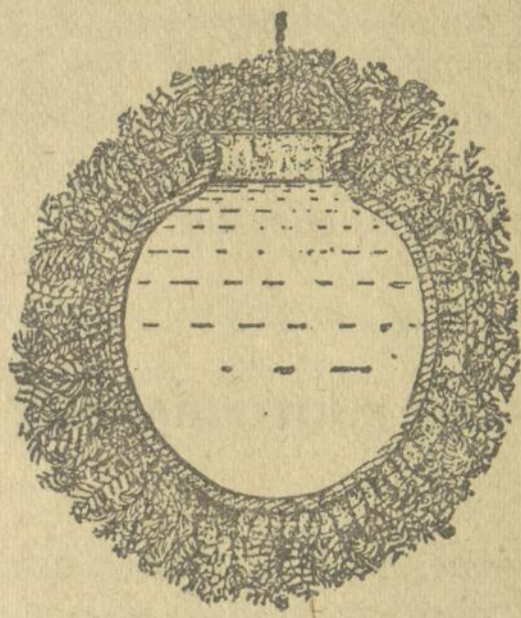
CONTRE LES VOLEURS

Quand elles ont mis leur porte sous clef, beaucoup de personnes s'imaginent qu'il suffit, comme mesure préventive, de laisser la clef dans la serrure, de façon à ce que la porte ne puisse être ouverte du dehors. Si cette précaution peut dérouter le malandrin amateur, elle est inefficace dans le cas d'un voleur professionnel qui porte



toujours avec lui un instrument destiné à tourner les clés dans les serrures et à les faire tomber à l'intérieur. Pour empêcher cela, pliez un morceau de fer solide en U pour s'adapter à la poignée de la porte. Faites un bout plus long que l'autre, le plus long descendant à un pouce en bas de la serrure. Tournez la clé dans la position fermée et glissez le fil dans la tête de la clé, l'autre bout passant autour de la poignée de la porte. Après cela, la clé ne peut ni tourner ni tomber par terre.

UN JARDIN PEU COUTEUX



Prenez un vase de terre poreux, emplissez-le d'eau et appliquez sur sa surface humide des graines oléagi-

neuses: lin, moutarde, etc., au bout de quelques jours le vase sera une véritable boule de verdure.

COMMENT CURER UNE PIPE

Le nettoyage d'une pipe n'est jamais une opération intéressante. On peut sans doute en retirer commodément les malpropretés au moyen de cure-pipe, petites tiges enveloppées de coton, que vendent tous les marchands de tabac. Mais ce procédé ne



nettoie qu'imparfaitement le tuyau d'une pipe. Il en existe un meilleur.

Un tube de caoutchouc (G dans le diagramme ci-contre) est adapté à l'embouchure de la pipe et à la bulbe

de verre T qui surmonte le morceau de liège C. Le tube A est rempli d'alcool. La lampe est allumée (K) et l'extrémité du tube d'alcool tenue sur la flamme. L'alcool s'évapore en quelques secondes; il s'infiltré dans les tubes et pénètre dans la pipe. Une fois l'alcool sorti du tube, l'appareil est retiré de la flamme; l'alcool refroidi et revient dans le tube entraînant toutes les impuretés dissoutes.

Cette opération peut être répétée plusieurs fois si la pipe est bien bouchée; autrement, une seule suffit.

Comme on le voit, la cure ne demande qu'un tube d'essai et un bouchon ou tampon en caoutchouc.

LE 6ème CENTENAIRE DE DANTE

L'année 1921 marque de nombreux anniversaires. Nous avons eu déjà celui de Shakespeare, de Napoléon, de Baudelaire; mais les deux plus remarquables sont le centenaire de Bonaparte et le sixième centenaire de Dante, le plus grand général et le plus grand poète.



Dante.

Il y a six cents ans, le 14 septembre, que l'immortel auteur de la Divine comédie s'éteignit à Ravenne, exilé de Florence, sa ville natale et sa véritable patrie.

Dante, (degli Alighieri) Durante, par contraction Dante, ce qui faisait dire au cruel Jules Vallès: "Durante, Durand comme tout le monde!", est

né à Florence, en 1265 et mort en 1321.

Il appartenait à une famille noble. Son père, avocat de renom, mourut alors que son fils était encore tout jeune; mais sa mère, sage et intelligente personne, le confia au célèbre Brunetto Latini, renommé comme savant et homme d'Etat. Il dut achever son instruction dans quelque université, à Bologne sans doute, car aucune branche du savoir humain ne lui fut étrangère, et il semble avoir étudié à fond au moins la jurisprudence et la théologie.

On le compare en cela avec avantage à Léonard de Vinci qui excellait dans tous les arts comme dans toutes les sciences et au prestigieux Pic de la Mirandole qui étourdissait de son savoir tous les artistes et les savants qui fréquentaient la cour de Laurent de Médicis, le Mécène florentin.

Un épisode de sa jeunesse doit être mentionné, car il eut une énorme influence sur sa vie entière et sur son génie: c'est sa rencontre avec Béatrice, fille de Folco Portinari. Il voua aussitôt à cette jeune fille un amour à la fois idéal et passionné qui se transforme après sa mort en une vénération mystique et religieuse, d'une nature toute particulière.

Dante fit, dès lors, de Béatrix, son guide et l'inspiration de toutes ses pensées et de toutes ses actions et expliqua même dans un de ses livres parus en 1292, la Vie Nouvelle (Vita Nuova) son amour platonique et pieux

pour cette merveilleuse enfant qui fut l'unique Muse de son puissant génie.

Il y a trois hommes en Dante: l'amoureux, le poète et le patriote.

L'amoureux, ce fut l'intelligence surhumaine s'inclinant devant la fraîche beauté, se laissant guider dans les Enfers par la main tremblante de Béatrice; ce fut le cérébral chaste et sévère pour lui-même conservant son talent et toute son existence à la glorification d'un amour d'une essence divine.

Le poète, c'est Dante auteur de la Divine Comédie. Il n'est pas regardé seulement comme le plus magnifique poète de l'Italie mais, aussi et surtout comme l'un de ces génies qu'un monde entier connaît et qui s'appellent Homère, Virgile, Shakespeare, Racine et coeteri.

Nous retrouvons dans l'oeuvre de James Russell Lowell sur Dante des considérations lumineuses concernant les travaux qu'il laisse à l'humanité.

Avant d'entreprendre la composition de son poème immortel, il avait déjà taquiné la Muse dans des essais timides, sonnets amoureux, canzones, etc.

C'est probablement en 1289 qu'il écrivit les premiers chants de la Divine Comédie qui fut l'oeuvre de sa vie entière et qu'il acheva à Ravenne quelques années avant sa mort.

Ce poème épique fut imprimé pour la première fois en 1472. C'est une trilogie, à l'action immense, en trois actes: l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis.

Dante lui-même se trouve au milieu du chemin de sa vie quand paraît à ses yeux, à l'orée d'une forêt obscure, l'ombre de Virgile qui lui propose de le guider dans le monde des âmes. Ils font ainsi le tour de l'enfer et du

purgatoire. Quand ils arrivent au Paradis, un autre guide, Béatrice, le conduira dans ses sphères inaccessibles à un païen.

Le poète a fait de son poème une immense encyclopédie où est enfermée toute la Science de son temps exprimée en vers d'une puissance incomparable. Le mérite de Dante, et ce n'est pas le moindre, est d'avoir, pour



ainsi dire, créé la langue italienne. Il fut pour son pays ce que Ronsard, du Bellay et la Pléiade furent pour la France.

Les autres ouvrages, bien moins célèbres et bien moins importants, sont un traité de politique: "La monarchie", et "le Banquet", ouvrage philosophique.

Reste à étudier le grand patriote.

A l'époque où Dante atteignit l'âge viril, Florence était en proie aux plus violentes dissensions. Deux partis, les guelfes et les gibelins, se disputaient le pouvoir. Dante, par sa famille, était guelfe et c'est à ce titre qu'il s'occupait de politique.

Appelé au pouvoir, il s'appliqua à pacifier Florence mais souleva contre lui tous ses anciens amis et ses partisans. Un premier décret le condamna à l'exil et un second à la mort. Sa maison fut rasée et ses biens confisqués.

Sa famille, (car on sait que Dante avait épousé, deux ans après la mort de Béatrice, la fille d'un de ses pires ennemis, Gemma Donati, dont il eut cinq enfants) continua cependant d'habiter Florence et ne fut plus inquiétée.

Dante mena alors une vie de proscrit, allant de ville en ville, acclamé là et banni ailleurs jusqu'au jour où un seigneur de Ravenne l'accueillit avec de grands égards et le pria de finir ses jours dans son château.

Aujourd'hui, c'est en vain que Florence réclame à Ravenne les cendres du grand homme parce que Ravenne donna à Dante l'hospitalité que lui refusait sa propre ville natale.

Il fut enterré dans l'église des frères mineurs de St-François où son tombeau, plusieurs fois réparé, se voit encore.

—o—

LES FRAUDEURS AU MOYEN AGE

Les fraudeurs ont de tout temps exercé leur coupable industrie.

Leur audace était si grande déjà au XV^e siècle, que des ordonnances judiciaires avaient été rendues contre eux.

Des peines sévères les atteignaient et ils devaient y regarder à deux fois avant de vendre du lait mouillé.

Aujourd'hui, le fraudeur s'en tire avec une amende ou quelques jours de prison, il n'en était pas de même au moyen âge. Qu'on en juge.

M. Antonin Rollet cite, à ce sujet, l'ordonnance judiciaire suivante, datant de 1411:

“Tout homme ou femme qui aura vendu du beurre contenant navet, pierre ou autre chose sera saisi et bien sérieusement attaché à notre pilori du Pontel. Puis, sera, ledit beurre, rudement posé sur sa tête et laissé là tant que le soleil ne l'aura pas entièrement fait fondre. Pourront les chiens le venir lécher et le menu peuple l'outrager par telles épithètes diffamatoires qu'il lui plaira (sans offense de Dieu, ni roi, ni d'autre). Et si le temps ne s'y prête et n'est le soleil assez chaud, sera, ledit délinquant en telle manière exposé dans la grande salle de la géôle, devant un beau gros et grand feu où chacun le pourra venir voir.

“A tout homme ou femme qui aura vendu lait mouillé, sera mis un entonnoir dedans sa gorge et ledit lait mouillé entonné, jusqu'à ce qu'un médecin ou barbier dise qu'il n'en peut, sans danger de mort, avaler davantage.”

Il y a fort à parier que si l'on soumettait à un pareil régime les laitiers fraudeurs, l'effet en serait plus durable que l'amende et la prison.

Véritablement la loi sur la répression des fraudes contient des dispositions bien douces à côté de celles qui atteignaient les fraudeurs dans le bon vieux temps.

LE PRIX D'UNE CHEVELURE

Une infirmière canadienne réclame d'un coiffeur la somme de \$25,000 pour la perte locale de ses cheveux, à la suite d'une ondulation permanente.

—Le juge lui en accorde cinq mille

Les juges sont là pour trancher les litiges les plus variés. Ils doivent étudier souvent des questions extraordinaires, si inattendues qu'elles semblent, le cas advenant, invraisemblables. Ainsi, à Toronto, l'an dernier, un magistrat à barbe blanche, tenu par sa famille et ses connaissances pour un homme de grand savoir, dut s'abaisser à présider un procès survenu entre une jeune fille et un coiffeur au cours duquel il fut longuement parlé de "l'ondulation permanente" du shampooing ordinaire et d'un tas d'autres traitements administrés aux dames de la société par les disciples les plus avancés de Figaro.

Une jeune infirmière, nouvellement démobilisée de l'armée canadienne, se rendit chez le plus chic coiffeur de sa ville natale (que nous ne nommons pas pour ne pas désigner le salon de coiffure où l'affaire eut lieu) pour se faire laver et friser les cheveux, embroussaillés par un long voyage.

Le coiffeur lui fit prendre place dans un fauteuil confortable et lui conseilla, au lieu d'une ondulation temporaire, une ondulation permanente dont la maison avait le secret.

Il fut si pressant, fit ressortir avec tellement d'éloquence les avantages uniques, exceptionnels de son art que la cliente à la belle chevelure dorée céda.

Elle céda comme nous faisons presque tous sous le flot de paroles que déversent sur nous les barbiers avant de nous inonder de leur sale Eau de Cologne.

Ecoutez le barbier à qui vous demandez simplement "une barbe", cinq minutes avant de prendre le dernier train du jour...

—Mon rasoir coupe-t-il bien?

—Mais très bien. Faites vite, je ne veux pas pour tout l'or du monde manquer mon train.

—Oh! vous avez bien le temps. Il a toujours du retard. Un bon "shampoo" vous rafraîchirait!

—Non, merci, inutile.

—Je peux en une seconde vous donner un massage électrique dans les 3 X!

—N'insistez pas, je vous en prie. Vous avez mauvaise grâce à m'impatienter ainsi!

—Je remarque, Monsieur, que vous perdez vos cheveux. Si vous ne vous les faites pas "singer" tout de suite, il est probable qu'il ne vous en restera pas un seul sur la tête, demain.

—Pas de blagues, dépêchez-vous.

—Une lotion, monsieur? Nous avons la Pompéia, la Kismy Quick, la Djer-Kiss, la Kisstemaekers, le Parfum de Facteur, l' Aimée de son Concierge, le Parfum de la Dame en jaune, le Par-

fum des îles Borromées, la mimosa de l'île Grosbois, etc.

—Rien de tout cela. Sec et dépêchez-vous ou je pars sans vous donner de pourboire.

Or l'infirmière dut subir semblables propos avant d'accepter cette fameuse ondulation permanente qui, mal administrée, lui brûla la peau et les cheveux.



En sortant de là, elle se rendit chez un avocat qui, au nom de sa cliente, intenta au chef de ce salon de coiffure une action de \$25,000 pour dommages.

La plainte en question était ainsi articulée. (Nous la reproduisons dans les termes exacts, comme elle nous a été transmise) :

1.—Pour brûlure du cuir chevelu, la douleur causée, les ennuis qui en résultèrent et la perte du sommeil

et de l'appétit provoquée directement par cette brûlure. \$5,000

2.—Pour l'affection du nerf occipital droit à l'endroit brûlé, l'inflammation, l'irritation 5,000

3.—Pour la neurasthénie résultant de cette blessure, et les soins spéciaux que la victime sera obligée de se procurer dans l'avenir 5,000

4.—Pour la perte de ses cheveux 5,000

5.—Pour la cicatrice permanente 5,000

Total des dommages . . . 25,000

Le tribunal, tout en admettant l'entière culpabilité du coiffeur, ne le condamna qu'au paiement de la somme de \$5,000, trouvant trop élevé le montant réclamé.

Le jugement mécontenta beaucoup la demanderesse qui déclara à son avocat que si ses cheveux ne valaient que \$5,000, elle aimait mieux ne rien recevoir pour les payer. Elle fit présenter une motion à l'effet de réclamer un nouveau procès. Mais le juge maintint sa décision et ordonna qu'elle fut exécutée.

Dans sa déposition, la plaignante raconta qu'elle fut introduite dans un petit salon où Auguste, le coiffeur à la mode, lui proposa pour le prix de \$18.00 une ondulation permanente fournie par un outillage des plus modernes.

Elle se laissa facilement convaincre et alors ses cheveux furent séparés en deux torons de façon à faire quinze boucles qui furent emprisonnées dans des crayons d'acier ressemblant aux fers dont se sert une femme pour ses bégoudis.

Une pâte spéciale fut ensuite appliquée sur les cheveux enroulés en so-

neaux, en plus de l'eau et de la glycérine. Les cheveux furent ainsi tenus dans la position requise et alors les tubes métalliques furent assujettis aux boucles. Un appareil électrique communiqua alors un courant chaud à chaque crayon de métal et des bourrelets furent disposés entre le cuir chevelu et le métal pour empêcher les tubes de toucher la peau.

De la sorte, les cheveux sont bouclés, frisés et chauffés à la vapeur et tenus ainsi jusqu'à ce qu'ils soient secs. Cette opération terminée, les cheveux restent frisés pendant près d'un an et aucun lavage ne peut leur enlever leur ondulation. C'est là la théorie de l'ondulation permanente. Après un an et quelquefois six mois, les cheveux reviennent à leur rigidité première.

Quand l'infirmière aperçut l'énorme machine que le coiffeur allait lui déposer sur la tête, elle ne put réprimer un mouvement de frayeur. Celui-ci ne prit pas attention et tourna le commutateur. La cliente eut tout de suite une sensation de brûlure. 'Arrêtez !' cria-t-elle. Mais Auguste, le brillant coiffeur, se moqua de sa peur. Pendant ce temps, la douleur se faisait plus cuisante.

"Les femmes sont si sensibles, se contenta de remarquer le coiffeur. Elles crient toujours quand on leur fait cette opération."

Mais, enfin, devant les protestations réitérées de sa cliente, il s'empressa de fermer le courant.

Et ce ne fut pour s'apercevoir que la peau de la malheureuse, sous l'oreille droite, était brûlée à fond.

"N'en parlez pas, Madame, lui dit-il, ma position est en jeu. Ce n'est rien qu'une petite brûlure; je vous guérirai en peu de jours. Mettez d'a-

bord un peu de vaseline. Surtout, n'en soufflez mot à personne".

L'infirmière n'en parla pas à ce moment et se rendit à la caisse où, au lieu de \$18 on lui en réclama \$25. Elle était si abattue qu'elle paya sans protester.

Mais la brûlure devint si douloureuse que Mlle Milson se décida à exercer une réclamation contre le maladroit garçon de coiffure et s'en fut voir un avocat qui exigea pour elle le montant sus-mentionné avec le résultat qu'on sait.

Le procès fut compliqué et donna lieu de part et d'autre à une argumentation interminable sur l'art du coiffeur et du perruquier, argumentation qu'un grave magistrat dut suivre sans intérêt, cela va sans dire, pendant toute une journée.

— o —

UN POÈTE QUI HÉRITE

Autrefois les poètes mouraient à l'hôpital. Heureusement pour lui, le doux Francis Jammes ne connaîtra point ce triste sort.

On nous annonce en effet que le "cygne d'Orthez" vient d'hériter d'une vieille demoiselle, fervente admiratrice de son oeuvre. Celle-ci laisse à M. Jammes une belle propriété avec château confortablement aménagé et meublé, plus quatre métairies, le tout estimé à 5 ou 600,000 francs.

Le nouveau châtelain quittera incessamment Orthez pour s'établir dans sa nouvelle et somptueuse demeure, en plein pays basque. Ce sera le riche sous l'espalier.

Décidément, le mysticisme mène à tout, à la condition d'y persévérer...

L'EXPLOIT D'UN CANOTIER

Dans la province de Québec, la saison des sports d'été se termine habituellement par une course de 200 mil-

gnes. Des forts à l'aviron viennent de tous les côtés de la province participer à cette course dont les deux vainqueurs sont consacrés les meilleurs avironneurs de tous les lacs et rivières environnants.

Cette course dure une semaine, les concurrents faisant en moyenne du quatre milles à l'heure et davantage vers la fin, quand leurs muscles raidis fonctionnent automatiquement sans aucune fatigue apparente ; c'est un fait que si la distance à parcourir par étapes est grande, les hommes de canot reviennent au but avec plus de vitesse qu'ils en sont partis.

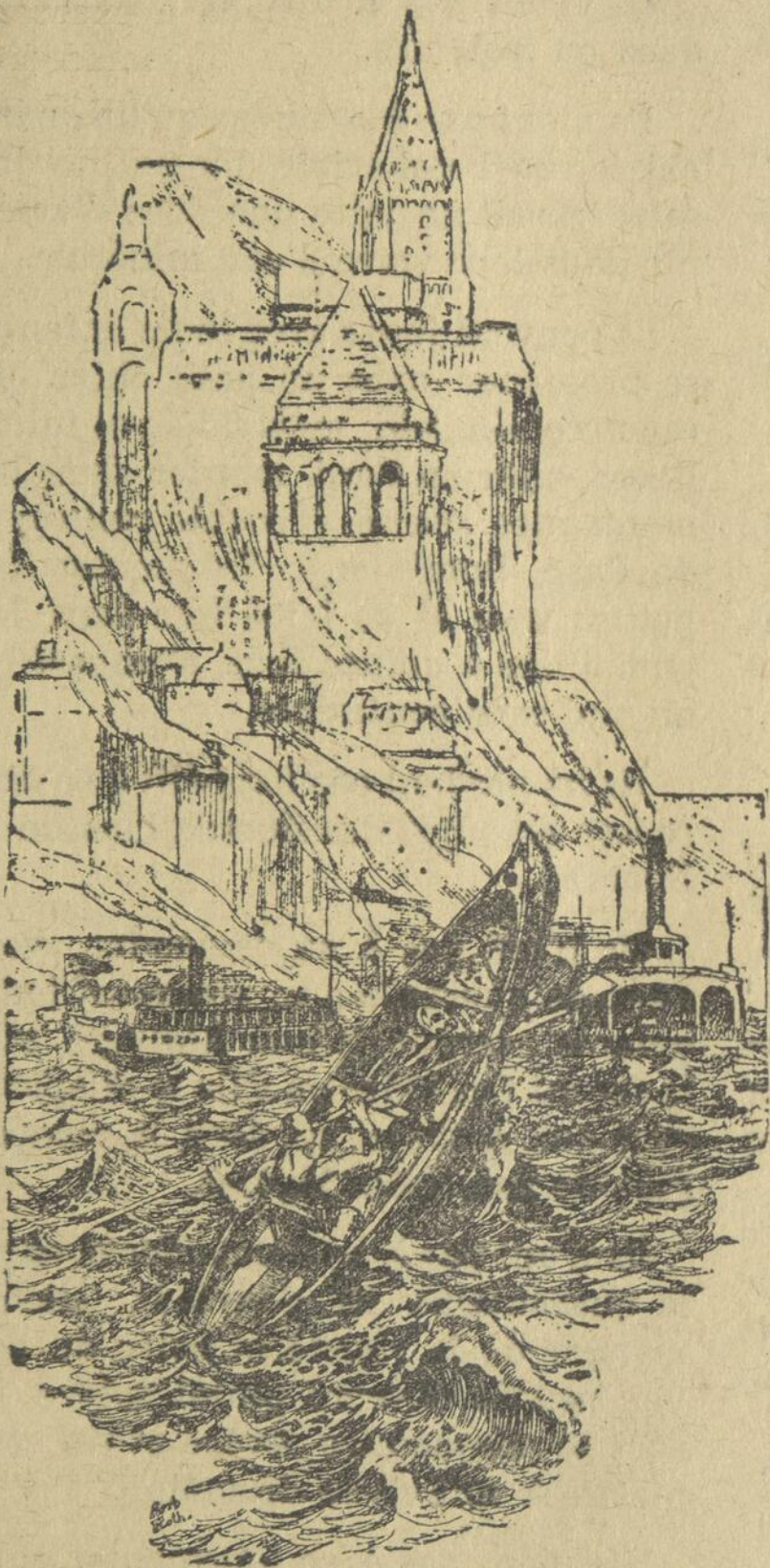
En quatre jours, cinq jours au plus, les plus habiles couvrent aisément les deux cents milles.

Aux Etats-Unis, le concours qui passe pour le plus intéressant, est celui auquel vient de prendre part un seul concurrent qui fit en sept heures le tour de l'île Manhattan, soit une distance de trente milles.

L'île Manhattan est l'emplacement de la ville de New-York.

L'exploit n'a rien de banal. Celui qui l'a accompli a dû canoter sur une eau presque aussi tourmentée que celle d'un de nos lacs en tempête, au milieu de paquebots, de remorqueurs, de côtiers et de canots-automobiles qui lui faisaient en passant des vagues presque aussi hautes que des montagnes ou de gratte-ciel...

Les difficultés devaient être grandes pour que les journaux américains aient porté aux nues le héros qui les surmonta, le sport était là-bas très



les qui se dispute la plupart du temps sur les rivières Jésus et Ottawa, en passant par le lac des Deux-Monta-

avancé. C'est la première fois que semblable randonnée en canot se fait. La route est maintenant ouverte aux amateurs qui ne manqueront pas de vouloir répéter cet exploit en grand nombre, l'an prochain.

La saison dernière a été riche chez nous en exploits de la sorte, marquée par plusieurs concours en canot de course, en canot de plaisance et en pirogue.

C'est un de nos sports nationaux les plus dignes d'encouragement.



LES AVANTAGES DE LA PAUVRETE

Heureux ceux qui sont sans le sou, dit le philosophe.

Ils n'ont pas à comparaître devant le grand jury pour expliquer l'origine de leur fortune.

Ils n'ont pas à payer la taxe de luxe.

Ils ne sont pas obligés de passer l'hiver dans le Sud pour y geler. Ils restent simplement à la maison, au coin d'un bon feu.

Ils n'ont pas à se vider les méninges pour trouver le chiffre de leur taxe sur le revenu ou chercher les moyens de l'éviter.

Ils n'ont pas à passer leurs soirées chez des gens ennuyeux pour soigner leurs relations. Le cinéma à 10 cents est toujours là pour les distraire après la journée de travail.

Ils n'ont pas à s'asseoir dans une loge et à écouter de la musique d'opéra que personne ne comprend.

Ils n'ont pas à passer l'été dans les stations de villégiature où tout le monde ne songe qu'à potiner.

Ils peuvent, les soirs de grande cha-

leur, s'offrir un tour de "p'tit char" à la montagne sans perdre leur prestige social.

Ils n'ont pas à se courber tous les soirs sous leur lit et leur commode pour chercher des boutons de manchettes ni jurer contre leur cravate, leur plastron ou leur faux-col.

Ils n'ont pas à divorcer tous les deux ou trois ans.

Ils n'ont pas à craindre qu'un anarchiste, un bolcheviste ou un ouvrier sans travail ne jette une dose d'arsenic dans leur verre d'eau minérale.

Ils peuvent jouer avec leurs enfants, se promener avec un petit chien de race croisée, laid, mais fidèle et intelligent, aller en Ford, monter dans les montagnes russes ("scenic railway" du Parc Dominion), fréquenter les petites vues et se faire voir dans les poulaillers à quinze sous, s'amuser en un mot sans contrainte.

Ils ne perdent pas l'appétit à se tracasser au sujet des fluctuations de la Bourse.

Ils n'ont pas à se demander, vers l'âge de quarante ans, comment leurs enfants useront de leur héritage, s'ils le feront fructifier ou s'ils le dilapideront aux courses ou dans la compagnie de personnes légères.

Ils n'ont pas à se demander si après la quarantaine ils pourront encore manger de la viande et boire du bon vin ou s'ils devront plutôt suivre un régime alimentaire sévère et se soumettre à une diète de moine.

Ils n'ont pas à se tourmenter enfin sur le sort qui leur est destiné après la mort, le Seigneur ayant dit que son Paradis était pour les Faibles et les Pauvres.

LES HAREMS SE VIDENT

A la suite de la guerre et de l'élévation du coût de la vie, les nobles Turcs ne peuvent plus nourrir leurs nombreuses épouses et se voient forcés d'ouvrir les portes du sérail

Les harems de Turquie, regardés depuis des siècles comme la plus cruelle et la plus misérable institution humaine, se vident peu à peu. Plusieurs des femmes qui y ont vécu comme des oiseaux en cage, la figure voilée, tous leurs mouvements épiés par des espions eunuques, ont été rendues à la liberté et celles qui vivent encore dans ces appartements grillagés, sous l'oeil des esclaves noirs, sont traitées plus charitablement.

Ce n'est pas un sursaut de sens moral qui incite les Turcs à abandonner cette coutume chère à tous d'épouser plusieurs femmes et de les séquestrer sans pitié. La raison principale de ce changement est une raison purement économique. Une baisse dans les finances des plus fortunés accomplit aujourd'hui cette réforme que poursuivent depuis des siècles les puissances civilisées et les missionnaires de ces puissances.

Depuis la guerre, la cherté de la vie est plus grande encore en Turquie que dans tout autre pays. Tout coûte si cher que les Turcs les plus riches seulement peuvent envisager les dépenses énormes qu'entraîne l'entretien d'un harem d'épouses et de concubines.

Le citoyen ordinaire doit ouvrir les portes verrouillées de son sérail ou faire banqueroute.

Le pays est à la veille d'une ruine financière. La plupart des grands palais royaux et des somptueuses demeures des princes sont vides et dilapidés.

Les magnifiques résidences qui garnissent les rives du Bosphore, décrites par Pierre Loti et Claude Farrère, où jadis sur les marches de marbre et les allées fleuries avaient l'habitude de se promener les beautés mormoréennes du sérail, sont désertes.

Ces conditions nouvelles qui menacent la Turquie d'une crise imminente ont rendu à la femme musulmane une liberté qu'elle tentait vainement de conquérir depuis des siècles. Avec la disparition graduelle des harems, les femmes trouvent l'opportunité de se rencontrer, de se faire courtiser volontairement et d'épouser l'homme de leur choix.

Des milliers de jeunes gens sont obligés, pour des raisons monétaires, de renoncer au plaisir d'avoir leur harem et de se marier à une seule femme.

Bien que les tramways et les trains comportent encore des compartiments distincts pour les femmes qui voyagent, "compartiments des dames seules", plus de la moitié de la population féminine de Constantinople se promène maintenant dans la ville, le voile relevé.

Dans leurs propres demeures, elles ont le droit extraordinaire de recevoir sans surveillance des chrétiens, de dîner et de converser avec eux aussi librement, plus librement même qu'avec leurs propres compatriotes.

C'était une chose inconnue en Turquie avant la guerre qu'une femme travaillant au dehors. Aujourd'hui, beaucoup de femmes sont employées dans les magasins et les banques de Constantinople.

C'est une erreur de croire que les Mahométans sont les premiers à garder cette attitude vis-à-vis des femmes. Les Hébreux firent à peu près de même, ainsi que les Babyloniens et bien d'autres peuples de l'antiquité.

Dans le Livre d'Esther, par exemple, il est plusieurs fois fait mention du gynécée ou appartements séparés destinés aux femmes.

L'influence de l'Islam doit être cependant tenue responsable, depuis



Dans le vieux temps, une femme ne pouvait voir que son mari et quand une des reines du harem entretenait ses compagnes, les musiciens qui les faisaient danser étaient tous des aveugles.

La défense pour les femmes de se montrer sans voile devant leur mari ou leurs plus proches parents seulement est énoncée dans le Coran.

mille ans, de la conservation du harem dans l'Orient.

En Turquie, jusqu'à ces dernières années, un incroyant ou gentil, un chrétien surtout, ou un mahométan mâle qui ne tombait pas dans la catégorie des parents rapprochés, ne pouvaient pénétrer dans un sérail qu'au risque de sa vie.

Une seule porte ouvrait sur le harem et cette porte était gardée jour et nuit par des sentinelles armées.

Les femmes menaient une vie ennuyeuse et solitaire. Leurs seules distractions étaient de faire de la musique et de la danse entre elles ou de visiter les esclaves des harems voisins avec leurs servantes.

Le Coran donne à tout fidèle le droit à quatre femmes. Mais, par une loi non écrite, le Sultan a droit à sept épouses légitimes et à un nombre illimité de concubines. Partout, l'une d'elle prenait le dessus et accaparant les bonnes grâces du maître gouvernait sur les autres.

Cette vie rend les femmes paresseuses et insouciantes. Tous les crimes, toutes les cruautés, toutes les immoralités, toutes les intrigues les plus basses ont germé dans ces cloîtres.

Mais tous ces changements qui viennent de s'opérer dans le coeur du Turc ne sont que de surface. Le Turc est très conservateur. Il s'écoulera encore beaucoup de siècles avant que l'esprit et la compréhension de la famille au sens chrétien soient compris par les musulmans.

Aussi, il y a beaucoup à faire au point de vue éducationnel des femmes, car, bien que plusieurs d'entre elles soient très cultivées, le Turc ne les apprécie pas mieux, ne recherchant que la compagnie des hommes et regardant celle de la femme qu'agréable à l'heure des plaisirs.

L'HABITANT

Voici ce qu'un voyageur américain dit d'un cultivateur de la province de Québec. C'est un peu différent de la légende ancienne:

“Le cultivateur n'a pas seulement en cédant à la pénétration du progrès scientifique moderne, amélioré sa condition et soulagé son labeur, mais son foyer même s'est modernisé, a revêtu le confortable des habitations urbaines.

Le cultivateur possède aujourd'hui les machines perfectionnées qui lui adoucissent sa tâche et il a son automobile et souvent le téléphone et l'électricité dans sa maison. Il a par suite développé sa puissance de production tout en se réservant une part plus large de la joie de vivre.

C'était la coutume de décrire ainsi l'habitant des campagnes: simple, bizarre, étranger à la vie moderne, content dans ses champs. Récitant ses prières et chantant sa chanson avant d'aller dormir, indifférent aux bruits du monde et à ses innovations qui troubleraient la sérénité de sa vie. Cet habitant peut encore se trouver dans les paroisses reculées, et avec bonheur, il faut le dire, mais si l'on parcourt la province, on rencontre aujourd'hui le cultivateur affairé et remuant, avec ses machines modernes et autres perfectionnements qu'il a adoptés avec un peu de répugnance, peut-être car il est par tempérament réfractaire au changement. Depuis dix ans, la ferme a été singulièrement améliorée. On y entend en passant beaucoup de piano. Beaucoup de fermes sont chauffées comme des maisons de ville. La production du sol lui-même a augmenté de près de 25%. Les cultivateurs ont maintenant les moyens d'appliquer les méthodes nouvelles. La terre est bien labourée. Le travail qui était autrefois difficile, ardu, déplaisant, est devenu facile, etc., avec les instruments nouveaux et la terre rend davantage.

LES ANIMAUX GEANTS

La terre est aujourd'hui même habitée par des monstres aussi gros que les mastodontes des temps préhistoriques.—Les baleines de nos jours; les reptiles d'alors.

Depuis des siècles, les savants et les explorateurs de tous les pays cherchent les ossements du plus fort animal de la création. Ce n'est que le mois dernier que fut extrait de fouilles poursuivies pendant plusieurs années, le fossile du *gigantosaurus*, quadrupède fantastique qui n'a d'égal parmi les animaux vivants que la fameuse baleine sulfureuse qui mesure 140 pieds de longueur tandis que le *gigantosaurus* en compte 160.

La plupart des gens croient que dans le commencement des temps, les êtres animés avaient des proportions colossales. Les ossements retrouvés d'hommes et de bêtes prouvent en effet que nos ancêtres et ceux des animaux avec lesquels nous vivons aujourd'hui n'étaient pas précisément petits.

Une autre catégorie de savants professe au contraire que la terre est habitée en ce moment par des animaux, cétacés, reptiles ou mammifères, aussi puissants, aussi gros que tous ceux qu'on dit-on, peuplèrent le monde dans les siècles reculés.

Il n'y a pas très longtemps qu'on reconstitua pour la première fois les ossatures de sauriens, rampants qui ressemblent au lézard. On découvrit plus tard le *cetiosaurus* anglais, le *diplodocus* américain, reptile *diplodocidé* du jurassique supérieur du Colora-

do et Wyoming. Vinrent ensuite le *brontosaurus* et les dinosaures dont nous avons fréquemment entretenu les lecteurs.

L'un des plus grands *diplodocus* mesure 85 pieds de la tête à la queue. Il faut dire que cette tête et cette queue sont énormes et que pour cela le corps même n'est pas aussi gros qu'on pourrait le croire.

L'*atalantosaurus* s'en approche beaucoup, les fémurs de ce reptile ayant 6 pieds 2 pouces.

Toutes ces bêtes immondes ne vivaient pas sur terre; c'étaient des créatures aquatiques ou amphibies qui ne manoeuvraient pas mieux sur un terrain ferme que l'alligator.

Mais dans les lacs peu profonds du Jurassique (terrain secondaire dont le Jura fournit de nombreux exemples), à vingt pieds, ces bêtes marchaient ou couraient à leur aise, avec leur long cou et le corps en partie plongés sous les eaux. Ils en sortaient pour chercher leur nourriture et faire leurs délices des riches herbages et des roseaux de couleur sombre qui garnissaient de franges ces étangs tropicaux.

Pour cette raison, les grands sauriens doivent être considérés comme des amphibies et on ne peut les comparer à la faune terrestre de nos jours.

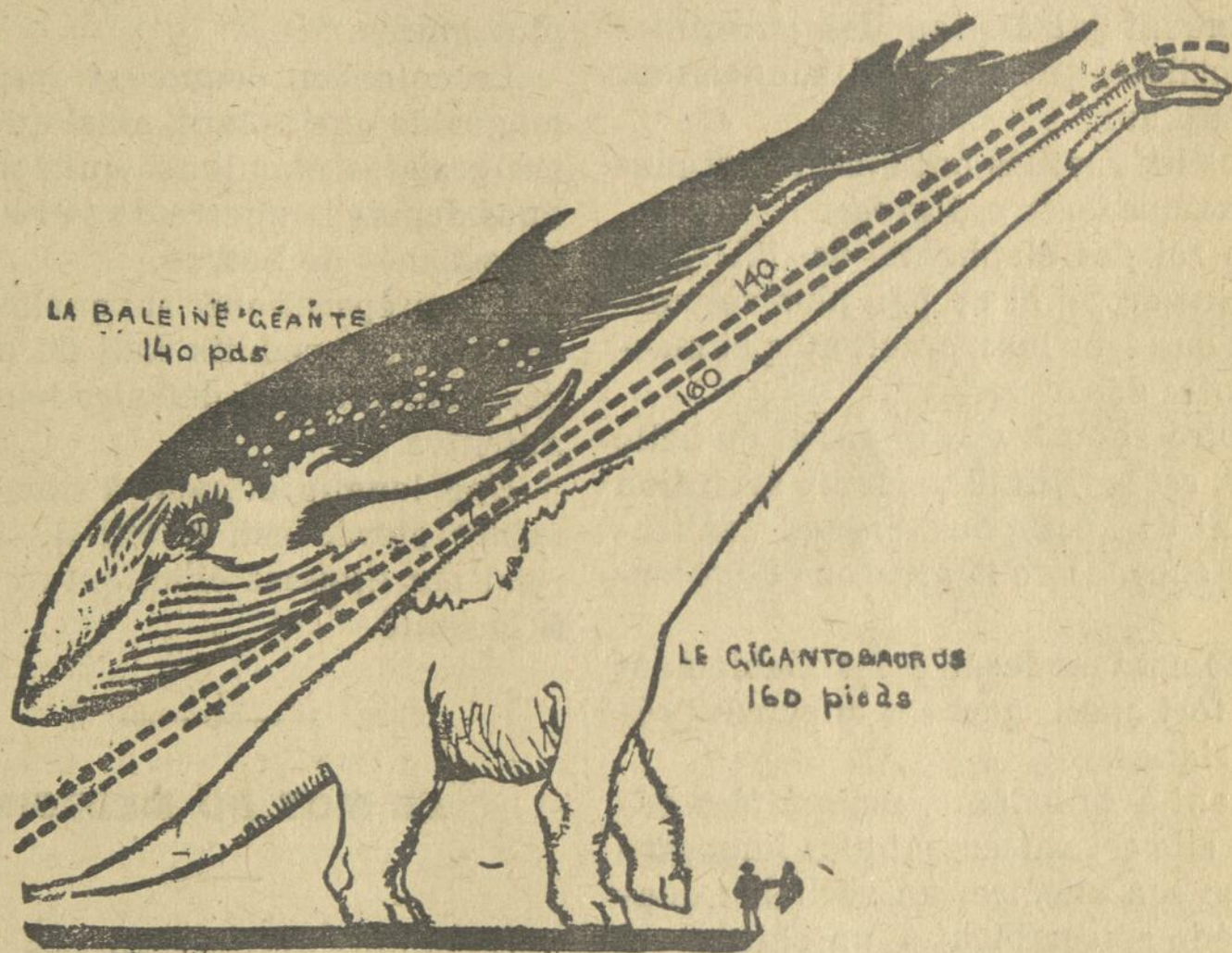
Mais, de toutes façons, il n'existe actuellement aucun reptile de cette

taille. Pas le moindre doute là-dessus. L'hypothèse que des créatures de ce genre pourraient encore habiter les coins inexplorés et impénétrables de l'Afrique n'est pas assez sérieuse pour qu'on s'y arrête.

Les sauriens disparurent il y a des millions d'années avec l'ère mésozoïque. Aucun climat ne pourrait aujourd'hui leur convenir et il est peu pro-

que occidentale allemande, les ossements d'un fossile ressemblant au diplodocus et à l'atalantosaurus, mais certainement deux fois plus long et plusieurs fois plus volumineux.

Cette bête mystérieuse porte maintenant le nom de gigantesaurus et remonte aux couches sablonneuses de l'ère mésozoïque.



Le gigantesaurus, le plus puissant des quadrupèdes des temps préhistoriques, comparé à la plus grosse baleine de nos mers.

bable qu'ils se soient suffisamment modifiés pour vivre dans notre atmosphère.

Inutile de faire des explorations pour découvrir un de ces animaux fantomatiques.

Mais étaient-ils bien les plus gros des sauriens? On le crut jusqu'au mois dernier alors qu'un médecin européen trouva près de Tendagoroo, à cinquante milles de la côte de l'Afri-

Son fémur mesure dix pieds, sa queue quatre-vingts pieds, la tête et le cou quarante pieds; au complet, 160 pieds.

Tous les savants cependant ne lui discernent pas aussi facilement la palme de la grandeur. Certains le comparent à la plus grosse baleine, dont l'espèce est très répandue dans nos mers, et qui quoique ne mesurant que 140

pieds a un volume plus fort et plus lourd.

Il est intéressant de noter ici comment certaines familles et espèces d'animaux ont grossi ou diminué. Les plus grands sauriens existants ne couvrent pas plus d'espace que l'avant-patte de leurs ancêtres. Presque tous les reptiles de notre temps sont petits.

Au contraire, le mammifère n'a probablement jamais eu les puissantes proportions que nous lui connaissons aujourd'hui.

Plus les reptiles ont diminué et plus les mammifères ont grossi.

Le roi des éléphants de l'Afrique est plus grand et un peu plus volumineux que tous les mammoths et mastodontes découverts.

Notre cheval, vigoureux et de belle taille, est le fruit d'une lente évolution venant de l'échippus, animal des terrains éocènes de la grosseur d'un terrier.

L'homme moderne est probablement plus fort aussi que ses ancêtres préhistoriques.

Quant à la baleine, mammifère cétacé, elle est autrement plus imposante que son ancêtre, un véritable quadrupède ressemblant à un chien.

Il faudrait conséquemment croire que les conditions atmosphériques du monde antique contribuaient à l'accroissement des sauriens ou reptiles et que celles du monde moderne conviennent mieux aux mammifères.

—o—

LA PAUVRETE DES GRAISSES CHIMIQUES

Les qualités et vertus nutritives des graisses communément employées ne sont pas riches, aux yeux du professeur Mendel, de l'Université Yale.

Pour éprouver la valeur de ses théories, il fit de nombreuses expériences. Ainsi, après avoir nourri de jeunes animaux au lard seulement, il remarque chez eux après trois mois de ce régime, une cessation de croissance et une diminution de poids. La graisse de beurre produit un tout autre effet et les animaux qui en sont nourris s'en trouvent plus forts et plus lourds.

Le coton en coque est aussi dommageable que le lard, ainsi que toutes ces graisses chimiques qui sont vendues depuis la guerre de 1914 comme succédanés de beurre.

Les préparations auxquelles sont soumis ces produits sont de nature à déprécier, sinon à détruire leur valeur nutritive.

Une longue cuisson à une température élevée est, paraît-il, ce qui rend ces graisses chimiques nuisibles à la santé.

—o—

LE MOT DU MEDECIN

—

Guillaume II ne s'est pas suicidé, comme le bruit en avait couru, mais il était malade et l'on avait appelé auprès de lui plusieurs médecins: d'où le bruit en question.

Leur consultation terminée et les résultats en ayant été satisfaisants, le Kaiser se sentit en veine de facéties. Il avisa le plus âgé des médecins, un Hollandais, et lui dit en riant:

— Voyons, docteur, combien avez-vous tué de gens pendant votre vie?

— Sire, répondit le vieillard, plusieurs millions de moins que Votre Majesté.

LA LICORNE A-T-ELLE EXISTE

Bien qu'il soit fait mention dans la Bible et les auteurs anciens de cet animal à corps de cheval qui porte une corne au front, la science moderne nie son existence

Qu'est devenu le plus étrange des animaux mentionnés dans l'Ancien Testament, la licorne? Où vivait cet animal fabuleux à corps de cheval, avec une corne unique au front et pourquoi est-il disparu? Autant de questions destinées, selon toute probabilité, à rester sans réponses.

La science s'est toujours intéressée, depuis des siècles, à cette bête dont il est parlé dans les Saintes Ecritures ainsi que dans nombreux ouvrages des auteurs anciens.

Les thérapeutes et médecins de l'antiquité avaient foi en la puissance magique de la corne d'une licorne et les rois et les chefs de l'Eglise payaient des sommes fabuleuses la moindre dose du médicament préparé avec cet objet.



“La licorne, écrit Pline, historien de Rome, avait la tête d'un cerf, les pattes d'un éléphant, la queue d'un

sanglier et le corps d'un cheval; il avait comme signe caractéristique une corne au milieu du front d'une longueur de deux coudées. Cet animal ne pouvait être capturé vivant.”



D'autres écrivains des premiers siècles, mémorialistes ou historiens, Ctésias et Aristote, par exemple, font aussi mention de la licorne, connue alors sous le nom d'âne indien ou âne blanc. Ils lui attribuent une force et une puissance merveilleuses.

C'était même une tradition dans l'Eglise chrétienne que la licorne ne pouvait être capturée que par une vierge; aussi cet animal devint-il le symbole de la pureté et de la religion.

Notre gravure principale montre une licorne poursuivie vainement par des chasseurs et une meute venant se réfugier auprès d'une jeune fille modeste et pure.

C'est ainsi que le comprenait Joséphin Péladan, célèbre écrivain catho-

lique français, grand mage de l'ordre de la Rose Croix quand il écrivit son roman intitulé: "La Licorne", histoire d'un jeune artiste et d'une ravissante jeune fille qui éprouvent l'un pour l'autre le premier amour de leur vie.

Les premiers traités de zoologie sont plutôt nébuleux, de sorte que celui qui suit la trace de la licorne à travers la littérature du passé trouvera dans ses pages une forte tendance à confondre la licorne avec le rhinocéros qui lui aussi a une corne unique au front.

posé en 1573: "Le monoceros, (famille d'animaux qui comprendrait la licorne aussi bien que le rhinocéros) renferme dans sa corne un antidote contre le poison et les morsures de chiens enragés, contre les épidémies de peste bubonique, de fièvres et de toute autre maladie."

Cependant cet auteur, comme tous les autres, déclare à la fin de son livre, qu'il n'a jamais vu une licorne et qu'il ne connaît personne qui puisse jurer l'avoir vue.



L'antiquité et le moyen-âge admirent aussi que la corne de cet animal avait la vertu de neutraliser les poisons et de guérir toutes les maladies.

Job dit, touchant la nature invincible de la bête: "Sa vertu est aussi fameuse que sa force et dans sa corne réside un infailible antidote contre tout poison."

A son tour, André Bacci, écrivain florentin, dit dans "L'Alicorne", com-

La corne de la licorne était difficilement employée à cause de sa rareté et de son prix élevé. Ce n'était pas en effet le médicament modèle pour le pauvre diable. Les princes, les potentats et les capitalistes seuls pouvaient s'offrir ce luxe.

C'est que la moindre corne était cotée à \$12,000 ; les meilleures se vendaient jusqu'à \$200,000. En considérant la valeur d'achat de l'argent

à cette époque, on peut donc dire qu'une corne valait un demi-million de dollars.

La dose ordinaire était d'environ 10 grains, administrée dans l'eau soit dans le vin, avec en même temps un émétique excitant destiné à provoquer le vomissement.

L'histoire rapporte qu'une corne de ce genre fut présentée, en guise de remède, au pape Grégoire XIV, à l'article de sa mort. Elle se trouve maintenant au American Museum.

On peut lire sur l'étui qui l'enveloppe qu'elle fut offerte au pape, en 1590, par le prieur et les Frères du Monastère de Sainte-Marie de Guadeloupe, ordre religieux italien.

Son efficacité ne fut pas grande en cette circonstance, l'état du Saint-Père n'ayant été nullement restauré par ce fortifiant.

Comme nous l'avons dit plus haut, la licorne revient à plusieurs passages de la Bible, ou mieux, le terme hébraïque a été traduit en celui de licorne, mais rien ne dit que le mot ne voulait pas signifier plutôt le rhinocéros ou le boeuf blanc.

Mais le zoologiste peut aussi bien se demander dans ce cas comment les Israélites pouvaient connaître l'existence du rhinocéros ou encore du boeuf blanc.

Les auteurs ne disent pas comment, au moyen âge surtout, la licorne en vint à symboliser le Saint-Esprit, par extension l'Eglise ou la religion, ou encore à entrer dans l'art héraldique.

Nous savons cependant qu'à partir d'une époque assez reculée, la licorne se trouva sur plusieurs blasons, en Ecosse principalement.

Une paire de licornes figuraient sur les armes du roi d'Ecosse et après l'élévation de Jacques VI sur le trône

d'Angleterre, sous le nom de Jacques Ier, la licorne passa au blason royal anglais où elle se tient maintenant debout avec le lion sur les armoiries portant en exergue la devise britannique "Dieu et mon Droit".

CONSEILS AUX PIETONS

Si vous avez la mauvaise habitude de tourner les coins de rue en vitesse, ayez la précaution de vous tenir la tête baissée. Comme cela, si quelqu'un se dirige vers vous avec une canne ou un parapluie vous n'en recevrez pas la pointe dans les yeux.

Si vous rencontrez dans un parc un de vos amis accompagné d'une jeune personne à qui il vous présente, ne lui parlez pas tout de suite de votre automobile, de votre yacht ou de votre motocyclette, elle peut vous prendre pour un voyageur de commerce.

Si vous voyez une dame lier sa chaussure sur la marche d'une entrée de porte, ne vous empressez pas de lui demander si vous pouvez lui être de quelque utilité.

Ne frappez pas légèrement sur l'épaule de la petite fille qui marche devant vous pour lui demander si elle se rend à l'école. Grâce à la mode des jupes courtes, vous pouvez par inadvertance vous adresser ainsi à votre grand'mère.

Si vous marchez avec votre femme et rencontrez votre manucure ou votre sténographe, ne dites pas: "Bonjour, ma chère"; un simple signe de tête ou un coup de chapeau discret suffisent.

Si une dame devant vous échappe son mouchoir, inutile de la suivre pendant un quart d'heure avant de l'en prévenir.

Le plus grand milliardaire de l'Europe

**Hugo Stinnes a fait une fortune considérable durant et depuis la guerre.—
Un allemand qui contrôle 57 journaux et la presque totalité des mines
de fer et d'acier.—Un membre du Reichstag allemand.**

Hugo Stinnes est sans contredit le plus grand milliardaire européen. Cet homme sans scrupules a bénéficié de la défaite de son pays. Il tient l'Allemagne au coeur. Il contrôle tout et les millions et les millions de marks viennent s'entasser dans ses coffres.

Cet homme, Hugo Stinnes, a édifié sa fortune sur la ruine de son pays; il jubilait lorsque les armées du Kaiser marchaient sur Paris en 1914; il jubilait lorsque les alliés repoussaient les Allemands hors de France; il jubilait encore à la signature de l'armistice.

C'est ce même homme qui sanglotait en apprenant les termes de la Paix de Versailles, c'est ce même individu qui a prétendu que l'Allemagne ne pourrait payer, et qui, dans ce pays appauvri, endetté, abattu, a trouvé le moyen de ramasser des milliards.

Et aujourd'hui, Hugo Stinnes contrôle l'Allemagne. Il contrôle 70% des mines de fer et d'acier de l'Allemagne, une part considérable dans les mines de charbon; il possède plusieurs navires, des manufactures de pulpe, des stations d'électricité, des puits d'huile, il possède également 57 journaux et a un siège au Reichstag.

Herr Stinnes contrôle le travail organisé en Allemagne et la situation économique. Il a plus d'argent liqui-

de à sa disposition que la plupart des milliardaires du monde entier.

En 1904, Hugo Stinnes avait un revenu de \$100,000; en 1908 il valait \$7,000,000. Mais même en ce moment il ne pouvait rivaliser avec les grosses fortunes allemandes. Cependant il avait déjà fait sa marque et s'apprêtait déjà à devenir la puissance qu'il est présentement.

Avant la guerre il fallait se rendre dans les mines de charbon pour entendre prononcer le nom de Hugo Stinnes. Sa famille venait des terrains miniers et il avait hérité d'une petite somme assez rondelette.

A l'âge de trente-quatre ans, il acheta toutes les parts de mines qu'il put trouver sur le marché.

Après le fer et l'acier, il acheta des forêts et des navires, dans lesquels il pouvait transporter son charbon et son acier. Puis quelques années plus tard, il acheta des voies ferrées.

La guerre se déclara et des gens prétendirent que la fortune de Stinnes devait fondre dans le cataclysme. Mais Stinnes se releva plus fort que jamais. Il s'allia pour un certain temps avec les Krupp et autres puissances financières. Le Kaiser lui-même acheta des actions dans les entreprises de Stinnes et profita par cela même des transactions du milliardaire allemand. On a même dit que des commandes furent

exécutées pour les ennemis de l'Allemagne et expédiées en Scandinavie.

Pour Stinnes la victoire allemande ne signifiait pas de nouveaux territoires pour l'Allemagne, elle signifiait de nouvelles mines de charbons, de fer et d'acier, plus de navires et plus d'usines. Si l'Allemagne gagnait, il gagnait, si l'Allemagne perdait, il gagnait encore, tel était son raisonnement. Pour aider les industries allemandes, il employa la main-d'oeuvre belge durant la guerre.

Il est dit que Stinnes était certain de la défaite allemande dès les débuts de la guerre, il conduisit donc ses affaires en rapport avec cette idée. Il fit au-delà de \$500,000,000 de profits durant la guerre seulement.

La guerre finie, Stinnes évita de payer la taxe sur la revenu en disant à l'Allemagne.: Prenez mes mines et mes propriétés et conduisez-les vous-même."

L'Allemagne savait ne pas être capable de conduire les entreprises de Stinnes et oublia de réclamer ses taxes au milliardaire allemand.

Il y eut des troubles parmi les employés des mines: Prenez mes mines et conduisez-les, répondit Stinnes à ses employés". Vous savez que vous ne pouvez le faire, et dans trois mois vous viendrez me demander de reprendre la direction de mes affaires.

Stinnes fut invité à faire partie de la conférence de la paix. Il insulta les autres délégués et affirma que l'Allemagne ne pouvait payer. Il oubliait les milliards enfouis dans ses coffres-forts, et les ouvriers sous ses ordres qui pouvaient produire le charbon que la population française réclamait à grands cris.

"Nous ne paierons pas, avait dit Stinnes, et la parole de Stinnes devint celle de l'Allemagne.

A Berlin, on fit de l'opposition à Stinnes. Les journaux parlaient des profits énormes réalisés par le milliardaire allemand; on doutait de son patriotisme. Est-ce que Stinnes laissa dire et se croisa les bras? Pas du tout. Il acheta les journaux hostiles, et les remplit de sa prose, et s'en servit pour sa propagande. Il se fit élire membre du Reichstag, afin de pouvoir discuter au grand jour et en toute liberté.

Bientôt il devenait le dictateur de l'Allemagne.

Hugo Stinnes a maintenant cinquante ans. Il est aussi sinistre au physique qu'au moral. Il a une main de fer, et ses cheveux n'ont pas été blanchis par les malheurs de sa patrie. Ses yeux sont noirs et perçants.

Il ne paraît pas que son étoile doive diminuer avant longtemps. Il achète partout, en Autriche et dans tous les pays, même ceux qui furent les ennemis de sa patrie.

Hugo Stinnes a un revenu plus considérable que celui du Reichstag allemand.

—o—

LA REPOPULATION

La France veut des enfants. C'est probablement pour cette raison qu'un nommé Louis Domergue vient d'être disculpé du crime de bigamie pour avoir répondu au juge d'instruction, que s'il avait épousé simultanément deux femmes, c'était simplement dans le but de donner plus d'enfants à la France ! Les deux épouses vivaient sans se connaître à vingt milles l'une de l'autre. Elles ont fait de leur mari commun des éloges enthousiastes.

LES ENFANTS DU TZAR

Le tuteur anglais des enfants du tzar vient de publier dans une revue londonienne, quelques pages de souvenirs sur ses jeunes élèves impériaux. Si ces pages ne paraissent qu'aujourd'hui, si longtemps après le drame d'Ekaterinburg, c'est que M. J. B. M. Epps eut bien des difficultés à surmonter pour revenir en Angleterre.

Du reste M. Epps n'a rien à dire sur le drame en lui-même, car il fut obligé de demeurer à Pétrograd où il apprit la terrible nouvelle du massacre de la famille impériale. Mais quand enfin il obtint l'autorisation de quitter la Russie, M. Epps put aussi conserver les différents menus objets datant d'une période plus heureuse, notamment quelques dessins puérils et charmants faits entre les leçons par les enfants du tzar, spécialement par les grandes duchesses Olga et Tatiana.

M. Epps raconte que pour égayer les leçons auxquelles la tzarine assistait assez souvent, il avait pris l'habitude de chanter quelques vieilles chansons enfantines anglaises. Un jour où la petite séance musicale avait eu plus de succès que d'habitude, les princesses demandèrent avec insistance un "bis". Mais M. Epps était au bout de son répertoire. Il annonça qu'il allait chanter une chanson chinoise, ce qu'il fit en inventant force mots étranges aux intonations bizarres et en improvisant au piano un air au rythme extraordinaire. Les princesses furent enchantées et avouèrent n'y avoir rien compris. Elles réclamèrent une traduction que M. Epps remplaça par une nouvelle invention.

Il raconta, en la déformant un peu, une vieille légende anglaise. Le tuteur se rendit vite compte que le meilleur moyen pour obtenir de ses élèves une conduite studieuse et une émulation constante, était d'adopter la maxime "Pas de travail, pas de chanson".

En plusieurs occasions la grande duchesse Olga et la grande duchesse Tatiana, donnèrent à leur professeur de curieux dessins pleins de naïveté, mais qui dénotaient une certaine adresse et une grande faculté d'observation. Plusieurs fois ne sachant comment expliquer ce qu'elles avaient vu dans la journée, par exemple un bijou aperçu au cours d'une réception ou une salle d'hôpital visité en compagnie de la Tzarine, elles firent des croquis rapides et cependant précis que M. Epps a conservés précieusement.

La plus curieuse anecdote que rapporte M. Epps est assurément celle où il montre combien les princesses avaient de spontanéité ingénue:

Un jour, M. Epps, expliquait aux princesses les noms composés qui abondent dans la langue anglaise. Les princesses ne semblaient pas comprendre comment en juxtaposant deux mots, on pouvait en former un troisième.

—Ce sont, dit M. Epps, des combinaisons de mots.

Les princesses demeurèrent muettes.

—Ne savez-vous pas ce que c'est qu'une combinaison ? questionne le tuteur.

—Oh si! ripostèrent sans hésitation les princesses Olga et Tatiana, nous en portons.

Les sensations de ceux qui meurent de faim

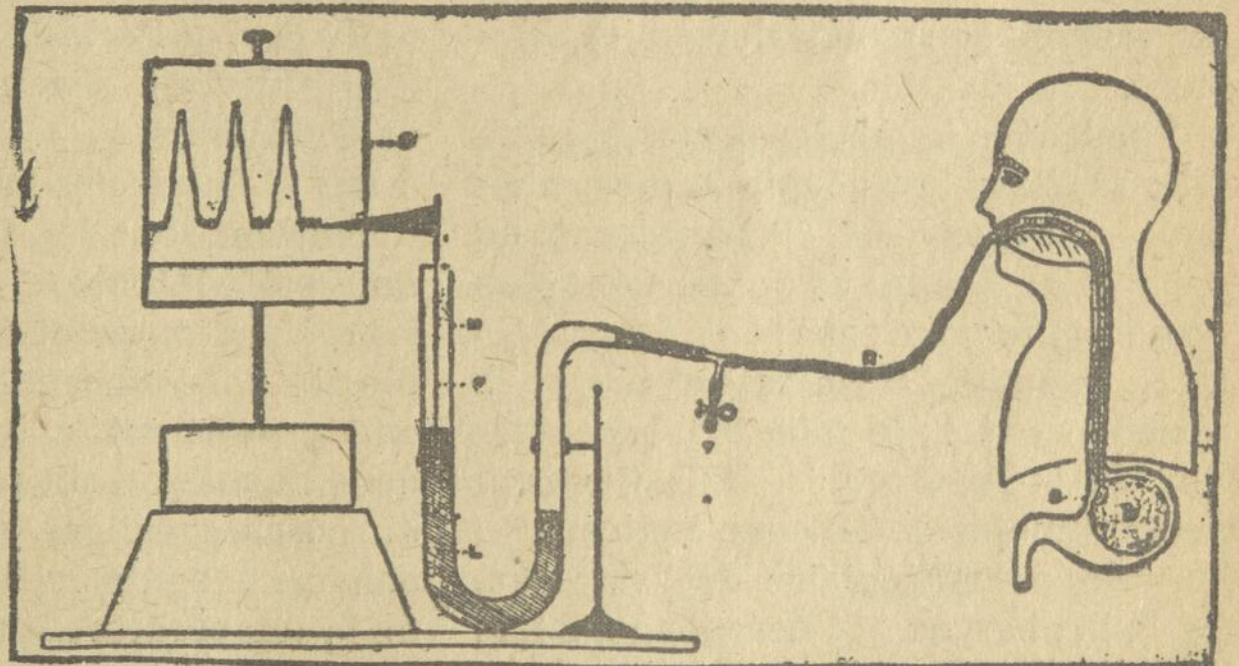
La grève de la faim des détenus dans les prisons irlandaises attira l'attention universelle sur un sujet qui excita toujours l'attention des sommités médicales. Combien de temps un être humain peut-il vivre sans aliment?

Malheureusement, en raison de sa nature, un tel sujet ne se prête pas aux investigations scientifiques. Nombreux sont ceux qui succombèrent à la famine à la suite de naufrages,

casion d'étudier sur des êtres humains en état de bonne santé, les effets d'une longue privation d'aliments, d'une privation volontaire se prolongeant jusqu'à la mort et il est regrettable que les conditions dans lesquelles éclata la grève de la faim en Irlande n'aient pas été plus favorables à l'observation scientifique.

C'est, dans les masses populaires, un sentiment acquis qu'une personne obèse, bien nourrie, toutes choses

Schéma montrant la méthode employée pour évaluer la force des contractions de l'estomac vide des personnes normales. B. Ballon de caoutchouc dans l'estomac; F. Flotteur en liège avec plaquette indicatrice; L. Manomètre flottant; R. Tube de caoutchouc reliant le ballon au manomètre.



tremblements de terre, accidents de mine, ensevelissement sous les neiges. Quelques-uns, perdus dans la solitude sauvage des régions arctiques, moururent aussi d'inanition, mais tous ces misérables expirèrent loin des centres civilisés où résident habituellement les gloires médicales.

Les observations de ce qu'on appelle populairement la famine, au cours de maladies quelconques, ont été assez nombreuses, mais les hommes de science ont eu rarement l'oc-

étant égales, "durera" plus longtemps qu'une dont les dépôts adipeux ne sont pas considérables. La croyance du peuple est véritable. Le corps humain tire de sa réserve de tissus une nutrition qui le fait subsister quand la quantité normale d'aliments est supprimée. Ainsi, de deux personnes de hauteur, d'âge et d'activité fonctionnelle égales, celle qui pèsera 200 livres résistera plus longtemps, dans une épreuve de famine, que celle dont le poids ne dépassera pas 100 livres.

Notre poids ne varie pas beaucoup lorsque nous sommes en bonne santé, car les dépenses du corps balancent ses acquisitions. Un équilibre physiologique est maintenu.

Quand un animal est privé de nourriture, ses tissus eux-mêmes sont consommés. L'étendue de cette consommation diffère considérablement selon les organes. Le coeur, par exemple, ne perd que très peu de sa pesanteur, au début de l'inanition, alors que les autres muscles s'annihilent presque complètement. La graisse et la gélatine disparaissent entièrement. Les organes dont l'activité fonctionnelle est plus intense, tel le système nerveux, se conservent mieux, mais ceux où elle est moyenne se détériorent rapidement.

Pendant le jeûne, les pertes des différents tissus, avant que la mort n'ait lieu, sont d'environ 40 pour cent du poids total. Les tissus qui perdent plus de quarante pour cent sont: La graisse 93,3; le sang, 75; la rate, 71,4; le pancréas, 64,1; le foie, 52; les intestins, 42,4; les muscles, 42,3. Ceux qui perdent moins de 40 pour cent sont: l'enveloppe musculaire de l'estomac, 39,7; le pharynx et l'oesophage, 34,2; la peau, 33,3; les rognons, 31,9; l'appareil respiratoire, 22,3; les os, 16,7; les yeux, 10; le système nerveux, 19.

La graisse disparaît entièrement, à l'exception d'une petite quantité qui reste dans les alvéoles oculaires et autour des rognons. Le volume du sang diminue et les qualités nutritives de ce liquide s'annihilent. Les muscles subissent une sensible diminution de volume et deviennent mous et relâchés. Le système nerveux souffre moins que le reste de l'organisme; il ne perd pas plus de deux pour cent quand la mort survient.

Les apparences qu'offre le corps après la mort par inanition sont celles de l'anémie et d'une grande émaciation; une absence presque totale de graisse et de sang, une diminution du volume des organes et le vide absolu de l'estomac et des intestins. La décomposition est rapide et provoque une odeur des plus fétides.

La durée de la vie, après une complète privation de nourriture, peut varier de huit à treize jours. Cette limite peut s'étendre à quelques jours de plus, voire même à des semaines, s'il est fait usage d'un peu d'eau. Tout liquide est en effet plus nécessaire à l'organisme en ces états physiques que tous les aliments. C'est ainsi qu'au dire du savant Bérard, un bagnard français put vivre d'eau seulement pendant 63 jours.

Les phénomènes caractéristiques de l'inanition sont les suivants: la faim, une soif intense, malaises douloureux à l'estomac et aux intestins, faiblesse musculaire, émaciation ou amaigrissement extrême, diminution dans le volume du sang, putréfaction du corps, vertiges, stupeur, délire, convulsions intermittentes, dépression de la température du corps, et finalement, la mort par épuisement.

Dans de pareilles conditions, comment doit-on s'y prendre pour faire revivre des forces perdues dans un corps privé de nourriture depuis plusieurs jours? On sait qu'il faut manger très modérément après une certaine diète. Aussi, faut-il servir d'abord à un estomac épuisé par une longue abstinence que du lait, du jus d'orange et quelques autres liquides.

Un célèbre statisticien anglais, le professeur Sohn, a fait des calculs précis sur la somme d'alimentation qu'il aurait fallu à Fitzgerald, le pre-

mier des grévistes de la faim irlandais, pour se tenir dans un état normal pendant les 68 jours qu'il a été sans manger :

| | Lbs | Onces |
|---------------------------|-----|-------|
| Lait | 17 | .. |
| Sucre | 4 | 4 |
| Viande, poisson et oeufs. | 58 | 7 |
| Beurre et fromage | 4 | 7 |
| Pain | 68 | .. |
| Fruits et légumes | 59 | 8 |
| | — | — |
| Total | 210 | 26 |

Le lord maire MacSwiney, qui mourut le 74ème jour de son jeûne, aurait absorbé pendant cette période un peu plus de 230 livres de nourriture—soit le double de son poids normal.

Tout en s'étonnant devant la longueur du jeûne volontaire soutenu par les grévistes de la faim en Irlande, l'on ne doit pas oublier que des soins adroits leur furent donnés pour maintenir en leur corps une chaleur artificielle et leur épargner ainsi des tourments physiques et moraux.

Le repos absolu et la position horizontale contribuèrent aussi au prolongement anormal de leur existence.

Le grand Benedict prétend à ce sujet que le repos total, en engourdisant toutes les facultés, met en même temps le corps à l'épreuve de fatigues, cela pendant des mois. Il fit faire l'expérience à l'un de ses sujets qui, après un jeûne de 31 jours, s'entretint familièrement avec des confrères de Benedict, et le soir se mit à chanter et à danser pour marquer joyeusement la fin de son abstinence.

Il ne convient donc pas de s'étonner outre mesure de la longueur du jeûne des patriotes irlandais ni de croire que la science fut pour cela dérouterée. La science prévoit tous ces phénomènes.

LA GUILLOTINE

Voici une anecdote révolutionnaire fort peu connue sur la guillotine.

Il s'agit de l'exécution du chevalier Leguen du Martellier, ancien officier de marine, guillotiné à Nantes, sur la place du Bouffay, en 1794.

Leguen du Martellier, pris les armes à la main, aux environs de Beau-préau, en Vendée, avait été hissé sur la fatale charrette en nombreuse compagnie. Sa qualité de chef de bande lui valut, comme aggravation de peine, le triste honneur d'être exécuté le dernier.

Or, ce jour-là, le couperet retomba quarante fois, fauchant quarante têtes ou juvéniles, ou chenuës. Quand le tour du chevalier, la sinistre machine, mise à des épreuves trop répétées, refusa le service, e des cinq morsures, qu'à la suite de cinq épreuves successives la guillotine imprima au cou du patient, aucune ne fut jugée sérieuse. A la fin, le bourreau délia le chevalier en lui disant: "à demain!"

Mais un courrier arrivé dans la nuit, apporta la nouvelle du 9 Thermidor, et M. du Martellier fut sauvé.

Il se retira à Richemond, près de Londres, et ne voulut jamais revoir sa patrie.

Le retour des Bourbons lui valut une pension sur la cassette royale.

La lettre de remerciement du vieil émigré à Louis XVIII portait la signature suivante: "Le chevalier Leguen du Martellier, guillotiné cinq fois dans le même jour pour le service du roi."

LA SUPERIORITÉ DE LA FEMME

La jeune fille apporte à l'étude plus d'intelligence et plus de soins que les collégiens et universitaires. — L'homme est trop distrait par les plaisirs et le sport. — La femme est notre égale, sinon notre supérieure.

Il n'eut pas fallu, il y a vingt-cinq ans, conseiller aux sages personnes, séculiers ou ecclésiastiques, qui s'occupent dans notre province de l'enseignement, de donner aux jeunes filles une éducation égale à celle des jeunes gens en vue de les diriger vers les professions libérales.

L'ignorance a toujours été le plus grand obstacle au féminisme. Tant que la femme ne sait lire que son cahier de recettes, ne sait compter que les factures de l'épicier ou du boucher, ne connaît du droit que ces mots entendus le matin de ses noces: fidélité, obéissance et soumission, elle ne songe nullement à s'affranchir et encore moins, même libre, à entrer dans une carrière publique.

Depuis que les femmes s'instruisent, elles ont changé. L'étude, la lecture leur ont bouleversé les idées.

Aujourd'hui, les modestes petites servantes d'antan se disent supérieures à l'homme.

Qui sait si elles n'en sont pas les égales sur presque tous les terrains, scientifiques ou intellectuels?

Des enquêtes poursuivies scrupuleusement en France, aux Etats-Unis, au Canada et particulièrement dans la province de Québec apportent à cette question des brillants éclaircissements.

Dans notre province, la moyenne des jeunes filles munies d'une agréable et utile instruction est aussi forte que celle des hommes.

Les bachelières ès-lettres et ès-arts qui participent chaque année aux épreuves du baccalauréat, sur le même pied que les rhétoriciens et les philosophes des collèges classiques décrochent leurs diplômes aussi aisément que ces derniers.

Certains professeurs déclarent même que les jeunes filles canadiennes-françaises apprennent les langues d'une manière plus intelligente que les jeunes garçons et réussissent mieux la composition littéraire.

Aucun doute que chez nous, la femme ne soit pour l'homme une digne compagne, aussi intelligente et cultivée que lui.

Aux Etats-Unis, les jeunes filles, partout, dans les écoles primaires, les "high schools", les lycées, les universités, dament le pion aux étudiants.

On calcule que les points obtenus annuellement par les femmes sont de 84.46 et par les hommes de 76.91.

Ceci est une proportion qui montre la supériorité de l'étudiante américaine sur ses camarades masculins.

D'ailleurs, invariablement, les statistiques sont favorables au sexe faible.



Il est facile à un homme poli ou soucieux d'éviter des disputes de répondre, quand on l'interroge sur ce sujet que les femmes sont, en moyenne, supérieures aux hommes. Mais le sont-elles réellement? Voilà ce qu'il faut plutôt prouver.

La femme diffère de l'homme de par sa nature, son tempérament et

même... sa conformation physique. Quelque soit son instruction, elle ne peut briser les barrières qui séparent les deux sexes. Elle peut avoir plus d'imagination, d'instinct et d'intelligence naturelle et moins de jugement et de raisonnement.

Une comparaison parfaite entre le cerveau masculin et féminin, en fai-

sant entrer en ligne de compte les avantages naturels ou la faiblesse de chacun des sexes, ne sera jamais faite et d'antiques préjugés nous empêchent de trancher définitivement cette question.

Cependant, rien ne nous interdit de considérer ce sujet excitant et de continuer notre enquête.

Voici les différents rapports que nous avons reçus à la "Revue" d'universités canadiennes et américaines:

"Les jeunes gens excellent en mathématiques, droit, économie politique, sciences et législation commerciale. Les jeunes filles l'emportent sur eux en littérature, composition et linguistique, ou étude comparative des langues. Elles professent vis-à-vis les sciences une certaine indifférence.

Les étudiantes tiennent la tête des cours d'histoire, de géographie, de belles-lettres parce qu'elles donnent deux ou trois heures de travail par jour tandis que les collégiens ou universitaires n'étudient pas deux heures par semaine, le jeu captivant toute leur attention.

Souvent, il arrive que les places obtenues par les jeunes filles sont la conséquence d'un travail acharné et non la manifestation d'une puissante intelligence."

Le directeur d'une institution mixte du Québec dit:

"Les statistiques de ces cinq dernières années démontrent clairement que les femmes nous sont intellectuellement supérieures."

Un autre est plus juste. Il nous écrit:

"Les étudiantes brillent dans les matières qui demandent plus de mémoire que de raisonnement. Elles travaillent infiniment plus que leurs compagnons. Si je veux une bonne récitation, je m'adresse aux élèves féminines;

si je veux l'explication d'un dur problème, délayé avec originalité, je le demande à un garçon."

LES ROIS ECRIVAINS

Un livre d'un genre absolument nouveau vient d'être édité en France. C'est l'oeuvre de Gabriel Boissy, intitulée "Pensées choisies des rois de France". L'auteur définit nettement sa position dans son introduction. "Le lecteur, écrit-il, ne devra pas voir là le livre d'un royaliste, mais, simplement, celui d'un Français". Il continue en disant qu'il est maintenant possible de juger les rois, de dire sur eux la vérité depuis que leur règne est passé et qu'aucune partisanerie n'est à redouter.

La France a compté près de quarante rois. Certains d'entre eux ont été des hommes de génie qui auraient occupé une grande place dans l'histoire même s'ils n'avaient pas hérité un trône.

Dans ce livre sont recueillis les écrits et paroles de seize auteurs royaux. Neuf portent le nom de Louis. Ceux dont il est surtout parlé sont Henri IV et Louis XIV. Le premier contribuera en une large part à l'épuration et à la stabilisation de la langue française. "Mes mots ne sont pas de deux couleurs, avait-il accoutumé à dire; j'ai au coeur ce que j'ai sur les lèvres", laissant entendre par là qu'il n'altérerait pas sa façon de penser, ne mâchait pas ses mots et parlait nettement, pour être compris.

Il a donné au style sa précision, sa clarté. Louis XIV lui apporta la richesse, la somptuosité et l'éloquence.

"L'Etat, c'est moi", résume la politique du Roi-Soleil.

La foudre ne peut être évitée

On ne saura jamais le dernier mot de la prétendue Vérité scientifique sur les phénomènes du tonnerre, des éclairs, de la foudre en un mot, le grand fléau de la saison chaude. Les opinions des météorologistes, électriciens et autres sur cette matière sont tellement partagées que, personne à moins de ne se fier à sa propre interprétation de la chose, ne peut savoir d'une façon définitive si dans telle ou telle occasion, la foudre le tuera ou non.

En somme, nous pouvons dire qu'en ceci tout le monde est fataliste et que la foudre ne peut être évitée. Alors, c'est avouer qu'en dehors des paratonnerres qui protègent imparfaitement les hangars et maisons, il n'y a aucun moyen de se protéger contre le tonnerre. Les dangers sont plus grands à la campagne qu'à la ville ; sous un arbre qu'en rase campagne. Voilà déjà quatre choses reconnues, mais à part cela, nul ne sait si, où qu'il soit, la foudre l'épargnera ou le brûlera.

Nous reproduisons, pour amuser le lecteur sur un sujet qui n'a pourtant rien de bien drôle, les opinions contradictoires des principaux savants que nous avons interrogés sur ce sujet :

Question—Un enfant en bas âge a été tué l'autre jour dans une petite voiture métallique sous un portique. Est-il dangereux pour les bébés de

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.



ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

ACHETEZ

LE FILM

THEATRES ET VUES ANIMÉES

Journal officiel des grandes Oies de cinéma

Nombreuses illustrations.

Dans chaque numéro
une pièce de théâtre.

Imprimé sur papier de luxe.

En vente dans tous les dépôts de journaux.

15c

SEULEMENT LE NUMERO

POIRIER, BESSETTE & CIE
éditeurs-propriétaires

131, rue Cadieux,

Montréal

dormir dans des carrosses de métal ou sur une vérandah?

Première réponse— Le métal n'a probablement rien à faire ici avec cet accident mortel; mais si l'enfant avait été dans la maison, il n'aurait probablement pas été touché.

Deuxième réponse— Si le métal de la voiturette avait touché terre, la foudre l'aurait suivi comme elle fait sur un paratonnerre et l'enfant n'aurait pas été tué.

Troisième réponse— Si l'éclair a frappé ce point, cela est dû à des causes profondes et ignorées. Le bébé se trouvait là et il a été foudroyé, voilà tout.

Autre question— Des joueurs de golf ont été terrassés par la foudre sur le terrain affecté à cet amusement. Cela est-il dû aux crosses, dites "clubs", qu'ils portaient en leurs mains, ces crosses étant en métal?

Réponse— La canne métallique ou club n'a rien à faire là-dedans. C'est un facteur absolument insignifiant dans toutes les forces qui ont participé à ce phénomène.

Deuxième réponse — Un homme tant soit peu intelligent devrait bien savoir qu'il est imprudent de jouer le golf pendant un orage...

Question— Est-il bon de fermer les fenêtres pendant un orage électrique?

Réponse— Si la foudre doit tomber là, ce n'est d'aucune utilité. Que peut faire un carreau contre une force capable de déraciner les arbres les plus forts?

Deuxième réponse— Oui, c'est une excellente chose que de fermer les fenêtres de sa maison à l'approche d'un orage. Maintes expériences ont démontré que l'air chaud est meilleur conducteur que l'air froid. Si l'air de la maison était plus chaud que celui

du dehors, l'éclair serait attiré vers la fenêtre si elle était ouverte.

Question— Est-il dangereux de téléphoner pendant un orage?

Première réponse— Dans une ville où les fils sont sous terre, aucun danger. Mais là où les fils sont tenus à des poteaux télégraphiques au-dessus des maisons, il y a danger. (Exemple: Montréal).

Autre réponse: Les demoiselles du téléphone se tiennent à leurs tableaux pendant tout le temps que dure l'orage. Les téléphones sont munis d'interrupteurs de l'éclair ou de la foudre qui empêchent toute décharge électrique soudaine de toucher le récepteur.

En somme, comme on le voit, dans toutes les allées et venues de la foudre, l'homme joue un bien petit rôle. Toutes les précautions qu'il est accoutumé à prendre lui sont suggérées par son instinct de conservation qui voit de la sûreté et de la protection dans toutes sortes d'endroits qui rationnellement n'en offrent pas du tout. Cependant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il y a des points généraux que tous savent et qui sont leurs talismans contre la foudre: paratonnerre, etc.

Alors même que nous connaîtrions tous les secrets de la foudre, par une crainte héréditaire, nous la redouterions tout autant.

—o—

AVIS TRES IMPORTANT

N'oubliez pas que malgré les frais élevés que nécessite la publication d'un magazine contenant autant d'articles et de gravures que

LA REVUE POPULAIRE

elle ne se vend maintenant que

15c. seulement

Fourrures Desjardins

Fourrures de Qualité et de Bon Goût



Nous attirons tout particulièrement l'attention des personnes qui recherchent ce qu'il y a de mieux en fait de fourrures, sur la rare et haute qualité de celles que nous offrons à notre clientèle, ainsi que sur l'abondante variété de modèles inédits qu'elles trouveront en ce moment dans nos salons.

MANTES, MANTEAUX ET PARURES
DIVERSES

Notre collection ne comprend que des créations nouvelles, toutes du goût le plus sobre et le plus délicat.

*Une visite est respectueusement
solicitée.*

Chas Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal

LA DERNIERE INVENTION FORD

Ce richissime manufacturier travaille à diminuer de moitié le coût d'exploitation et de transport des chemins de fer

Henry Ford, le roi de la mécanique, l'inventeur et l'unique fabricant de cette populaire automobile qui, bien que ridiculisée et caricaturée, est répandue dans le monde entier à cause de son coût minime et de son endurance, projette de bouleverser l'industrie ferroviaire en réduisant de moitié le taux de transport de voyageurs et marchandises.

Les directeurs des compagnies de chemins de fer canadiennes et américaines sont curieux de savoir ce que peut bien remuer ce génie dans son puissant cerveau pour arriver à ce résultat.

Ford est à étudier présentement deux locomotives de volume ordinaire dans le dessein de découvrir pourquoi on les fabrique si lourdes et si embarrassantes. "Je ne vois pas de raisons, dit-il, pour qu'une locomotive ne pèsait pas 100 tonnes au lieu de 200".

Conséquemment, il entretient en même temps l'espoir de diminuer de 50 p. c. les taux du fret et du transport des voyageurs.

En un mot, Ford veut populariser le chemin de fer, le mettre à la portée des bourses les plus pauvres comme il fit pour l'automobile de son invention, toutes proportions gardées.

Ainsi les locomotives, les wagons, les voies ferrées et les ponts seraient construits avec des matériaux plus lé-

gers et partant le coût d'exploitation des chemins de fer serait moins élevé.

D'un autre côté, il ne faut pas supposer que Ford veuille abolir la locomotive à vapeur au bénéfice de l'engin mû par le gaz ou l'électricité. Il se propose simplement de combiner les deux systèmes.

La locomotive à gaz servirait au transport des voyageurs et la locomotive à vapeur serait affectée aux trains de marchandises, voilà tout.

Et qui est-il maintenant ce fameux Henry Ford qui rêva en 1917 de ramener la paix sur la terre par ses milliards et sa seule intervention? Un halluciné, un rêveur, un fou? Disons plutôt un humanitaire actif et dévoué, un socialiste millionnaire qui emploie son immense fortune à soulager la condition des travailleurs et à répandre le bien autour de lui; un pacifiste qui travaille à rapprocher les peuples et à les unir dans une même pensée de paix et de concorde.

Il y a vingt ans, Ford était le plus pauvre des hommes.

Aujourd'hui, il dirige les plus vastes usines du monde.

Il est le seul particulier propriétaire d'un réseau de chemin de fer.

Il administre l'hôpital le mieux équipé du monde.

Il fabrique environ 100,000 automobiles par mois, sur 200,000 commandes qu'il reçoit.



Elle est heureuse d'avoir une belle peau

Il n'y a pas de plus grand bonheur que de savoir que votre peau et votre teint ont toujours une jolie apparence. Que de fois vous avez souhaité voir une amélioration sensible — vos joues reprendre le velouté et la fraîcheur de la jeunesse! Ne fournirez-vous pas à la

Crème Orientale

323

Gouraud

l'occasion d'accomplir cela pour vous? Elle développera votre beauté au plus haut point. Si vous avez des imperfections faciales permanentes, elle réussira à les cacher. Hautement antiseptique—en usage depuis 80 ans pour le traitement des affections de la peau. Essayez-la aujourd'hui.

Envoyez 15c. pour en avoir un échantillon

Le Savon Médicamenté Gouraud

est destiné à accomplir trois choses, savoir : nettoyer, purifier et protéger la peau et le teint. Un de ses ingrédients est universellement employé dans le traitement des affections de la peau comme l'eczéma, etc. En usage constant, il protège la peau en prévenant l'infection. Servez-vous en pour préparer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c. pour en avoir un échantillon

FERD. T. HOPKINS & SON

344 St. Paul St., W., Montréal, Qué.



Il a ramené son industrie aux taux d'avant-guerre longtemps avant tout autre manufacturier.

Deux mois après l'armistice, ses ouvriers touchaient des salaires triples de ceux de 1914 et ses machines se vendaient au prix de 1914.

Il paie à ses employés un boni d'un jour toutes les quinzaines.

Il donne du travail aux prévenus, aux malheureux qui, à la sortie des prisons, sont partout rejetés comme indésirables.

Il a fondé l'Institut de Technologie Ford pour l'entraînement des experts techniciens.

Il a fondé aussi une école commerciale pour les garçons.

Il possède une ferme de 8,000 acres sur laquelle on ne voit ni vaches ni chevaux.

Il édite un journal quotidien, le "Dearborn Independant", à tendance antisémite. Ce journal fut prohibé par diverses villes américaines à cause de la guerre ouverte qu'il fait aux Juifs.

Il dirige une usine d'un capital de \$7,500,000 à Troy, N.-Y., où il ne fabrique que les tracteurs-automobiles pour l'usage des fermes.

Il est à la fois meunier, épicier, boucher, marchand, aviseur légal, instituteur et médecin pour les 75,000 ouvriers qu'il commande.

La manufacture d'Henry Ford, longue d'un mille, située à la Rivière Rouge, dans le Michigan, est le centre de la seule industrie du monde entier qui se suffit à elle-même.

En plus de cet établissement, il possède l'usine de Highland Park où travaillent 43,000 hommes et 17 autres manufactures aux Etats-Unis, au Canada, en Espagne, en Irlande, en Angleterre et au Danemark.

L'hôpital que ce philanthrope tient à la disposition de ses ouvriers et de leurs familles, lui a coûté cinq millions de dollars. Il y a place pour 1200 malades.

—o—

DES FEMMES DONT L'EXISTENCE SE PASSE SOUS TERRE

Mme J. R. Forbes qui vient de rentrer en Angleterre après un long voyage d'exploration du Maroc en Syrie, rapporte que sa découverte la plus surprenante fut celle d'une tribu de femmes menant une existence souterraine.

On les trouve dans les cavernes des montagnes de la Tripolitaine. Elles ne viennent à la lumière du jour qu'une seule fois dans leur vie, c'est-à-dire quand elles se marient et doivent se rendre au domicile conjugal.

Comme elles séjournent continuellement dans ces lieux retirés, il se produit de grands changements dans leur apparence. Leur peau devient très blanche et leurs yeux acquièrent un éclat surprenant.

A la lumière du jour, elles sont presque aveugles, elles titubent comme si elles se trouvaient sous l'influence d'une boisson alcoolique. Les demeures sont assez spacieuses pour leur permettre de garder auprès d'elles tout leur bétail, même leurs chameaux.

Une autre curieuse remarque fut celle qu'elle fit dans le harem du cheik Syrien Mohammed Abdullah. A une fête à laquelle elle avait été invitée on servit un mouton rôti tout entier et afin d'honorer son hôtesse, Mohammed Abdullah fit lui-même l'extraction des yeux de l'animal et les offrit à la voyageuse.



Regarde, Maman, Voilà Ton Remède.

“OUI, chère, voilà le remède qui a remis maman en santé, et je suis certaine qu'aucune de vous ne l'oubliera”.

“Es-tu pour-en acheter?”

“Non, chère, je n'en ai plus besoin. Tu sais comme je dors bien, que ces terribles migraines ne m'incommodent plus, et que nous sommes capables de faire nos belles longues promenades quotidiennes”.

“Vous n'aviez pas coutume de sortir, n'est-ce pas?”

“Non depuis longtemps. Mes nerfs étaient si délabrés que je ne pouvais rien faire, j'avais toujours peur, j'étais très irritable et morose avec ton père et toi, mais grâce à la Nourri-

ture du Dr Chase pour les Nerfs, ces choses sont passées et je sais ce que c'est que d'être en santé et heureuse”.

“Pourquoi tous ceux qui sont malades ne prennent-ils pas ton remède?”

“Beaucoup d'entre eux le prendraient ce remède, s'ils connaissaient seulement le bien qu'il leur ferait. J'en ai parlé à nombre de mes amies et elles en ont retiré autant de bien que moi-même”.

Un cerveau lucide, une meilleure circulation du sang, un bon teint, un sommeil paisible, réparateur, une bonne digestion, une plus grande force mentale et corporelle et une meilleure santé, sont les résultats de l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co. Ltd, Toronto.

PADEREWSKI

Paderewski, le premier ministre de la Pologne, est connu et est acclamé dans le monde entier comme le virtuose et comme le magicien suprême du piano.

Jusqu'à ces dernières années, les Polonais étaient seuls à savoir que toutes les préoccupations de l'illustre maestro n'étaient pas d'ordre musical, et qu'avant l'exécution d'une sonate de Chopin ou de Rubinstein, il savait placer le devoir patriotique.

Patriote ardent, il l'est à la manière de Thadéo Kusciusko; et il l'a prouvé en sacrifiant tout aux destinées de la "malheureuse Pologne", et en accourant au premier appel pour collaborer à la résurrection de son pays.

Et aujourd'hui, nous assistons à ce spectacle—non point paradoxal, mais peu commun; un musicien à la tête d'un gouvernement.

Rien de plus populaire que la longue et maigre silhouette de Paderewski, surmontée d'une étonnante, d'une invraisemblable chevelure découvrant le front et broussailleuse, rejetée en arrière "à l'artiste".

Le fameux peintre anglais Alma Tameda, qui était un ami et un grand admirateur du virtuose, se plaisait à raconter, à propos de cette chevelure, une anecdote dont vous aimerez la cocasserie, même si vous n'en croyez pas un mot, ce dont vous aurez toute liberté:

Il paraîtrait qu'un jour, à la "Flower Show", à l'exposition annuelle des fleurs les plus belles et les plus rares, qui se tient à Londres aux Temple

Gardens, une dame caressa de la main la tête de Paderewski, assis près d'un massif de verdure...

Elle avait cru—et son erreur était amusante, en effet, mais non pas inexplicable, qu'elle avait sous la main un nouveau et extraordinaire spécimen de chrysanthème.

On raconte encore qu'à Londres, aux années déjà lointaines où, marchant de succès en succès, il remportait la palme indiscutée de la virtuosité musicale, un étrange rituel précédait toujours les auditions de Paderewski.

Lorsqu'approchait le moment de l'apparition du maître devant le public, un aide venait auprès du virtuose avec tous les signes extérieurs de la déférence et d'une admiration quasi-mystique, et lui tendait un vase de Sèvres d'une incomparable beauté, contenant une eau chaude parfumée d'une odeur exquise.

Paderewski daignait alors tremper ses doigts précieux dans le liquide et les essuyait ensuite à un linge orné d'une merveilleuse dentelle.

Il ne montait jamais sur la plateforme, à côté de son piano, sans avoir accepté cet hommage rendu à sa dignité et à son génie.

On peut découvrir un certain symbolisme dans cette cérémonie; mais il y avait aussi du symbolisme, pour ceux qui savaient comprendre, entendre et regarder, dans l'exécution tempétueuse de l'artiste.

Son jeu était délicatement beau cela va sans dire, mais il y avait, sous



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

“ FAITES-MOI REVER ”

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix \$2.50 l'once

35c la bouteille d'essai

ce doigté, mieux que de la délicate beauté. Tout à coup, sous le murmure cristallin et si ténu, si léger, si irréel des notes égrenées, se révélait l'orage et le cyclone éclatait avec une fureur démoniaque, comme si le marteau de Thor avait frappé soudain les touches d'ivoire du clavier et toute l'âme agitée, passionnée, en révolte de la Pologne opprimée chantait et rugissait par la voix de l'instrument.

Il est inutile de rappeler qu'au cours de ses tournées artistiques à travers le monde, Paderewski amassa une fortune colossale. Le public des grands concerts des deux hémisphères versa à flots l'or dans sa cassette.

Une seule "saison" aux Etats-Unis lui rapporta plus d'un million et demi.

Mais Paderewski n'a pas "accumulé". Il a dépensé sans compter, comme une cigale, et il a consacré le plus gros de sa fortune, qui est encore considérable, à soutenir des oeuvres philanthropiques s'intéressant plus particulièrement à ses compatriotes, et à la propagande polonaise.

Il possède un somptueux château en Pologne et une merveilleuse villa en Suisse, où il séjournait surtout alors que sa patrie morcelée gémissait encore sous l'oppression séculaire de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche.

Une anecdote assez significative se rattache à un de ses voyages en Pologne, quelques années avant la guerre.

Paderewski avait loué une maison meublée dans une ville d'eaux des environs de Posen et, selon son habitude, il passait quelques heures par jour à jouer du piano.

En face, sous ses fenêtres, des ouvriers travaillaient à la réparation d'une maison.

Paderewski, lâchant soudain son piano, alla s'accouder à la fenêtre et vit tous ces travailleurs, qui avaient déposé leurs outils, demeurer inactifs: ils écoutaient sa musique, plongés dans le ravissement.

Quelques heures après, il eut l'occasion de causer avec leur contremaître :

—Le travail ne paraît pas bien pressé? lui dit-il.

—Au contraire, Monsieur, lui répondit cet homme; mais quand vous jouez du piano, tout le monde s'arrête pour vous entendre.

—Alors, sourit le maestro, vous y perdez sans doute?

—Pas du tout, répondit l'autre; vous comprendrez l'enthousiasme de ces pauvres ouvriers quand vous saurez, tout au contraire, qu'ils ne sont payés ni à la journée, ni à l'heure, mais "aux pièces".

Pendant ses loisirs, lorsqu'il vit en Suisse, le maître a, comme distraction favorite, le jardinage. Et puis, il s'occupe de ses propriétés.

Il ne chasse pas, il ne pêche pas, il ne fait pas d'automobile. Il enfle une paire de gants épais pour protéger ses doigts, dont la peau, le toucher, doit conserver une extrême délicatesse, et il bêche son jardin, comme un petit propriétaire.

Il possède sept pianos différents dans sa villa.

—o—

Nettoyage du verre poli.—Frotter d'abord avec un chiffon fin imprégné d'alcool, puis avec un chiffon imprégné d'essence de térébenthine; on enlève ainsi toute trace de matière grasse ou de vernis. Si le verre ne paraît pas suffisamment propre, frotter avec une brosse fine et dure, du savon mou et du tripoli. Bien laver à l'eau claire et sécher avec un chiffon.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres *Toric*, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

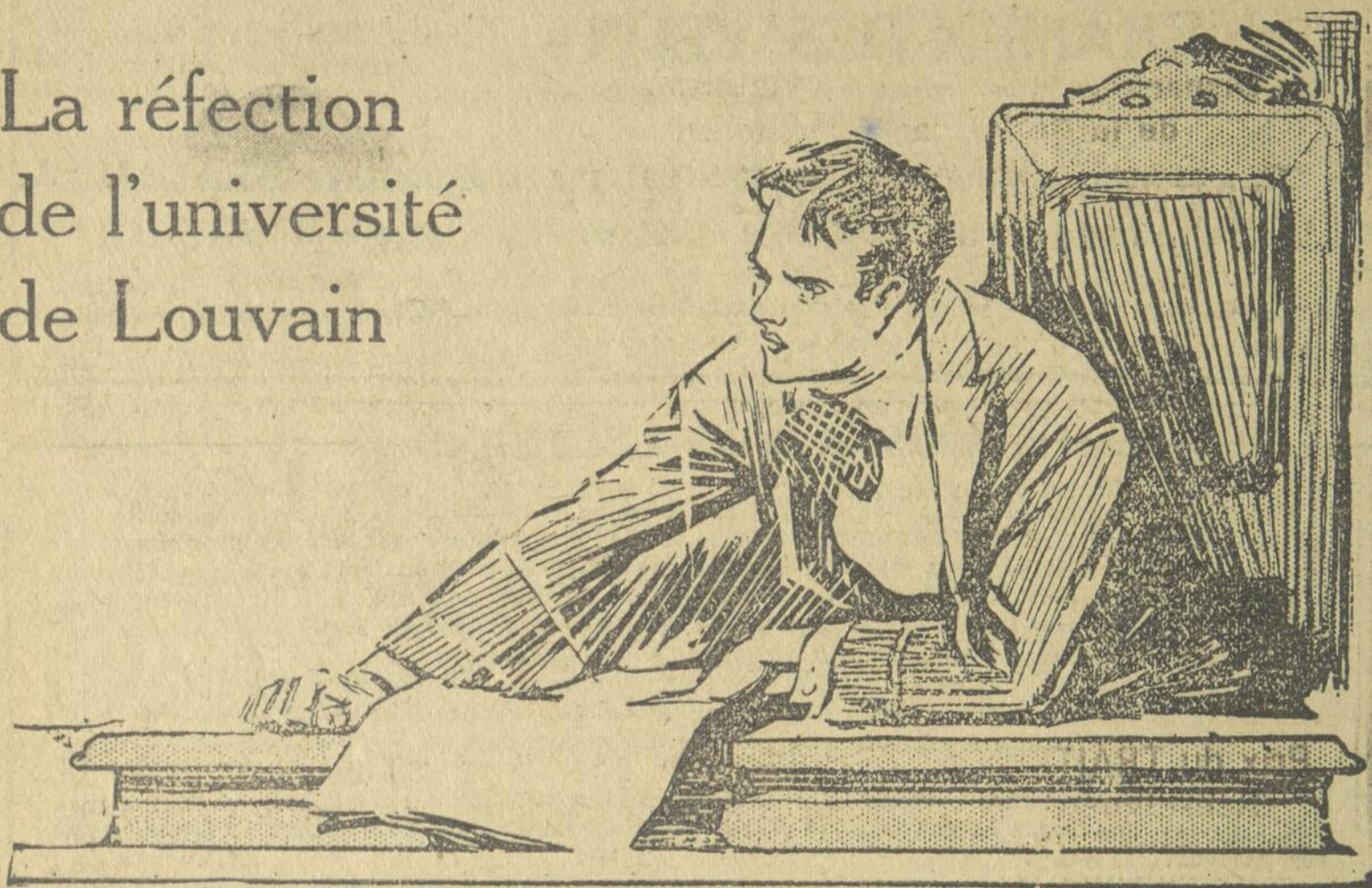
Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

☞ Demandez notre catalogue de primes ☞

La réfection de l'université de Louvain



On se rappelle qu'avant d'incendier la magnifique cathédrale de Rheims, vieille de dix siècles, les Allemands réduisirent en cendres l'un des plus beaux et des plus anciens monuments d'architecture gothique de la Belgique, l'élégante et somptueuse université de Louvain, dont la bibliothèque, formant un corps séparé, était considérée comme une des merveilles du monde.

Le peuple américain, et il convient de s'incliner devant ce beau geste, a offert à ce pays de reconstituer à ces frais ce monument. Ce travail est commencé, sous la direction d'un architecte de New-York, qui espère le compléter vers l'année 1925.

Pas un seul livre de cette bibliothèque qui contenait dans ses rayons des manuscrits vieux comme le monde et les premiers imprimés de 1500 n'a été sauvé. Mais ils reviennent sous la

forme de fidèles répliques. Chaque mois, il en arrive une cargaison de dix mille. C'est comme si, pareils au phénix, ces bouquins précieux renaissent de leurs cendres. Ils sont exportés d'Allemagne qui les imprime et les relie à ses frais et restitue tous ceux qu'elle a volés.

Un comité choisi par les autorités de l'Université mais nommé par le roi Albert visite toutes les grandes bibliothèques allemandes, à Leipzig, Bonn, Heidelberg et récupère petit à petit tous les trésors historiques qui ressemblent à ceux qui ont été brûlés par la culture allemande.

Ces livres, dont les rayons pour les contenir ne sont pas encore fabriqués, sont logés un peu partout dans la ville de Louvain.

Le don que fait la grande Amérique à la petite Belgique est digne de mention. Elle va lui remettre sur pied sa